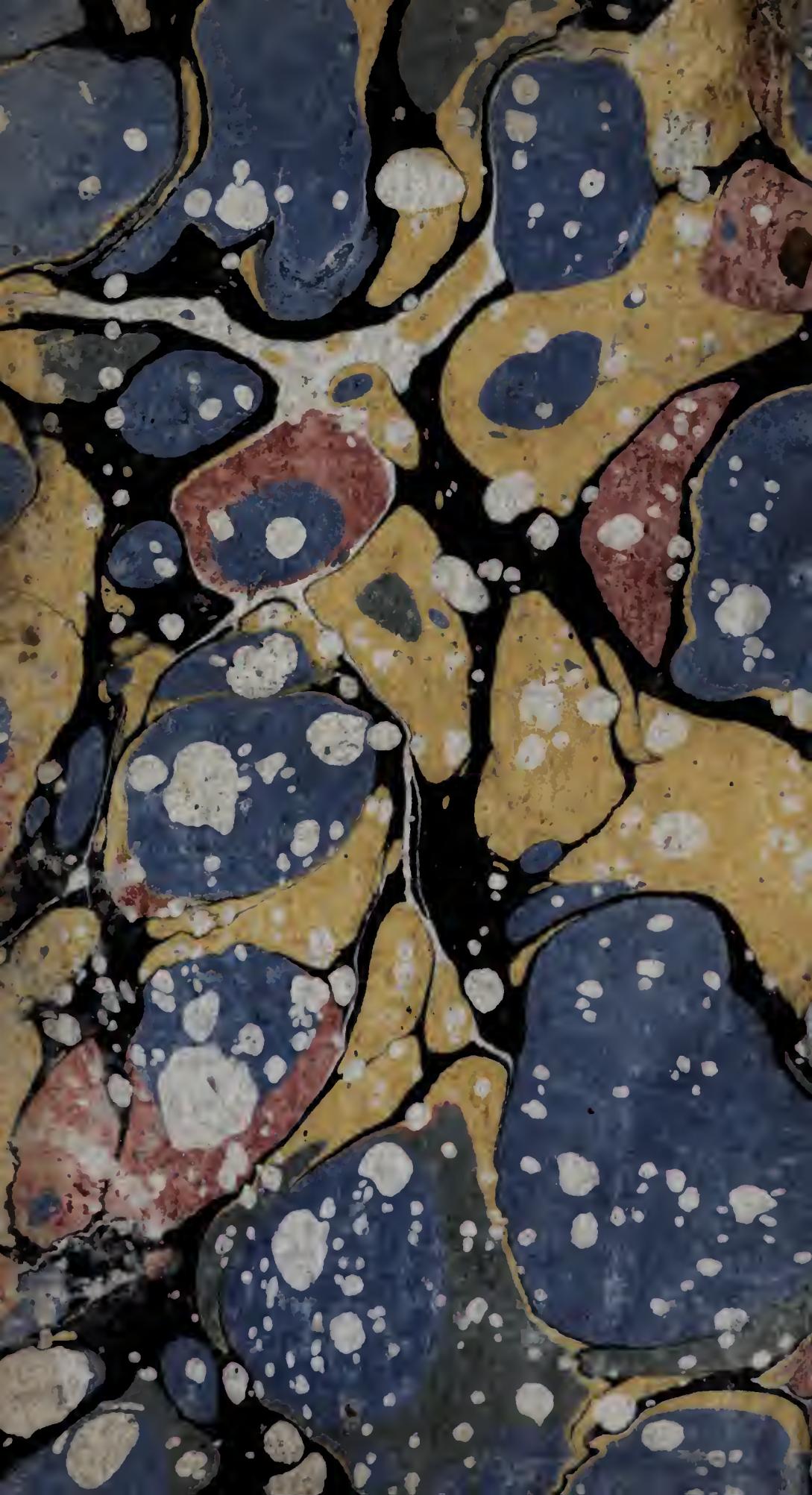


VOYAGES

AU THIBET,

Faits en 1625 *et* 1626, *par le père d'Andrada, et en* 1774, 1784 *et* 1785,

PAR BOGLE, TURNER ET POURUNGUIR,

TRADUITS

PAR J. P. PARRAUD ET J. B. BILLECOQ.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE HAUTBOUT L'AINÉ.

L'AN IV.

PRÉFACE.

LE Thibet, par l'ancienneté de sa civilisation, par ses communications directes ou indirectes avec les nations les plus anciennes de tout notre hémisphère, enfin par la variété de ses productions, mérite de fixer l'attention du philosophe, de l'érudit et du naturaliste. Les bornes d'une préface ne nous permettent pas de présenter la longue série de preuves qui viennent à l'appui de cette assertion. Les pièces originales et authentiques contenues dans ce recueil, en offrent déjà un assez bon nombre. Il nous suffira d'ajouter ici quelques idées génerales puisées dans des auteurs d'une érudition et d'un mérite reconnus.

La position du Thibet correspond assez à celle que l'infortuné Bailly assigne au peuple antérieur et savant qu'il a si heureusement découvert (1). Nous ne rapporterons point toutes les preuves rassemblées et accumulées par le traducteur du *Voyage de Thumberg* (1),

(1) Lettres sur l'origine des Sciences, p. 56 et passim.

à l'appui de cette ingénieuse idée qu'il regarde comme une vérité historique, « en reconnoissant, dit-il (1), le Thibet ou le plateau de la Tatarie, pour le berceau des sciences et des arts, on explique très-naturellement une foule d'identités frappantes qui existent entre les plus anciens peuples et qui ont donné lieu à des suppositions ridicules. On n'a pas besoin, par exemple, d'envoyer une colonie d'Egyptiens pour peupler la Chine qui devoit être habitée long-tems avant qu'on songeât aux moyens de rendre l'Egypte habitable. . . . On voit les sciences et les arts descendre de la Tatarie (du Thibet) dans la Chine et dans le Japon, dans l'Inde et dans l'Egypte. »

« C'est au Thibet, dit-il ailleurs (2), qu'il faut chercher le prototype des livres ou des fragmens de *Baud* ou *Boutta*, de *Cha-ca*, de *Bramha*, de *Thot*, de *Moïse* même, qui n'a fait que copier et traduire les livres Egyptiens. »

---

(1) Voyez particulièrement ses notes sur le Chapitre de la Religion, et celui des Sciences et Arts des Japonais au Japon, tom. 2, p. 166 et 323 du VOYAGE DE TUMBERG, édit. in-4°.

(2) Tom. 2, p. 165.

Ajoutons, d'après le savant Fréret (1), que le grand lama est le souverain pontife, le père spirituel des Tatares, des Chinois et de l'Asie septentrionale. C'est au temple de Lhassa que les prêtres de ces contrées vont étudier la théologie et le Thibetain qui est leur langue sacrée. D'après différens ouvrages du professeur Pallas, il n'y a plus de doute que les idées et les pratiques religieuses des Lapons, des Samoiédes, des Calmoucks, des Moghols, etc., ne dérivent du lamisme ou chamanisme (le culte des autres) dont on attribue la fondation à *Bout* ou *Bedda* (2). C'est de ce législateur des Samanéens que le Thibet et le Boutan ont tiré leur nom. On le nomme aussi *Bout-Iid*.

Iid signifie fils unique; en effet un des caractères particuliers de *Bout* est d'avoir été conçu spirituellement par une vierge qui accoucha par le côté. Le Père *George* (3),

(1) Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tom. 5, p. 616.

(2) On peut voir, sur l'identité de ce personnage avec les principaux législateurs de l'Asie, une note du t. II, p. 165 des VOYAGES DE THUMBERG, édition in-4°.

(3) ALPHABETUM THIBETANUM; Rome 1762, in-4°. de 842 pages, communiqué par le citoyen Langlès.

qui nous fournit ces détails, convient de la ressemblance frappante qui existe entre la vie et les actions de *Bout* ou *Cha-ca*, qui sont le même personnage, et de *Jesus*, à l'exception du supplice de la croix, que les anciens chrétiens, eux-mêmes, rejetoient, comme on le voit par les pseudo-évangélistes et par les ouvrages de saint Irenée.

Le savant que nous venons de citer nous fourniroit encore de plus amples renseignemens sur la religion et l'histoire, les sciences et arts, les mœurs et les productions du Thibet; mais, comme pour déterrer ces perles, il ne s'agit pas moins que de remuer et de fouiller un immense amas de fumier scholastique, nous n'entreprendrons ce pénible travail qu'avec quelqu'espérance de succès; ainsi dans le cas où le volume que nous publions seroit favorablement accueilli du public, nous osons en promettre un second non moins intéressant. Nous allons donc terminer cette préface par la notice des principaux voyageurs au Thibet, et des pièces qui composent ce recueil.

En 1624, le P. d'Andrada, jésuite Portugais, pénétra dans le Thibet par Cachemir. Son objet étoit d'établir la religion chrétienne

dans ce pays : il réussit jusqu'à un certain point : car, ayant été à la cour, il s'insinua dans l'esprit du roi, qu'il trouva dans les dispositions les plus favorables à ses vues, et obtint la permission de prêcher librement par-tout, et même un emplacement pour y construire une église. Charmé de ses succès et voulant se procurer des collaborateurs, il partit pour Agra, revint au Thibet l'année suivante, avec quatre de ses confrères, continua ses travaux et bâtit l'église.

Il est probable que ce missionnaire auroit porté la foi chrétienne dans tout le Thibet, sans un événement qu'il n'avoit pu prévoir, et qui dut renverser ses projets. Car, selon l'histoire Tatare de ce tems-là, Tsang-Pa-Han, ce roi du Thibet dont le P. d'Andrada avoit gagné les bonnes graces, ayant abandonné la religion de Foé ou des lamas, et voulant la détruire; le Typa, qui étoit comme le premier ministre, et le délaï-lama, firent Couche-Han prince des Eleuthes de Coconor, lequel à leur instigation, entra dans le Thibet avec une armée considérable : Tsang-Pa-Han marcha contre lui et lui livra bataille ; mais il fut défait et tué. Ce texte de l'histoire Tatare, comparé avec le récit du P. d'Andrada,

fait voir que ce prince ou se fit chrétien, ou voulut embrasser le christianisme.

On trouve ces détails dans un *Mémoire sur le Thibet*, inséré dans les *Lettres Édifiantes*, tom. 24, de la nouvelle edition, lequel contient une notice abrégée des révolutions de ce pays.

Le père Gerbillon, missionnaire Français à la Chine, fit plusieurs voyages dans la grande Tatarie depuis 1683 jusqu'en 1698, pendant lesquels il recueillit plusieurs notions sur le Thibet. La relation de ces voyages, ainsi que des *Observations Géographiques et Historiques sur la carte du Thibet* rédigées en 1717 par le père Regis, autre missionnaire Français à la Chine, ont été insérées dans le tom. 4 de la *Description Historique, Géographique, etc.* de la Chine, du père Duhalde.

Un jésuite Italien, le père Desideri, partit de Cachemir le 17 mai 1715, et le 30 il entra dans le Thibet. Il fut assez bien accueilli à Ladak, forteresse du grand Thibet, où résidoit le roi, et à celle de Lassa (1), capitale

(1) On écrit aussi Lahassa et Lhassa. On donne encore à cette ville le nom de Barantola. Rien de plus fâcheux, pour le dire en passant, que cette variété d'orthographe et de noms que l'on trouve dans presque toutes les relations des pays orientaux.

du troisième Thibet, car ce missionnaire dit qu'il y a trois Thibets, le grand, le petit un troisième auquel il ne donne point d'autre nom. Le père Georgi divise aussi le Thibet en supérieur, moyen et inférieur. Bernier est l'auteur Indien d'une description de Cachemir, que nous nous proposons de donner dans un autre volume, ne parlent que du grand et du petit Thibet. Du reste, la relation du père Desideri a été insérée dans le tom. 12 des *Lettres Edifiantes*.

Le père Horazio della Penna, capucin Italien, entra dans le Thibet avec les mêmes vues que les deux missionnaires dont nous venons de parler. Il se donna beaucoup de peine pour apprendre la langue du pays, qu'il étudia pendant vingt-deux ans, au rapport du père Georgi, et mourut à Patan, après un séjour de trente-trois ans dans ces contrées orientales. Ce père donna une description du Thibet en italien sous le titre de *Relazione del stato presente del gran regno di Thibet*, qui fut imprimée à Rome en 1742.

C'est sur les mémoires manuscrits de ces missionnaires et de plusieurs autres, longtems résidé dans le Thibet, que le père Georgi, augustin, composa son *Alphabetum Thibetanum* cité ci-dessus.

L'auteur ne s'est pas borné, dans cet ouvrage, comme le titre semble l'annoncer, à donner l'alphabet ou les premiers élémens de la langue Thibetaine ; il y a encore rassemblé des détails précieux sur la religion, et les mœurs des habitans, et sur la géographie du pays : on y trouve en outre une table chronologique des rois et des grands lamas et des principales révolutions politiques du Thibet, depuis le commencement de l'ère chrétienne, j'usqu'en 1752, et un itinéraire depuis l'embouchure du Gange jusqu'à Lahassa.

Il nous reste à dire un mot des morceaux qui, avec les deux voyages du père d'Andrada, composent ce recueil.

On n'a vu jusqu'ici que des missionnaires entrer dans le Thibet par le zèle de la religion. Il étoit réservé aux Anglais d'ouvrir une nouvelle route, dans ce pays, par le Bengale, et d'établir, entre les deux pays, des relations commerciales.

A l'occasion d'une guerre entre les Anglais, dans le Bengale, et le roi du Boutan, limitrophe de leurs possessions, dont on verra la cause et l'issue dans ce volume, p. 77, M. Bogle fut envoyé en ambassade auprès de ce prince et du techou-lama. Il partit de

Calcutta en 1774, entra dans le Thibet par le Boutan, fut bien accueilli par-tout, fit plusieurs voyages dans l'intérieur du pays, et retourna à Calcutta, après une absence de quinze mois, c'est-à-dire, après un séjour de six à sept mois dans le Boutan et dans le Thibet. Pendant le cours de ce voyage, il recueillit bien des matériaux sur les mœurs, la religion des habitans, les productions naturelles du pays, et il se proposoit de les donner un jour au public; mais la mort le prévint. Heureusement ses mémoires manuscrits avoient été entre les mains de plusieurs personnes. Dès son vivant, M. Stewart qui, lui-même, s'étoit trouvé dans le Bengale lorsque M. Bogle partit pour le Thibet, publia, dans les *Transactions philosophiques*, une relation de ce pays, extraite de ces mémoires; et quelques années après, M. Bogle étant mort, M. Crauffurd, en donna aussi un extrait dans son *Essai sur l'Histoire des Hindoux*. Quoique ces deux morceaux soient tirés, comme on le voit, des sources mêmes, ils ne contiennent pas les mêmes choses, en sorte que l'un est un supplément de l'autre : c'est ce qui nous a engagés à les faire entrer tous les deux dans notre recueil.

Le techou-lama auquel M. Bogle avoit été envoyé en ambassade étant mort, et un nouveau lama ayant été nommé, le gouverneur du Bengale lui envoya en, 1784, M. Turner pour le féliciter et pour renouveler l'alliance conclue avec son prédécesseur. Le nouveau lama étoit un enfant de dix-huit mois. M. Turner fut admis auprès de lui, il lui fit un petit discours en style oriental, et remit ses présens. Il faut voir dans la relation de M. Turner, cette petite scène, qu'il semble décrire avec complaisance, et quelques autres détails curieux.

L'année suivante, c'est-à-dire, en 1785, le gouverneur du Bengale envoya encore au Thibet et toujours pour entretenir les relations commerciales un espèce de religieux Indien, nommé Pourunguir. C'est d'après ses récits que le même M. Turner redigea le Voyage qui termine ce volume, et où l'on trouve une description très-curieuse des cérémonies qui eurent lieu à l'inauguration de l'enfant lama, complimenté par M. Turner.

PREMIER VOYAGE DU PÈRE D'ANDRADA, AU THIBET, EN 1625.

JE vous écris par la voie de Bardinara, à cinq journées de Seranagar. Nous avons trouvé des chemins très-difficiles, et on nous dit que les rochers de Casimil (Cachemir), en comparaison de celui qui nous reste, sont des plaines agréables et unies. D'ici à trois jours, nous arriverons aux montagnes de neige que nous voyons déjà.

En passant à Seranagar, le gabellier a voulu fouiller dans notre paquet; et y ayant trouvé notre pierre d'autel, deux mouchoirs, un grand et un petit tableau de Notre-Dame, il nous les a pris. Il nous a arrêtés là six jours entiers, nous promettant de nous laisser aller de jour en jour. Nous serions maintenant tout près du Thibet; au reste, nous arriverons à la cour de ce royaume dans huit jours.

Le 30 mars 1624, nous partîmes d'Agra, le père Marquez et moi, pour accompagner le roi de Mogor (le grand Moghol.) Nous arrivâmes à Dely, d'où plusieurs Gentils alloient pour faire un pélerinage à une fameuse pagode, éloignée d'Agra d'un mois et demi de chemin. Comme depuis vingt ans nos pères ne cessoient de répéter qu'il se trouve des états chrétiens dans ces contrées, voyant que je pouvois avoir compagnie, je résolus de connoître un peu le pays par moi-même, avec d'autant plus de facilité, qu'il suffisoit au roi d'avoir un seul de mes compagnons pour aller à Cachemir. Je me mis donc en route pour le Thibet avec un frère et deux valets. Nous partîmes de Dély de très-grand matin vêtus à la Mogoresque, avec un autre habillement dessous. A peine sortis des portes de la ville, nous quittâmes le premier costume et nous parûmes avec nos jupes flottantes et nos turbans, sans être reconnus par les chrétiens, ni par les serviteurs qui nous avoient quittés au voyage de Laor. Nous nous écartâmes de la grande route pour sortir des domaines du roi par le plus court trajet possible. Arrivés à l'extrémité des terres de l'Indostan, nous trouvâmes des montagnes qui appartiennent

au prince de Seranagar ; ce ne fut pas sans peine que nous passâmes par son territoire. Les gardes nous prenoient pour des Moghols fugitifs, qu'ils ont ordre d'envoyer liés et garottés au roi. Ils persistoient d'autant plus dans cette idée, que nous ne pouvions être regardés, ni comme des Gentils, ni comme des marchands. Cependant Dieu permit qu'on nous laissât aller, en considération de notre franchise.

Nous commençâmes donc à gravir ces hautes montagnes, qui n'ont peut-être pas leurs pareilles sur le globe. Il suffit de dire qu'il faut marcher plus de deux jours entiers pour en franchir une seule. Dans certains endroits, le passage est si étroit, que nous ne pouvions mettre qu'un pied devant l'autre, et il faut marcher de cette manière une bonne partie du chemin, tantôt passant de côté, tantôt s'accrochant au rocher avec les mains ; de manière que si l'on faisoit un faux pas, on seroit sûr d'être abîmé et mis en pièces. Ces rochers sont si droits, qu'on les croiroit tirés au cordeau. La rivière de *Ganga* (le Gange) coule à leur pied comme dans un abîme ; et l'immense quantité d'eau qu'elle roule parmi ces rochers et ces précipices, fait

un bruit affreux, répété par les échos, ce qui augmente encore l'effroi du voyageur, tremblant sur un sentier étroit. Si la montée est difficile, la descente est encore plus périlleuse, puisque l'on ne sait où s'accrocher. Nous fûmes contraints plusieurs fois de marcher à reculons et de mettre un pied après l'autre, comme si nous descendions une échelle ; mais nous voyions des Gentils qui bravoient ces difficultés pour honorer leurs dieux. Parmi eux il s'en trouvoit plusieurs avancés en âge qui se traînoient sur la route, et dont l'exemple nous invitoit à vaincre tous ces désagrémens pour un bien autre motif que le leur.

Les Gentils ont coutume d'aller en compagnie l'un après l'autre ; le chemin trop étroit ne leur permet pas d'aller deux de front. Ils marchent en criant : *ye badiznate*, *ye*, *ye*. Vive notre grande pagode.

Celui qui marchoit le premier commençoit, et tous les autres répondoient.

Après la première journée, nous trouvâmes diverses pagodes, toutes richement décorées avec des lampes allumées, d'une forme étrange, ridicule, abominable. Elles étoient desservies par des prêtres nommés *Giogues* ; leur mine

seule annonçoit qu'ils étoient des ministres de satan. Nous en vîmes un entr'autres déjà fort vieux, avec les ongles et les cheveux énormément longs et une moustache affreuse. Cet être monstrueux, immobile comme une statue, recevoit tous les hommages des pélerins sans ouvrir la bouche. Ceux-ci se prosternoient devant lui, et lui baisoient les pieds avec un profond respect. J'aurois bien voulu qu'on lui fît le même traitement que deux mois auparavant, un autre plus difforme encore que celui-ci, avoit éprouvé, de la part du roi du Mogor. Allant un jour à la chasse à Agmis, le long d'un vaste étang, où les gentils se rassembloient en grand nombre pour leurs superstitions, ce prince rencontra un de ces giogues : il avoit les cheveux longs de douze palmes, les ongles au moins d'une, et étoit absolument nud. Tout le monde couroit lui baiser les pieds et d'autres parties du corps. Le roi s'apperçut que le saint restoit toujours immobile, sans lui donner aucune marque de respect. A peine fut-il de retour de la chasse qu'il l'envoya chercher ; mais celui-ci répondit, que si le prince vouloit le voir, il devoit lui envoyer une chaise et des porteurs. Cette réponse ne fit qu'irriter le roi, qui ordonna

qu'on l'amenât par les cheveux. Il étoit impossible de se refuser à une pareille invitation ; « ou tu es le diable, dit le prince, ou tu es son vrai portrait ; il est impossible de voir rien de plus affreux que ton individu. Allons qu'on lui coupe les cheveux, qu'on lui rogne les ongles ; et après l'avoir nettoyé, qu'on l'étrille de la bonne manière. Tirez-le de ma présence, et conduisez-le dans toutes les rues, pour que les enfans et le peuple vengent les dévots des honneurs qu'ils lui ont rendus. »

Mais revenons à nos montagnes, la plupart sont couvertes d'arbres, depuis le pied jusqu'au milieu, et ce sont différentes espèces de pins d'une étonnante grandeur. Les uns ressemblent à nos pins d'Europe, les autres plus verts ne rapportent aucun fruit, et sont aussi droits et deux ou trois fois plus hauts que le clocher de Goa.

Nous avons trouvé dans plusieurs endroits des peupliers en grand nombre, des poiriers chargés de fruits, des cannelliers, des cyprès, des limoniers et de très-grands rosiers avec des fleurs, beaucoup de mûres sauvages noires comme les nôtres, d'autres jaunes et rouges, toutes très-savoureuses.

J'ai vu une montagne toute couverte d'arbres

de Saint-Thomas, leurs branches n'ont point de feuilles, mais des fleurs fort touffues, les unes blanches, les autres comme celles de l'Inde, épaisses et jointes ensemble de telle manière, que toute la montagne paroît non pas fleurie, mais une seule fleur. Je n'en ai jamais rencontré de plus agréable en ma vie.

Il y a encore plusieurs autres arbres, comme des châtaigniers, mais infructueux et qui produisent néanmoins de très-belles fleurs, et en telle abondance, que chaque branche semble un bouquet si bien disposé, qu'il ne se peut desirer rien de plus beau. La terre est couverte de fleurs de roses, de lys. Il y a aussi beaucoup de mente semblable à la nôtre, à l'exception qu'elle a la feuille un peu plus petite. A la vérité on trouve un charme dans cette marche : ce sont les fontaines qui coulent parmi les montagnes. Les unes jaillissent du haut des rochers, les autres semblent sortir des pierres même qui bordent le chemin. Leur eau est extrêmement claire et fraîche.

Enfin, nous arrivâmes à Seranagar, ville où le prince fait sa résidence. C'est la seule qu'il possède, car le pays est rempli de villages. Les habitans diffèrent, pour les mœurs, de ceux de l'Indostan. Ils n'égorgent pas les

moutons, mais les étouffent, bien persuadés que le sang retenu dans le corps de l'animal, rend sa chair plus savoureuse ; ils ne les écorchent ni ne les éventrent, mais ils se contentent de brûler légèrement la peau et les mangent à demi-cruds et presque tout sanglans. Ils ne portent pas de chaussures, et ont les pieds pleins de crevasses et tout calleux. La peau en est si dure, qu'ils marchent sur des cailloux pointus sans se blesser.

On nous examina bien exactement dans cette ville ; on nous demanda qui nous étions, où nous allions, et quel étoit le but de notre voyage. Nous ne pouvions nous faire passer pour des marchands, puisque nous n'avions pas de marchandises. Je me contentai donc de répondre que j'étois Portugais, que j'allois chercher un de mes frères, que l'on croyoit perdu, mais que j'avois appris qu'il pouvoit être au Thibet depuis plusieurs années. En visitant nos hardes, ils trouvèrent nos soutanes noires, ce qui les surprit beaucoup ; et ils nous demandèrent ce que nous voulions en faire. Je leur dis que dans le cas où j'aurois le malheur d'apprendre la mort de mon frère, je m'habillerois en deuil à la mode de mon pays. Ils ajoutèrent foi à nos discours et nous

laissèrent aller au bout de cinq jours. Nous continuâmes encore de marcher pendant quinze jours parmi des montagnes moins escarpées que celles que nous avions déjà traversées. Après celles-ci nous en trouvâmes d'autres couvertes de neige, où nous fûmes transis de froid. Nous traversâmes le Gange plusieurs fois, non pas sur des ponts de cordes comme auparavant, mais sur la neige qui le couvroit. Le fleuve roule dessous cette neige avec un grand fracas, il est surprenant qu'il ne l'entraîne pas, étant aussi fort et aussi rapide. A la vérité, la montagne voisine se décharge sur le fleuve d'une partie de la neige qu'elle reçoit; de manière que cette neige tombe si abondamment et s'accumule sur l'eau en telle quantité, qu'elle y forme des montagnes, avec des ouvertures dispersées çà et là, par lesquelles on voit l'eau couler avec un bruit épouvantable. Le malheureux voyageur ne sait quand cette neige fondera, et craint à chaque instant de voir sa tombe s'entr'ouvrir sous ses pas. Enfin, un mois et demi après notre départ de Seranagar, nous arrivâmes à la pagode Badid, située sur les confins de ce royaume. On voit à cette pagode un grand concours de pélerins de différens pays, tels que de Ceylan, Bisnaga, etc.

La pagode Badid est au pied d'une montagne d'où sortent plusieurs fontaines excellêntes, parmi lesquelles il y en a une si chaude qu'on ne peut y tenir la main. Elle se divise en trois branches, et va se rendre à trois étangs, et se mêle avec de l'eau froide, ce qui forme un bain tiède où les pélerins se plongent avec la ferme persuasion que cette immersion rend leur ame pure et nette de toutes souillures. C'est pour eux le comble du bonheur d'approcher de ces bains salutaires. Les brachmanes mènent l'idole à la source d'eau chaude. Voici les fables qu'ils racontent pour expliquer ce phénomène.

L'élément du feu se repentant de tous ses péchés, d'avoir brûlé tant de maisons, de villes, de forêts; d'avoir ruiné tant de campagnes, alla demander du secours à Badid. Celui-ci lui ordonna de se mettre à ses pieds pour être délivré de toute souillure. Le feu se trouva très-heureux d'être aux pieds de Badid; et s'y plaçant, il échauffa l'eau. S'il en est ainsi, dis-je aux brachmanes, si le feu reste aussi soumis sous les pieds de Badid, pourquoi ne cesse-t-il de faire les mêmes ravages? Ils me répondirent que le feu qui dévaste maintenant le monde, n'est que le

quinzième de cet élément : les quatorze autres sont sous les pieds de Badid. Ils ajoutèrent que la pagode avoit la vertu de transformer en or tout ce qu'on en approchoit ; mais le saint, indigné de l'avarice d'un serrurier qui jeta une immense quantité de fer dans le feu qui brûle au pied de cette idole, refusa de continuer ce miracle. Ils me racontèrent encore une foule d'impertinentes impostures de cette nature ; mais il est vrai au moins que l'on y recueille des offrandes immenses, tant en or qu'en pierres précieuses. Excepté trois mois de l'année, cette pagode est toujours ensevelie sous la neige. Alors les villages voisins sont déserts ; car les habitans se retirent à trois ou quatre journées de-là, dans un endroit où il tombe bien moins de neige.

Cette contrée est encore soumise au prince de Seranagar, les naturels diffèrent de ses autres sujets pour les mœurs et le langage. Ils mangent le mouton crud à mesure qu'ils l'ont écorché ; la graisse et les nerfs du pied passent pour les morceaux friands ; ils déchirent les entrailles et les mangent assez mal lavées. Quelquefois ils font cuire la viande, mais très-peu ; car ils prétendent que la viande entièrement cuite perd son goût et sa saveur. Ils mangent la

neige comme nous mangeons le pain. Voyant un enfant d'environ deux ans qui s'amusoit à manger un morceau de neige ; je le lui ôtai des mains , craignant qu'il ne se fît mal , et lui donnai quelques grains de raisin. Il les mit dans sa bouche et les rejeta bientôt , en pleurant le mets que je lui avois enlevé.

En un mot , les hommes de tous les rangs mangent de la chair crue , le riz et les légumes comme on les apporte des champs ; cependant ils sont tous bien portans et ne connoissent pas les coliques , si fréquentes parmi les Indiens. Les femmes labourent les champs , et les hommes filent ; elles portent , au lieu de perles , des feuilles semblables à celles du palmier , entrelacées et roulées comme deux fuseaux , qui sortent des oreilles , s'entortillent ensemble autour du visage et sont longues d'une palme et demie.

Nous nous arrêtâmes dans le dernier village nommé *Mana* , pour attendre la fonte des neiges dans un désert qui conduit au Thibet , et par lequel on ne peut passer que durant deux mois de l'année ; pendant les dix autres mois tous les chemins sont obstrués. C'est là que commencent d'énormes montagnes que

que l'on ne peut franchir en moins de vingt jours. On n'y trouve ni habitations, ni arbres, ni herbes, rien, en un mot, que des rochers presque toujours couverts de neige. Pendant les deux mois où le chemin est praticable, la terre est découverte en certains endroits, et dans d'autres, la neige est si solide qu'on peut marcher dessus. Il ne s'y trouve point de bois, ni même aucun combustible, de manière que les voyageurs ne peuvent manger que de l'orge grillé ; ils le jètent dans l'eau aux heures de repas, et font ainsi un mets dans lequel ils trouvent à boire et à manger : c'est leur unique aliment dans ce désert. Ils en mangent une grande quantité. Tant par le mal-aise que par une certaine exhalaison pestilentielle qui sort de la terre, tout-à-coup on éprouve une révolution violente et intérieure qui vous fait périr en un quart-d'heure. J'attribue ces morts subites à la cessation de la chaleur naturelle interceptée par le grand froid, et sur-tout à la mauvaise nourriture.

Quand on présume que le passage est libre et praticable, les gouverneurs des pagodes envoient au roi du Thibet des ambassadeurs avec des présens, pour lui demander la

permission d'expédier des caravanes dans ses états. Tandis que nous attendions la réponse, disposés à partir avec la première caravane, le roi de Seranagar envoya des ordres pour qu'on se saisît de nos personnes et qu'on nous amenât vers lui pieds et mains liés. Alors je résolus de partir secrètement et de traverser ce désert, quoique ce ne fût pas encore le moment. Après avoir pris tous les renseignemens nécessaires, je laissai mon compagnon dans le village, avec la certitude qu'on ne lui feroit aucun mal; et me mis en chemin avant le jour, avec deux serviteurs chrétiens et un homme du pays pour nous servir de guide. Nous avions chacun un balandran pour nous couvrir, et une besace où étoient quelques comestibles. Nous marchâmes deux jours et hâtâmes le pas le plus qu'il nous fût possible, les neiges commençant déjà à nous donner bien de la peine. Le matin de la troisième journée, nous vîmes arriver trois hommes envoyés par le gouverneur du lieu d'où nous étions partis. Ils nous dirent que nous n'avions qu'à retourner sur nos pas, si nous ne voulions pas nous exposer aux plus grands châtimens; et se tournant vers notre conducteur, ils lui

annoncèrent que sa femme et ses enfans étoient en prison, qu'ils y mourroient, que sa fortune étoit déjà confisquée ; ensuite ils m'adressèrent des menaces terribles, et ajoutèrent que je mourrois immanquablement de fatigue au milieu des déserts. On se doute bien que notre guide ne nous fut pas long-tems fidèle ; il rebroussa chemin. Quant à moi, qui savois celui que je devois suivre, je passai outre avec mes deux valets ; et les émissaires n'eurent pas le courage de nous en empêcher. Alors, nous nous engageâmes dans le désert, avec d'autant plus de difficulté, que de tems en tems nous enfoncions dans la neige, tantôt jusqu'à la poitrine, et tantôt jusqu'aux épaules. Pour l'ordinaire, nous en avions jusqu'aux genoux ; souvent nous fûmes obligés de nous traîner de notre long sur la neige, comme si nous nagions : de cette manière, nous enfoncions infiniment moins. Tels étoient les travaux du jour ; la nuit n'étoit pas propre à nous reposer. Obligés d'étendre un de nos manteaux sur la neige, nous nous couchions dessus, et nous nous couvrions des deux autres le mieux que nous pouvions. La première journée il neigea si fortement depuis quatre heures après midi jusqu'à la pointe du jour,

que nous ne pouvions pas nous voir, quoique nous fussions tous trois côte à côte. Pour ne pas rester ensevelis sous la neige, nous étions obligés de nous lever et de secouer nos manteaux. Nous avions perdu le sentiment dans différentes parties du corps, principalement aux pieds, aux mains, au visage. Une fois en voulant prendre quelque chose, il me tomba un morceau du doigt; je ne le sentis pas et ne m'en apperçus qu'en voyant le sang couler le long de ma main. Nos pieds s'enflèrent et devinrent si engourdis, que nous n'aurions pas senti un fer chaud. En outre, nous n'avions plus d'appétit et nous manquions d'eau. Il y avoit bien quelques fontaines, et la rivière Ganga n'étoit pas loin, mais tout étoit couvert; et pour remédier à notre soif, nous fûmes obligés de manger de la neige. Quand le soleil paroissoit, nous la faisions fondre dans un plat d'airain. Nous cheminâmes de cette façon jusqu'à ce que nous arrivâmes au sommet de toutes ces montagnes où se voit le lac d'où sortent la rivière de Ganga et une autre qui arrose les terres du Thibet. Nous avions alors presque perdu la vue; mais j'avois moins souffert que mes deux

valets, par les soins que j'avois pris. Cependant je restai plus de vingt-cinq jours sans pouvoir lire une lettre de mon bréviaire.

Après ces hautes montagnes, on trouve les immenses plaines du Thibet; mais malheureusement nous ne pouvions plus rien distinguer; il nous étoit même impossible de reconnoître les chemins et les passages fréquentés; nos yeux fatigués et éblouis ne voyoient par-tout que du blanc. Alors nous perdîmes les marques et points de reconnoissance qui nous avoient jusqu'alors guidés dans notre marche, et nous désespérâmes d'arriver jamais au terme de notre voyage. Cependant nous n'étions qu'à cinq lieues de la ville royale; mais ne découvrant qu'une plaine couverte de neige, et manquant de provisions et de forces, nous conférâmes sur ce que nous avions à faire. Cette nuit là, il fut décidé entre nous, que nos serviteurs s'en retourneroient au village où nous avions laissé mon compagnon; ils pouvoient s'y rendre en six jours. Quant à moi, je devois rester au pied de la montagne, blotti dans un coin où la neige seroit fondue et où je trouverois une grande pierre pour me garantir du vent. Le lac dont j'ai parlé, m'auroit

fourni amplement de l'eau, et j'avois encore assez de provisions pour six à huit jours, en attendant l'arrivée de mon compagnon ou de quelque voyageur qui pourroit me conduire au Thibet.

Dès le grand matin, j'engageai mes serviteurs à partir, en leur recommandant de presser le pas. Pour les encourager et les déterminer, je leur représentois qu'ils connoissoient déjà la route et qu'ils n'avoient qu'à descendre. Mais bientôt ils fondirent tous en larmes et me dirent qu'ils n'avoient pas le courage de m'abandonner, ni de faire quatre pas sans moi. J'insistai sans rien obtenir, heureusement pour eux, car ils seroient immanquablement morts en route. Je fus donc obligé de retourner sur mes pas avec eux, non sans crainte d'être retenus prisonniers dans ce village. Le chemin me paroissoit d'autant plus aisé, qu'il n'y avoit qu'à descendre. Cependant mes valets eurent beaucoup de mal; les ampoules de leurs pieds les empêchoient de marcher. Nous nous traînâmes ainsi durant trois jours et demi consécutifs. Vers la fin du jour, nous entendîmes la voix d'un homme qui crioit dans le désert; et quoiqu'il nous fût impossible

de l'appercevoir, nous dirigeâmes nos pas vers l'endroit d'où cette voix partoit. Nous rencontrâmes un paysan qui me donna des nouvelles de mon compagnon. Les habitans de *Manà*, loin de s'opposer à son départ, vouloient qu'il le hâtât; ils étoient en outre très-inquiets sur mon sort, et regrettoient beaucoup de m'avoir laissé partir seul, parce que le roi les rendroit responsables des accidens qui pourroient m'arriver. Ces nouvelles, et sur-tout la convalescence de mon compagnon, me comblèrent de joie. En outre, je ne craignois plus d'être arrêté et retenu prisonnier. Le guide qu'on avoit envoyé au-devant de nous, m'assura que les habitans de Manà avoient prié et payé le gouverneur, pour qu'il permît à mon compagnon de venir me joindre. Cet homme étoit chargé de m'apporter quelques rafraîchissemens, de la farine d'orge, du miel et quelques habits pour nous défendre contre le froid. Après avoir marché trois jours sous sa conduite, nous arrivâmes à trois journées de Manà dans un endroit où il étoit tombé très-peu de neige, et où l'on trouvoit plusieurs cabanes pour se mettre à couvert. Nous nous y reposâmes quelques jours; et pendant notre séjour,

mon compagnon arriva avec la caravane. Il ne me reconnut que lorsque je lui sautai au col pour l'embrasser. Cependant je me portois alors mieux que jamais, et je n'avois d'autre incommodité qu'une grande foiblesse d'yeux qui ne me permettoit pas de supporter la lumière. Mais les naturels même du pays qui nous accompagnèrent, n'étoient pas beaucoup mieux. Ils souffroient infiniment, malgré les instrumens dont ils se servent pour se garantir de la réverbération du soleil sur la neige. Nous restâmes un mois et demi dans cet endroit pour attendre la fonte des neiges, ensuite nous prîmes le chemin par lequel j'avois déjà passé; mais il étoit alors praticable.

Le roi du Thibet étoit déjà informé de notre arrivée, et sachant que nous venions d'un pays très-éloigné, il avoit donné ordre aux chefs de la caravane de prendre soin de nous, et qu'on me fit entendre qu'il me procureroit tout ce que je voudrois dans son empire. Trois jours avant notre arrivée, nous reçûmes de sa part trois chevaux, pour moi, pour mon compagnon et notre valet. Ils ne pouvoient venir plus à propos; car à notre arrivée dans la ville, le peuple se précipitoit en foule autour de nous, et

toutes les femmes étoient aux fenêtres pour nous voir comme des objets extrêmement rares et curieux. Le roi ne se montroit pas, mais la reine étoit sur un belvedère de son palais ; nous lui fîmes une profonde révérence en passant, et nous allâmes descendre dans une maison disposée pour nous recevoir. Le roi s'imaginoit que nous étions des marchands ; on lui avoit dit que nous apportions des bijoux d'un grand prix ; en outre, il étoit loin de penser qu'il y eût un autre motif que le gain, capable de nous déterminer à entreprendre un voyage si pénible ; cependant il fût bientôt détrompé, ce qui appaisa un peu l'excès de sa joie, et il différa deux ou trois jours de nous donner audience : cependant il nous fit demander quel étoit le motif de notre voyage. Je répondis que je n'étois pas venu au Thibet pour vendre ni pour acheter, puisque je n'étois pas négociant, que j'étois très-reconnoissant des offres qu'on m'avoit faites de sa part, avant mon arrivée, mais que je le suppliois de m'accorder une heure d'audience, pendant laquelle je lui exposerois les raisons qui m'avoient amené dans ses états ; je l'assurois d'avance qu'il les apprendroit avec la plus

grande satisfaction. Je ne tardai pas à recevoir la permission et l'ordre de l'aller trouver. Il nous fit l'accueil le plus affectueux ; un seul de ses cousins assistoit à l'audience ; et un More de Queiximir (Cachemir) nous servoit d'interprète ; je lui dis que je m'étois déterminé à braver toutes les fatigues et les dangers d'un long voyage, pour savoir par moi-même s'il étoit chrétien, comme je l'avois entendu dire; et que, comme il étoit très-possible qu'il s'éloignât maintenant de la foi de ses pères, je m'empresserois de lui annoncer, ainsi qu'à son peuple, la vraie religion, etc. Le More ne répéta qu'une partie de mon discours, parce qu'il s'apperçut bien de mes intentions. Mais il ne me trompa pas long-tems, sa manière seule de s'exprimer me fit soupçonner sa fidélité, alors je le menaçai sérieusement non-seulement de le faire châtier, mais encore de prendre un Gentil sur qui je pourrois compter, dans le cas où je le prendrois encore en faute.

Le roi nous fit encore parler pour que la reine, cachée derrière une portière, écoutât toute notre conversation. Mais, cédant au tourment de la curiosité, elle envoya dire au roi qu'elle vouloit absolument

nous voir, et bientôt elle parut; elle nous parla toujours, et depuis ce moment, assista régulièrement à toutes les audiences qui nous furent accordées. Elle nous témoigna combien elle étoit fâchée de ce que nous ne savions pas la langue du pays. Enfin, on nous congédia en nous disant qu'on vouloit traiter de ces objets avec plus d'étendue et de commodité. Le lendemain je fus appelé de bonne heure; un Gentil nous servit d'interprète, et après une longue conversation, le roi ordonna qu'on me laissât librement entrer chez lui, à quelque heure que je me présentasse. Chaque jour il nous fesoit de nouveaux présens; il nous envoyoit des moutons, du riz, de la farine, du beurre, des raisins, et des vins. Les raisins étoient de deux sortes: les uns fort petits et noirs, mais très-doux, les autres, gros, blancs, et fort aigres; on les apporte, ainsi que le vin, de dix ou douze journées de l'endroit où nous étions.

Peu de jours s'étoient écoulés depuis notre arrivée, cependant il falloit déjà songer à notre départ, car le tems approchoit où je devois, d'après mes projets, me rendre auprès du Moghol; et de peur de trouver tous les passages obstrués par les neiges, je

demandai au roi mon audience de congé. Il le remit pendant plusieurs jours, et finit par me dire qu'il ne l'accorderoit qu'autant que je lui prometterois, par un serment, de revenir l'année suivante. J'y consentis, en stipulant cinq conditions qu'il m'accorda sans la moindre difficulté. Les voici :

1°. Qu'il me donneroit la liberté de prêcher l'évangile dans tout son royaume, sans éprouver d'obstacle de la part de qui que ce soit.

2°. Qu'il m'accorderoit un emplacement pour bâtir une église et un oratoire.

3°. Que je ne me mêlerois en aucune manière du commerce.

4°. Que si dans la suite quelques marchands Portugais venoient trafiquer dans ces contrées, nous ne serions pas obligés de leur prêter notre ministère, ni de faire aucune fonction de courtage.

5°. Qu'il promettoit de ne croire aucune des calomnies que les Mores de Queiximir ne manqueroient pas de vomir contre nous.

La reine me donna à peine le tems de finir et s'écria : « ah ! ne craignez rien de » leur part, nous les connoissons trop bien ; » les Mores sont aussi scélérats que la religion qu'ils

» qu'ils professent. Nous avons tant d'hor-
» reur pour leur caractère méchant et atroce,
» que nous ne leur permettons pas même
» de demeurer dans notre ville. Ils y font
» leurs affaires pendant le jour, et n'ont
» garde d'y loger. «

Le roi ne parut pas avoir une meilleure opinion des Mores, car il applaudit au discours de son épouse. Il me fit expédier une patente scellée de ses armes, dont voici la teneur :

« Nous, roi du grand royaume du Thibet, ayant éprouvé un plaisir extrême de l'arrivée du père Antoine, Portugais, pour enseigner la sainte loi dans notre pays, et le regardant comme notre maître, lui octroyons pleine et entière puissance et faculté de prêcher librement et enseigner à nos peuples ladite loi, défendons à qui que ce soit de le troubler dans cet exercice. «

Ordonnons de plus qu'il lui sera accordé un emplacement pour y construire une église. Consentons que s'il arrive chez nous des marchands étrangers, ledit père et ses compagnons, ne se mêlent ni de leurs achats, ni de leur vente; afin qu'ils ne fassent rien d'incompatible avec la dignité de leurs fonctions.

Promettons en outre, de n'ajouter foi à

aucun des rapports qui pourroient nous être faits sur leur compte par les Mores, étant bien certains que ceux-ci suivent une loi pleine d'erreurs, et que leur plus doux plaisir, est de contrarier ceux qui professent la vraie religion.

« Nous demandons sur-tout avec les plus vives instances, au grand père provincial, de nous envoyer de nouveau ledit père Antoine pour l'instruction de nos sujets.

Donné à Caparangue, scellé de nos armes. »

Il me remit encore d'autres lettres scellées de la même manière et adressées aux Mores, parlesquelles il commandoit à tous Queiximirs d'Agra et de Laor, qui trafiquent dans ces villes, de faire tout ce dont ils seroient requis par moi ou par nos autres pères, et de faire transporter nos hardes exemptes de tous péages, aussi franches que si c'étoit les siennes. En un mot, il prit toutes le précautions pour nous éviter, pendant notre voyage, toutes les impositions et les taxes dont on est écrasé.

Le premier jour que nous vîmes le roi, on visita, comme c'est l'usage, nos petits ballots pour voir ce que nous portions avec nous. On y trouva un portrait de la Vierge et d

son fils, peint sur cuivre, lequel plut infiniment au roi et à la reine, quoiqu'il ne manque pas de peintures passables dans leurs états. On y trouva aussi de petites croix que nous avions apportées des isles de Salcette, des *agnus dei* couverts de verre, des médailles, une haire et des disciplines. Le roi demanda bien exactement l'usage de chacune de ces pièces. Quelques jours après nous ayant témoigné la meilleure volonté, il me demanda quelques-unes de ces béatilles pour lui, pour sa femme, pour le prince et ses neveux ; mais je ne les lui accordai pas aussi-tôt, et le fis attendre presque jusqu'au moment de mon départ. Alors je lui donnai entr'autre objet le tableau dont j'ai parlé et qu'il reçut avec le plus grand respect.

De notre départ.

Il étoit aisé de voir combien le roi et toute sa cour étoient fâchés de notre départ; en nous disant le dernier adieu, il nous recommanda bien de revenir le plutôt possible, parce que *nous emportions son cœur avec nous.* Il nous fit accompagner non-seulement jusqu'aux extrémités de son royaume, mais même jusqu'au-delà

du désert, en recommandant secrètement que par-tout on eût soin de nous fournir gratuitement et à discrétion de la viande, du riz et du beurre. Trois jours après notre départ, nous vîmes arriver de sa part trois hommes qui nous apportoient dans des paniers plus de deux mille pêches, petites, à la vérité, mais d'un goût extrêmement agréable. Ils nous dirent que ces fruits avoient été envoyés au roi, d'une ville éloignée de onze ou quinze journées de chemin. Il nous invitoit à les recevoir d'aussi bon cœur qu'il nous les offroit, en témoignage d'amitié. Il nous recommandoit sur-tout de lui donner de nos nouvelles.

Arrivés aux montagnes du désert, nous renvoyâmes les gens qui nous accompagnoient et qui ne s'en retournèrent qu'avec peine ; car ils craignoient que le roi ne trouvat mauvais qu'ils nous eussent quitté sitôt sans sa permission.

Peu de tems après notre départ, il lui survint quelques affaires qui lui causèrent beaucoup d'inquiétude et de chagrin. Trois de ses gouverneurs s'étant soulevés, ainsi que leurs vassaux, et son armée étant occupée à les faire rentrer dans le devoir, le souverain de Seranagar l'attaqua si inopinément, qu'on

vit son armée aux portes de la ville avant qu'on sût au Thibet ses intentions hostiles. Le roi croyant n'avoir rien à craindre de ce côté, avoit dirigé toutes ses forces contre les rebelles qui, selon toutes les apparences, s'entendoient avec le prince de Seranagar. Il entra donc sur le territoire du Thibet par trois endroits différens, arrêtant tous ceux qui pouvoient porter la nouvelle de son arrivée. D'un autre côté, il envoya une armée de cinquante-huit mille hommes, avec quinze mille arquebusiers et vingt pièces de canon; de l'autre, seize mille hommes; enfin une troisième armée un peu moins considérable.

Le principal corps investit une forteresse voisine du Thibet, qui n'étoit défendue que par trente hommes. Ceux-ci, quoique saisis à l'improviste, ne laissèrent pas d'opposer une vigoureuse résistance, et firent même, pendant la première nuit, une sortie dans laquelle ils tuèrent au moins trois cents hommes, pénétrèrent jusqu'à la tente du général, et enlevèrent une enseigne royale; mais comme ils étoient en très-petit nombre, ils se battirent en retraite vers leur forteresse, et ne tardèrent même pas à l'abandonner, après en avoir enlevé tous leurs ef

Les habitans du Thibet sont très-valeureux et bien exercés au maniement des armes. Ceux de Seranagar ne savent que labourer la terre. En outre, la neige qui tomba en abondance en fit périr une grande quantité.

On prit aussi des espions qui passoient de l'autre côté ; mais on les remit en liberté, parce qu'ils se dirent chargés d'une lettre du gouverneur de la pagode de Badid, qui assuroit qu'ils avoient été mandés pour négocier la paix. Ceux-ci étant de retour, nous dirent que la première question que le roi leur avoit faite, avoit été pour s'informer de nous, et il parut très-satisfait quand il eut appris que l'on nous avoit laissé passer, et que nous étions dans leur pays.

L'autre armée, effrayée d'un gros de cavalerie qui venoit sur elle, força le général à faire la paix. Le passage de la montagne d'où elle tiroit ses vivres, étant déjà fermé, il lui étoit très-difficile de reculer et très-dangereux d'avancer, car les troupes du Thibet grossissoient chaque jour.

Nous n'en étions pas moins inquiets à à l'égard sur le sort d'un prince qui nous avoit de généreusement traités. Cependant tous les

rebelles étant réduits, la paix fut bientôt rétablie dans le Thibet.

Productions du Thibet, Caractère des Habitans.

Les villes du Thibet sont grandes et très-abondamment fournies de bled, de riz et de fruits de toute espèce. Cependant la ville royale où nous séjournâmes, et qui est la première du côté de l'Inde, est située dans un pays bien stérile; car il ne croît un peu de bled que dans les endroits où l'on peut attirer de l'eau de la rivière. Il y a cependant beaucoup de bestiaux, c'est-à-dire, des moutons, des chèvres et des chevaux. On fait plusieurs lieues sans trouver un arbre, ni même de l'herbe, excepté dans le voisinage des fontaines et de la rivière. Il faut attribuer cette stérilité à la neige qui séjourne neuf mois sur la terre, et au défaut de pluie. A la vérité, pendant les trois autres mois, l'herbe croît avec abondance, et les bestiaux paissent dans la campagne; ensuite ils passent dans d'autres contrées.

Il n'y a ni sucre, ni beurre, ni légumes,

ni volaille, mais on en apporte d'autre part, de manière que l'on ne manque pas même de viande. Les Mores Queiximirs prétendent que l'enfer est situé sous ce pays, et expliquent ainsi sa stérilité.

Les habitans ont en général d'excellentes qualités; ils sont bons, valeureux, se livrent aux exercices militaires et ont beaucoup de piété. Ils font de longues prières, sur-tout à la pointe du jour. Tous, sans excepter les enfans, portent au col de grands reliquaires d'or et de laiton; les reliques sont de petites pièces de papier, qui contiennent des mots ou même des passages de leurs livres sacrés dont leurs prêtres font usage.

Ils s'habillent de draps fins, portent des bonnets comme ceux des soldats Italiens (1); leurs casaques diffèrent beaucoup de celles des habitans de l'Indostan; ils ont tous des bottines bien cirées.

Leurs prêtres, qu'ils nomment *Lambor* (2),

---

(1) L'Auteur écrivoit en 1624. (Note du traducteur).

(2) Je crois qu'il faut lire LAMBAS, corruption de LAMA. (Note du traducteur).

sont très-nombreux. Les uns vivent en communauté, comme nos religieux, les autres chez eux, comme nos prêtres séculiers. Ils font tous profession de pauvreté ; ils ne subsistent que d'aumône ; leurs vie est édifiante ; ils gardent le célibat, consacrent la plus grande partie du jour à la prière au moins deux heures le matin, et autant le soir, et se servent de chant comme nous, pour adresser leurs hommages au très-haut.

Un homme qui a deux enfans, en fait un *Lambor*, le frère unique du roi l'est.

En général la nation est bonne et honnête, il est rare même parmi les séculiers d'entendre un mot malhonnête ; leurs maisons d'oraison ressemblent à nos églises, elles sont très-bien tenues, des peintures en ornent les plafonds et les murailles. Peu recherchés dans leur toilette, ils donnent beaucoup de soin à l'embellissement de leurs églises.

Leurs idoles sont d'or, nous en vîmes une à Caparangue ; c'étoit une femme assise, avec les mains levées, elle passoit pour la mère de Dieu. Ils croyent au mystere de l'Incarnation, et disent que le fils de Dieu s'est fait homme ; ils adoptent également le

mystère de la Trinité, et assurent que Dieu forme trois personnes dans une. Ils ont aussi la confession et vont se confesser à leur grand lambor; ils ont des bénitiers en commun et très-polis où les particuliers viennent puiser de l'eau pour l'emporter chez eux. Ils se purifient dans ces bassins et semblent et recevoir une espèce de baptême. Ils ont horreur du Mahometisme et se moquent des Gentils. En traversant le désert, nous passâmes auprès d'une pagode où les Gentils, selon leur coutume, firent beaucoup de cérémonies sacrifièrent des moutons. Ils croient bien fermement qu'à chaque cérémonie le diable entre successivemcnt dans le corps d'un des assistans et lui fait faire des choses extraordinaires. Celui que nous vîmes prit une épée et s'en donna d'abord plusieurs coups avec une grande furie, et se jeta ensuite sur tous ceux qu'il rencontroit, courant çà et là pour jeter des pierres, et criant que c'étoit le diable qui lui inspiroit cette furie. Deux envoyés du roi du Thibet se trouvoient présens à cette scène, et rirent de toutes ces extravagances. Ils dirent qu'elles prouvoient bien clairement toute la turpitude et la faus-

seté de la religion des Gentils. Cependant les Thibetains ont eux-mêmes certaines cérémonies ridicules, qui tiennent beaucoup du Gentilisme. Le premier jour de chaque mois, les lambas s'assemblent ; et après avoir chanté au son des instrumens, ils font une procession qui dure la plus grande partie du jour, et à laquelle ils portent des enseignes, des tambours et des trompettes. Ils parcourent ainsi la ville au son des instrumens. Au milieu d'eux s'élèvent trois horribles figures du diable pour chasser de la ville, disent-ils, tous les diables. On n'oublie pas non plus les exorcismes qui doivent les effrayer et les empêcher de nuire. Après toutes ces cérémonies, chacun s'en retourne tranquillement chez soi, bien certain qu'il n'a rien à craindre du diable pendant tout le mois. Plus avant dans l'intérieur des terres, il y a d'autres royaumes limitrophes de la Chine, qui ont la même langue et la même religion que le Thibet. Tandis que nous étions à Caparangue, nous y vîmes arriver plus de deux cents marchands, avec une grande quantite d'articles que les Chinois leur avoient apportés dans leur pays. Les marchandises d'un débit courant sont

des habitsde soie, de la porcelaine, de la tchiac (1), qui est, si je ne me trompe, une espèce de boisson très-chère, fort usitée au Thibet, et d'autres articles de cette espèce.

D'Agra, ce 6 Novembre 1625.

ANTOINE D'ANDRADA.

---

(1) Lisez TCHA, c'est-à-dire, dn Thé. (Note du Traducteur).

SECOND VOYAGE

DU PÈRE D'ANDRADA,

AU THIBET,

Contenant ce qui s'est passé dans ce Royaume en l'année 1626.

Je vais vous présenter une courte relation de la mission du Thibet (1), où nous sommes arrivés cinq de notre Compagnie; et comme j'aurai différens objets à traiter, je classerai mes matières par Chapitres.

CHAPITRE PREMIER.

On me renvoie au Thibet. — Départ d'Agra.

Mon premier voyage, dans ce royaume, avoit duré sept mois (2), c'est-à-dire que, depuis mon départ d'Agra, il s'écoula ce laps de tems

---

(1) Les naturels le nomment royaume du Puissant.
(2) Voyez ci-dessus, page 2 et 36.

jusqu'au moment où j'y revins. Les supérieurs des Indes, informés du succès de mon voyage, furent d'avis que j'y retournasse avec un autre Père, pour leur indiquer plus précisément les avantages qui pourroient résulter de cette mission pour la propagation de la foi.

Je partis donc d'Agra, au commencement de juin 1625, avec un autre Père. Nous eûmes bien des obstacles à surmonter, quoiqu'ils ne fussent pas comparables à ceux de notre premier voyage. Pour comble de malheur on nous enleva la plus grande partie de notre petit bagage, malgré les lettres du roi de Mogor (le grand Moghol), qui ordonnoit aux rois (1) des montagnes de favoriser notre passage. Enfin, nous arrivâmes au Thibet dans le courant du mois d'août.

Notre retour fit un grand plaisir au roi, car il envoya, à quatre journées, au-devant de nous des hommes et des chevaux chargés de présens, avec des ordres pour qu'on nous reçût avec honnêteté dans tous les lieux où nous devions séjourner.

Arrivés à la ville de Caparangue, nous

---

(1) Les Rajahs et les Nababs.

fûmes logés dans une maison voisine de celle du fils du roi, et où l'on avoit apporté du palais toutes les commodités possibles. Trois jours après notre arrivée, le roi se vit obligé de partir pour une guerre très-importante. Le jour de son départ, il nous fit appeler; et après un long discours, il se jeta à nos pieds, en nous priant de lui donner notre bénédiction, et nous recommanda d'aller voir la reine pendant son absence, au moins une fois par jour. Il ne prit congé que de nous, sans parler à qui que ce fut, et gagna ensuite la porte de la ville, où sa suite l'attendoit.

Cette expédition dura un mois et demi; dès qu'il fut de retour, il résolut de s'instruire des principaux points de la religion chrétienne, mais il fallut attendre que nous sussions la langue du Thibet. Ainsi nous parlerons de cet article en son tems; en attendant il faut nous entretenir d'autre chose.

CHAPITRE II.

Division du Thibet. — Caractère des Thibetains. — Différens ordres des Lamas. — Leur occupation et leur Costume.

LE Thibet, ou puissant Royaume, car il porte ces deux noms, comme nous l'avons dit ci-dessus (1), comprend le royaume de Cogué, qui est celui où nous nous trouvons maintenant ; celui de Ladac, de Moriul, de Ludoc, d'Outsana, et deux autres situés vers l'orient, conjointement avec le grand royaume de Sopo qui, d'un côté, est limitrophe de la Chine, et de l'autre, de la Moskovie. Ces états forment la grande Tatarie. Ce royaume de Sopo est fort considérable, et a, dit-on, plus de cent petits rois tributaires. Le Catayo, si renommé, n'est pas un royaume particulier, mais une grande ville nommée *Catay*, capitale d'une province voisine de la Chine, qui dépend du roi de Sopo. Dans

(1) Pag. 37.

ces différentes contrées, on suit la religion et l'on parle même la langue du Thibet, avec très-peu d'altération.

Les Thibetains sont bons, dévots et très-portés à toutes les pratiques pieuses. Ils ont une aversion très-prononcée pour la religion Musulmane ; ne veulent pas qu'on les regarde comme des Gentils. Il faut avouer, en effet, qu'ils diffèrent beaucoup de tous ceux que nous avons vus et connus jusqu'à présent.

Le royaume que nous habitons est la porte de tous les autres. Il s'y trouve plusieurs ecclésiastiques nommés *lamas* ; il y a des lamas de dix à douze espèces. Tous ont la même religion, et ne diffèrent entre eux que pour les cérémonies et les coutumes. Quelques-uns se marient, et tous en général mènent une vie exemplaire. Les uns forment une communauté dans un monastère avec un supérieur ; d'autres sont séculiers et ne subsistent que des aumônes qu'ils ont recueillies. Certains d'entr'eux cependant sont assez à l'aise. Leur profession est d'employer la plus grande partie de leur vie à lire un certain livre qui leur fait faire des progrès dans la vertu. Ils appèlent cette lecture leur oraison,

et elle a, selon eux, la vertu d'obtenir de Dieu la rémission de plusieurs péchés. Leur habit est d'un drap de laine, recouvert d'une soutane semblable aux nôtres, à l'exception qu'elle n'a pas de manches, de manière qu'ils ont les bras nuds. Leur ceinture est d'une autre espèce de drap et leur pend jusqu'aux pieds. La cappe ou manteau a environ deux aunes et demi de longueur, et un peu plus de trois quarts de largeur. L'habit est rouge, la cappe rouge ou jaune. Leurs bonnets ont deux formes : les uns ressemblent aux capuchons des moines ; ils ne couvrent que la tête et le col sans descendre jusque sur la poitrine ; les autres représentent absolument une mître fermée par le haut. Il n'y a que les principaux lamas qui aient le droit de s'affubler de cette coëffure.

CHAPITRE III.

Coutumes des Lamas. — Leurs jeûnes. — Ils font des trompettes avec des os de morts. — Leurs églises sont presque toujours fermées. — Leurs danses pieuses. — Leurs processions. — Leurs anges. — Ils jouissent de la plus haute considération. — Leurs Pélerinages. — Leur eau bénite. — Leurs fourberies. — Leur serment.

JE passe maintenant aux coutumes des lamas : elles sont nombreuses. Je ne rapporterai que les principales en peu de mots.

Ils jeûnent un certain jour de l'année, et ce jeûne se nomme *gnuna*, c'est-à-dire, *jeûne fort étroit*, parce qu'en effet ce jour-là ils ne mangent qu'une fois et ne boivent pas de leur *cia* (1), ce qui est pour eux une grande privation. Il ne parlent pas et se contentent de quelques signes de tête, quand ils ont indispensablement besoin de faire entendre quelque chose.

---

(1) Le thé.

Quand les bestiaux, tels que les chevaux, vaches, moutons, sont malades, des lamas d'un certain ordre récitent sur eux quelques oraisons le matin et le soir, sans desserrer les dents ; ils parlent de cette manière au peuple jusqu'à ce que les animaux soient guéris.

Ils ont encore d'autres jeûnes qu'ils nomment *guéna*, (c'est-à-dire, *jeûnes ordinaires*,) et pendant lesquels ils peuvent déjeûner et dîner. Ils mangent de la viande et ensuite des choses douces comme du lait, des raisins cuits, etc. autant qu'ils veulent. Cependant, cet ordinaire est pour eux un jeûne, parce qu'ils ne mangent alors de la viande qu'une fois par jour, buvant néanmoins de leur *cia* aussi abondamment qu'à l'ordinaire. Ils prétendent même que l'usage fréquent de cette boisson est très-agréable à Dieu, parce qu'elle leur délie la langue et leur donne conséquemment les moyens de réciter un plus grand nombre de prières.

Quand ils vont prier, ils ont coutume de sonner des trompettes de métal ou d'os de morts. Les os des jambes et des bras humains leur servent à faire ces instrumens. Ils ont aussi des chapelets dont les grains

sont des têtes de morts ; et quand je demandai pourquoi ils employoient les os à de pareils usages, le lama, frère du roi, me répondit: qu'en entendant de pareilles trompettes, le peuple ne pouvoit manquer de se souvenir de la mort ; que c'étoit la même raison qui les engageoit à se servir d'os de morts pour les chapelets ; qu'enfin, pour se pénétrer plus profondément de ce triste et salutaire souvenir, ils buvoient dans des crânes. Selon ce même lama, l'idée de la mort ne contribue pas moins que les prières à mettre un frein à nos passions, et à bien régler notre conduite. Il ajouta que ces coupes funèbres les empêchoient de se livrer trop vivement aux plaisirs du monde qui sont incertains et fugitifs, et qu'alors le breuvage étoit autant un antidote spirituel, contre les passions et les vices, qu'un aliment pour soutenir le corps.

Les séculiers n'ont pas coutume de fréquenter les temples : ils sont presque toujours fermés, excepté deux jours de l'année. Alors on en fait trois fois le tour en courant, et on y entre pour saluer les images qu'ils renferment. Les lamas y vont plus souvent; car, dans les plus grands froids, ils y passent quatre ou cinq mois en prières. A la vérité,

ils se relayent successivement. Ils y mangent et y couchent ; à l'heure de l'oraison, ils font une multitude de révérences; plusieurs ont les mains, la face, la bouche et les genoux posés sur la terre ; leur chant est assez doux et pas trop haut. Après les chants, il y a des conférences publiques dans lesquelles les uns défendent et d'autres président ; ils y discutent différens passages de leur livre. La conférence finie, les lamas se retirent ; les jeunes dansent dans les rues avec des couronnes sur la tête et des *pandères* à la main ; ils les frappent et les sonnent ensemble avec mesure. Cette espèce de bal est assez décent, et il n'y a que les jeunes lamas qui dansent avec ceux qu'on instruit pour le devenir.

Témoin un jour de ces cérémonies, je dis au lama, frère du roi, combien j'étois étonné de voir danser ses jeunes confrères. « Chez nous, ajoutai-je, les ecclésiastiques sont si graves qu'ils ne voudroient pas, pour toutes choses au monde, être surpris dans une action aussi indécente. »--« Je ne comprends point votre étonnement, me répondit-il. Ces jeunes lamas représentent nos anges, puisqu'ils sont couronnés comme eux. Ne

peignez-vous pas les vôtres chantant et jouant les instrumens? Peu importe donc que nous es fassions danser. Vous même m'avez nontré un tableau de la nativité du Christ où l'on voit des anges qui chantent et qui ouent de divers instrumens pour célébrer e grand évènement. „

Leurs anges, qu'ils nomment *laz*, ont ifférens caractères de tête : les uns sont eaux ; les autres hideux et effroyables, prêts combattre les démons. Cette laideur, disent es lamas, ne leur est pas naturelle; elle ndique seulement tout ce qu'ils font contre es mauvais esprits, en faveur du genre-umain. Ils sont sans nombre et divisés en euf ordres ; tous esprits sans corps, plus rands ou plus petits. Parmi les portraits e ces *laz* ou anges, j'en remarquai un une couvert d'une cuirasse, la main droite rmée d'une épée, et menaçant le diable u'il tenoit renversé sous ses pieds. On me it que c'étoit un des principaux *laz*, le édiateur entre dieu et les hommes. Qui e reconnoîtra ici l'archange saint Michel, oiqu'ils ayent oublié de lui donner des les et des balances? On voit aussi aisément

que leurs neuf ordres correspondent à nos neuf chœurs d'anges (1).

J'accompagnai un jour le roi qui alloit voir la reine-mère à une ville éloignée seulement d'une demie journée de Caparangue. Cette princesse faisoit un pélerinage dans cet endroit, parce qu'il y a plusieurs temples et cinq cents lamas; mais ce jour-là il s'en trouva deux mille, à cause du concours de pélerins et de curieux. Ils attendoient le roi, rangés deux à deux comme nos religieux en procession, et occupoient un grand espace de terrain. Les principaux portoient à la main diverses enseignes, et tous chantoient. Dès que le roi les apperçut, il mit pied à terre, et se plaçant sur un tapis de soie que les lamas lui avoient préparé, il fit trois révérences à l'assemblée, en posant la tête et les mains à terre. L'assemblée lui répondit par six révérences semblables. On voit par-là quelle est la vénération de ce prince pour

---

(1) Il est aisé de voir que nous avons servilement copié toutes ces caricatures. Le Traducteur des VOYAGES DE THUMBERG a indiqué, dans ses notes, de quelle manière ces caricatures et tous les dogmes du lamisme ont passé jusqu'à nous. (Note de l'Éditeur).

le

les différens ordres individuellement des lamas. A la vérité, il ne les salue pas, à l'exception de leur chef, qui est son frère.

Au commencement de chaque mois, les lamas font une procession avec plusieurs étendards noirs, sur lesquels sont représentés les démons. Quelques-uns portent des *pandères*, des tambours au son desquels ils chantent divers cantiques. Tous sont couverts d'un drap lié derrière la tête, qui descend sur le visage, cache la bouche, de peur, disent-ils, que les mauvais esprits, qu'ils chassent de la ville, ne reviennent sur eux. Ils sont bien fermement persuadés que ces cérémonies les préservent de tout accident pendant le mois. Après avoir conjuré les démons, chacun s'en retourne chez soi.

Ils vont aussi tous les mois visiter une maison située au haut d'une montagne voisine de la ville. Cette maison est dédiée à un *la*, qu'ils prennent pour patron. Après y avoir placé diverses enseignes, et l'avoir entourée d'armes, telles que des épées, des cuirasses, des morions et des rondaches, ils se perchent au plus haut de la maison pour sonner de la trompette, et crient à haute voix, en l'honneur de l'ange tutélaire, *sango*,

sango, *sango*, et brûlent de l'encens de tous côtés. Après ces cérémonies, ils jètent du pain et du beurre par les fenêtres, comme une offrande pour le *la*, pour qu'il leur accorde la victoire sur leurs ennemis. Les pauvres viennent ramasser ces offrandes avec beaucoup de dévotion, et sur-tout d'appétit.

Quelques lamas, chargés expressément de cet emploi, vont, aussi tous les mois, parfumer d'encens les maisons royales, et prient plusieurs fois l'ange de ne point permettre qu'il y arrive aucun malheur.

Les lamas bénissent aussi de l'eau dans certains jours de l'année ; et voici les cérémonies pratiquées à cette bénédiction.

Ils lisent de longs passages dans leur livre sacré, jètent dans l'eau de l'or, du corail et des grains de riz. Ensuite, ils aspergent les maisons, comme nous faisons, avec l'eau bénite, et prétendent que les démons ne peuvent nuire dans les lieux où l'on a répandu de cette eau.

Etant tombé malade, parce que la maison que j'occupois étoit fort froide, le roi m'offrit un logement dans son palais ; mais plusieurs raisons, que l'on peut aisément deviner, m'empêchèrent de l'accepter. Ce

prince me dit qu'il y avoit une maison de son père, attenante au palais, où le froid ne pouvoit pénétrer ; mais qu'il ne me l'offroit pas, parce qu'elle étoit pleine de diables, qui empêchoient qu'on ne l'habitât, et qu'elle ne servoit maintenant que de garde-meuble. Je lui répondis que je m'y logerois volontiers, s'il m'en donnoit la permission, sans craindre les démons. Ce bon prince ne pouvoit se décider à m'accorder ma demande, craignant toujours pour moi quelque malheur. Enfin, ma fermeté le rassura ; il fit donc nettoyer la maison. Je m'y installai sans le moindre accident. Voyant la tranquillité dont je jouissois, le roi dit à ses lamas. — Vous qui me vantez sans cesse la vertu de votre eau, dont vous inondez les maisons, vous n'êtes jamais parvenus à chasser les démons de cette maison ; mon père lui-même, muni de toutes vos reliques, pouvoit à peine y entrer ; maintenant, il ne s'y fait plus le moindre bruit. Je crois franchement que cette eau n'a pas plus de vertu que celle qui coule dans la rivière.

Quand je fus instruit que des religieux de notre ordre devoient se joindre à nous cette

année, j'allai au-devant d'eux à la distance de quelques journées. Avant de les rencontrer, mon compagnon et moi, nous arrivâmes à une montagne, sur le sommet de laquelle étoit un monceau de pierres avec quelques banderolles agitées par le vent, et entourées de flèches, dont les naturels se servent dans plusieurs endroits. Ceux qui nous accompagnoient nous dirent qu'il falloit offrir, à l'ange de l'Orou, quelque monnoie pour qu'il ne plût pas ce jour-là, parce que le tems menaçoit; mais je refusai de faire cette offrande.

Tous les ans, un certain jour, les paysans mènent les vaches noires, les moutons et les chevaux de la même couleur aux lamas, qui font beaucoup de cérémonies, récitent, sur ces animaux, beaucoup d'oraisons, les encensent plusieurs fois, afin, disent-ils, que les démons, qui se plaisent dans ces animaux noirs, ne leur fassent aucun mal.

Parmi les lamas, ceux qui ont été en pélerinage à un certain endroit, nommé *Utsang* dans leur langue, jouissent d'un haut degré de vénération; de maniere que quand ils passent par les rues, le peuple se tient la tête découverte et baissée, attendant que le lama

vienne y poser la main. Ils croyent que cette imposition des mains les préserve d'une partie des maladies qu'ils craignent. Je voulus savoir, en présence du roi, quelle vertu étoit attachée aux mains des lamas qui, la veille, étoient séculiers ; ce prince joignit ses instances aux miennes ; mais nous ne pûmes obtenir la moindre explication.

Ils prétendent aussi guérir les malades en soufflant sur eux plusieurs fois, et en récitant diverses oraisons. Je les priai un jour, en la présence du roi, de me dire quelle vertu avoit ce souffle, puisque ce n'étoit un remède ni interne, ni externe ; ils ne surent me faire d'autre réponse, sinon que c'étoit l'usage des lamas d'opérer ainsi des guérisons. Le roi ne put s'empêcher de rire, et me dit, pour les badiner : « Non, Père, nos lamas récitent tant d'oraisons, qu'il n'est pas étonnant que leur haleine soit sanctifiée, et opère des miracles. »

Pour savoir l'avenir, tout le monde, le roi même, a recours aux lamas. Cependant, le prince n'a guère de confiance dans leurs discours, et n'ignore pas combien ont peu d'influence les constellations et les figures dont les lamas se servent pour savoir ce qui

doit arriver: Un jour, ayant envie de savoir des nouvelles d'une armée qu'il avoit en campagne, il fit venir un lama des plus savans, et qui jouissoit, dans le pays, d'une grande réputation. Celui-ci, après avoir su ce que vouloit le monarque, se mit à tracer différentes figures, d'où il conclud que l'armée avoit battu les ennemis un certain jour, et que dans le moment où il parloit, elle revenoit chargée de butin. En voyant le lama parler si affirmativement, je résolus de démontrer toute la fausseté de ses assertions, et j'ajoutai qu'il ne pouvoit rien savoir que par l'entremise du diable. Le lama se défendit fortement de cette inculpation; mais peu de tems après nous apprîmes que non-seulement l'armée n'avoit pas été victorieuse, mais qu'elle n'avoit pas encore joint l'ennemi, et même qu'elle l'évitoit, n'étant pas en état de livrer le combat. Ces nouvelles, contradictoires avec les prédictions du lama, irritèrent le roi, qui traita ces imposteurs comme ils le méritoient, et leur reprocha de ne débiter tous leurs mensonges que pour obtenir des aumônes.

Quand il s'agit de serment, les lamas mettent dans la main de celui qui doit

jurer, quelques figures faites avec de la craie et des os de mort pilés, lesquelles représentent Dieu, afin, disent-ils, que l'on se ressouvienne de la mort que l'on doit immanquablement subir, et du compte qu'on doit également rendre à Dieu. Ces sermens sont, parmi eux, d'un grand poids; et on raconte d'effroyables malheurs arrivés à ceux qui les ont violés.

A la mort de leurs plus proches parens, ils retournent leurs habits, et les mettent ainsi à l'envers; comme ils ne sont pas doublés, l'étoffe seule est retournée. Ils portent leurs cheveux en désordre, ne les peignent plus, et passent une année entière sans bonnet.

Les lamas sont chargés d'ensevelir les morts, cette opération se pratique de trois manières, selon la constellation sous laquelle le défunt a rendu la vie. La première ressemble beaucoup à ce qui se pratique chez nous. On fait porter le corps par le peuple, dans de hautes pyramides, dont les extrémités sont dorées, et qui ont une forme très-agréable.

Ils brûlent aussi les cadavres et en pilent les os, qu'on mêle ensuite avec de la craie, pour faire les images dont nous vons parlé à l'article des sermens, ou bien

enfin, ils portent le cadavre à quelques journées de la ville, pour le livrer à des oiseaux blancs, un peu moins gros que des grues ; ceux à qui le ventre de ces oiseaux sert ainsi de tombeau, passent pour les plus heureux des hommes.

On n'accorde l'une de ces trois espèces de sépulture, qu'à ceux qui ont mené une vie régulière ; car les scélérats sont coupés par morceaux et jetés aux chiens pour épouvanter le peuple.

La plupart des médecins sont lamas ; et pour la guérison de leurs malades, ils emploient ordinairement une composition de farine, dont ils offrent un morceau au diable, pour l'appaiser et l'empêcher de tourmenter les malades, bien persuadés que les montagnes voisines sont pleines de démons qui se glissent dans les maisons et occasionnent diverses maladies à ceux qui les habitent.

Le roi étant un jour indisposé, son médecin fit cette offrande, c'est pourquoi je lui observai que d'après ses principes mêmes, c'étoit un grand péché de faire une offrande au diable. Il eut l'ingénuité de me répondre que cette offrande étoit destinée à appaiser le mauvais génie qui nuisoit au roi. « Mais, lui dis-je,

peut-il avoir quelque puissance sans la permission de Dieu ? Non, me répondit-il. — Quel intérêt avez-vous donc, ajoutai-je, de chercher à l'appaiser par des offrandes, puisque le bien et le mal ne dépendent pas de sa volonté ? Et quand il en seroit ainsi, croirez-vous satisfaire un être aussi puissant que vous le représentez, et vous le rendre favorable par un si mince présent ? En outre, si le démon est un esprit, croyez-vous qu'il mange cette offrande ? En effet, depuis que vous lui en apportez, en a-t-il mangé une seule ? » Le roi pressoit son médecin de me répondre. Mais celui-ci fidèle, aux principes de ses confrères, répondit que telle étoit sa confiance et que j'avois raison. « Eh bien, répliqua le roi, puisque le Père a raison, je vous défends d'employer désormais dans ma maison de semblables recettes. Pour ce qui regarde ceux qui sont encore vos dupes, je ne me mêle pas des affaires des autres. »

La peur du diable fait qu'à la naissance de leurs enfans, ils leur donnent des noms de choses viles ; car, quand un père vient à perdre son premier né, les lamas ne manquent pas de dire que le diable l'a tué ; de manière que celui-ci tout épouvanté donne aux

autres le nom de *chien*, de *souris*, etc., afin, disent-ils que le diable dédaigne de tuer ces petites créatures avilies à ses yeux par les noms quelles portent. Ce préjugé est si répandu parmi eux, que la plupart ont des noms très-ignobles. Un jour, je demandai à un lama si parmi les enfans à qui l'on donnoit ces noms ridicules et dégoutans, il n'en mouroit aucun. Ce prêtre fut obligé d'avouer qu'ils mouroient comme les autres. — « Eh bien, repris-je, à quoi sert donc votre précaution ? » Un des assistans prit aussitôt la parole : « Mon Père, dit-il, si nous agissions avec tant de raisonnemens et de précautions, nous commettrions moins d'actes d'ignorance ; mais ne connoissant pas d'autre raison, nous nous laissons entraîner à la routine. »

Ils regardent comme un miracle, et même comme une preuve incontestable de la prédestination d'un lama, quand, après sa mort, son corps demeure assis et racourci sur son lit, sans tomber d'un côté ni de l'autre. Mais, à ce sujet, on peut remarquer que les lits ordinaires des lamas, sont composés d'un simple matelat, épais de deux ou trois doigts, qui n'a que trois palmes en quarré, et sur

lequel ils s'asseyent dans les plus grands froids, sans jamais s'étendre de leur long ; ils dorment continuellement dans cette position. Au reste, il n'y a point de quoi s'étonner de ce que la plupart d'entr'eux meurent racourcis sans tomber d'un côté ni de l'autre ; en voici, je crois, la raison : Pendant six à sept mois de l'année, l'on endure un froid si rigoureux, qu'il faut faire chauffer le vin pour dire la messe, et empêcher qu'il ne gêle. J'attribue moins ce froid à l'élévation du pôle, qui est d'environ trente-deux degrés nord, qu'aux hautes montagnes chargées continuellement de neige, dont le royaume est environné. De manière qu'au commencement de novembre, les habitans ont coutume de tuer un grand nombre de vaches et de moutons, pour se nourrir pendant tout l'hiver, qui dure sept mois ; les bestiaux, privés de pâture pendant tout ce tems, deviennent extrêmement maigres. Il est inutile de saler ou de fumer la viande. Elle se gèle très-facilement et se conserve ainsi sans la moindre corruption. L'action du froid suffit, selon moi, pour expliquer naturellement comment les lamas conservent, après leur mort, l'attitude qu'ils

avoient étant vivans sur leur grabat. Car le froid qui les saisit, les a bientôt resserrés et roidis. Mais comme il n'agit pas toujours avec la même activité, le préjugé, dont j'ai parlé, a quelques fondemens aux yeux des ignorans.

CHAPITRE IV.

Disputes avec les Lamas.

JE ne peux vous exprimer toute la tendresse du roi pour nous, son respect pour notre religion, et son mépris pour la sienne. Il y a environ deux mois, qu'étant avec lui à la campagne, je fus contraint d'accepter la moitié de sa tente, quoiqu'il y en eût d'autres; toutes mes excuses furent inutiles, et il fallut me rendre, malgré l'incommodité que je lui causois; il y avoit même cette nuit un prince de Lodoca, c'est le nom d'un petit état voisin, et plusieurs autres personnes de distinction, auxquelles il n'accorda pas une pareille faveur. Mais nous en reçûmes encore une plus signalée le jour suivant, arrivés près de la ville, où la plus grande partie du peuple vint le recevoir, ayant à sa tête le fils du roi et la vieille reine, femme de son aïeul. Dans ces circonstances, il est d'usage que le roi s'assied, et tout le monde reste debout. Il se plaça donc sur un grand tapis,

fit mettre son fils à sa gauche, et me commanda de venir m'asseoir à sa droite. Je le priai de permettre que je restasse debout tant que la reine y seroit aussi ; il me répondit : « Vous êtes prêtre et même notre père, qualités que n'a pas la princesse. » Cependant, voyant ma répugnance pour commettre une pareille incivilité, il commanda à la reine de s'asseoir ; alors, je fus obligé d'en faire autant.

Je pourrois vous raconter plusieurs courtoisies de cette espèce, que nous reçûmes de lui et de la reine. Il vient souvent chez nous, quoiqu'il n'aille dans la maison d'aucun particulier. Aussi-tôt qu'il est arrivé, il va à l'eglise faire sa prière et me répète souvent que dès qu'il sera suffisamment instruit, il veut se faire baptiser et embrasser la religion chrétienne. Cette résolution ne pouvoit manquer d'alarmer les lamas. Ils se sont assemblés, et ont chargé deux de leurs supérieurs, dont un est frère du roi, et l'autre son oncle, de le détourner d'une pareille résolution. Ces deux personnages n'ont rien oublié pour le dissuader. Ils lui ont représenté sur-tout, combien il seroit honteux, qu'un étranger à peine arrivé, depuis six

mois le déterminât à quitter la religion de ses pères, pour en embrasser une dont il ne pouvoit avoir les premières notions ; mais leur principal argument et le plus fort sans doute, étoit le péril auquel il exposoit ses états. Etant en guerre avec trois petits rois de ses voisins, il risquoit encore de faire soulever contre lui les lamas de ces contrées, qui sont très-nombreux, qui ont un absolu pouvoir sur l'esprit des grands et du peuple. Le voyant impertubable dans sa résolution, ils l'engagèrent à passer une retraite avec eux, pour réfléchir mûrement sur cette affaire. Enfin, ce prince consentit à passer deux mois chez son frère, l'un des chefs des lamas, et deux autres des leurs. Lorsqu'ils le crurent suffisament prémuni contre mes insinuations ou mes argumens, ils demandèrent à entrer en lutte avec moi, et à disputer en sa présence. Je me bornerai à une très-courte analyse de nos conférences.

Je les questionnai d'abord sur Dieu. Ils me répondirent que c'étoit un être à-la-fois triple et unique, que le premier dieu lama se nomme CONIOC, c'est-à-dire, la première personne. La seconde, CHÉ-CONIOC, c'est-

à-dire, *grand* livre. La troisième, SANGUYA-CONIOC, c'est-à-dire, *voir et aimer dans la gloire.* Je leur démontrai qu'il y avoit entre nous moins de dissentimens qu'ils ne se l'imaginoient. « Nous reconnoissons, comme vous, leur dis-je, la trinité en un seul Dieu. La seconde personne que vous nommez CONIOC ou livre, est la parole de Dieu, non morte, mais vivante, engendrée éternellement de l'intelligence du père éternel; mais non pas un livre sans sentiment, nous l'appelons fils de Dieu. » Je leur expliquai, ensuite autant que mes foibles connoissances de la langue me le permettoient, le mystère de l'incarnation et de la résurrection du sauveur, j'ajoutai que SANGUYA - CONIOC, *voir Dieu et l'aimer en sa gloire*, est l'esprit divin, qui procède des deux personnes du père et du fils. Ils s'accordent avec nous à croire que Christ est mort pour le salut du genre-humain, mais ils ne conviennent pas du genre de son supplice; et croyent pour la plupart, qu'il fut percé de clouds; cependant, j'ai vu dans plusieurs de leurs livres, des croix représentées avec un triangle. Au milieu, sont des lettres mystérieuses, dont ils ignorent eux-mêmes le sens. J'observerai à cette occasion, que le

roi a trois ou quatre orfèvres, natifs d'un pays éloigné d'ici de deux mois de marche, et soumis à deux rois, chacun en particulier plus puissant que celui-ci, mais de la même religion. Je donnai à ces orfèvres de l'argent, pour me faire une croix, d'après un modèle que je leur montrai. Ils m'assurèrent qu'il s'en trouvoit beaucoup de semblables dans leur pays natal; et que l'on en faisoit de différentes grandeurs, en bois et en divers métaux. Elles sont ordinairement placées dans les temples, et, pendant cinq jours de l'année, on les plante sur les chemins publics, où le peuple vient en foule les adorer, y jète des fleurs, et y allume une innombrable quantité de lampes (1). Ces croix se nomment,

(1) Le père Georgi convient que l'on trouve au Thibet l'idée du supplice de la seconde personne de la trinité, pour le salut du genre-humain. Il avoue aussi avoir trouvé des croix dans les livres Thibetains. Il ne disconvient pas non plus que les lamas disent la messe et donnent la communion; mais il ne va pas chercher l'origine de tout cela dans la religion catholique, et il a raison. Ses explications, d'ailleurs, sont peu satisfaisantes, ses préjugés religieux l'empêchant de remonter à la véritable origine commune du lamisme et du christianisme que le Traducteur du VOYAGE DE THUMBERG a indiqué dans ses notes sur la religion des Japonais. (Note du Trad.)

dans leur langue, *Iandar*. Pour m'assurer encore plus positivement de la vérité des faits, je les menai chez le roi, et les priai de me répéter devant ce prince tout ce qu'ils m'avoient déjà dit, persuadé qu'ils n'oseroient proférer des mensonges, qui les exposeroient au dernier supplice. La ressemblance de leur récit, avec ce que j'enseignois, causa le plus grand étonnement à ce souverain.

Dans une seconde conférence avec les lamas, nous raisonnâmes sur la métempsycose. Ils prétendent que les hommes bons et qui n'ont point péché, prennent, en mourant, leur essort droit vers le ciel; que les méchans et les pécheurs sont plongés dans l'enfer; mais que ceux dont la vie a été entremêlée de bonnes et de mauvaises actions, passent, après leur mort, dans le corps de divers animaux, comme éléphans, bœufs, lions, tigres, mouches, fourmis, etc., suivant la qualité de l'ame. Les plus mauvaises passent dans le corps des chats, des ours, des souris, des serpens, des aspics etc.; quelques-unes, dans le corps d'autres hommes, suivant leur condition. Les ames des riches passent dans le corps des riches; celles des pauvres, dans le corps des pauvres. Voilà pourquoi un roi l'est plusieurs fois de

suite ; un lama redevient lama, etc., comme les grains d'un chapelet se suivent à l'infini sans interruption. A quoi servent, leur demandai-je, ces renaissances continuelles ? C'est, me répondirent-ils, afin que les bons accumulent assez de bonnes œuvres pour aller au ciel ; et que les méchans commettent assez de mauvaises actions pour se damner. Après avoir passé plusieurs siècles dans les enfers, ils reviennent à la vie, et travaillent sur de nouveaux frais à se damner. Ils ajoutèrent que Dieu ne crée plus rien, et que la première création faite au commencement du monde, se renouvelle sans cesse, et qu'il n'y a, dans le monde, qu'une certaine quantité d'ames qui passe de corps en corps, et séjourne au paradis et dans l'enfer.

Le lecteur peut imaginer, lui-même, toutes les objections que je leur fis ; je n'en citerai qu'une qui m'obtint, de leur part, des éclaircissemens assez curieux. « Si, au moment de la mort, leur dis-je, l'ame des méchans entre dans le corps de quelqu'animal, pour remplir la mesure de ses iniquités, il s'ensuit que les animaux ont un discernement parfait, et qu'ils font le bien ou le mal avec connoissance de cause. » Nous avions à notre conférence

un docteur de l'université *d'Utsang* (1), où l'on prend des degrés et où se forment des docteurs célèbres. Il me répondit, « que les animaux avoient une intelligence, et conséquemment étoient capables de pécher : le loup en tuant la brebis ; le chat, en mangeant la souris ; l'araignée, en tuant la mouche. Ne voyez-vous pas, me dit-il, le tigre préférer la chair à l'herbe, tandis que les moutons périroient de faim auprès d'un cadavre, et recherchent les pâturages ? Qui apprend aux moineaux à fuir les passans qui peuvent les prendre ou les tuer ? »

Muni des armes de la religion, il me fut aisé de réfuter ces subtilités d'une manière victorieuse. Je leur reprochai aussi d'avoir pris beaucoup de choses de leurs voisins. Ils admettent, comme eux, la transmigration des ames, et regardent le meurtre d'un animal comme un péché ; mais ils en diffèrent en plusieurs points. Par exemple, ils ne se font pas scrupule, comme les Hindoux, de manger de la viande, et rejètent le crime du meurtre sur les valets chargés de tuer les bêtes. « Et

---

(1) C'est probablement Uchenk. (Note du Traduct).

vous prétendez, leur dis-je, qu'autant il meurt d'animaux dans le palais du roi, autant de péchés à sa charge, parce qu'il est censé consentir à leur mort ? Vous le rendez encore responsable de la vie de ses soldats qui périssent à la guerre, et dont vous l'accusez d'être le meurtrier. A votre compte, il devroit donc n'opposer aucune résistance à ses ennemis et se livrer à leur discrétion ?

Les lamas prient et jeûnent ; mais leur jeûne est une espèce de régime qui contribue à leur bonne santé, sans leur imposer de privations pénibles. Ils font régulièrement deux repas ; mangent à midi de la viande, et le reste du jour, des fruits, des raisins cuits, des noix, des confitures, du lait. Ceux d'Utsang s'abstiennent entièrement de viande, et croient qu'on peut effacer chaque péché en prononçant ces mots : *om màni patmeouri*, après l'avoir commis. Voici la traduction qu'un lama me donna de cette phrase : quoique j'aie beaucoup péché, j'irai au ciel. Rien de plus commode, sans doute, qu'une pareille recette, lui dis-je. Volez, tuez et récitez bien onctueusement votre *om màni patmeouri*, et tout est pardonné. Etes-vous bien certain du sens que vous attachez à ces mots, et ne pourroit-on

pas les interpréter par ceux-ci : *cònio sonmbogada pà tàt rò.* (Seigneur , pardonnez - moi mes péchés.) Cela est vrai , répondit le frère du roi. Ce témoignage du chef des lamas , ne laissa pas de doute sur mon assertion. Je leur ai entendu réciter des paroles correspondantes à celles - ci : *le verbe s'est fait chair ; je suis marie* , etc. En général , les lamas sont parfaitement d'accord avec nous sur la trinité. Ils conviennent que Dieu est unique en trois personnes: le Père , le Fils et le Saint-Esprit ; que le Fils s'est fait homme et est mort sur la croix, pour le salut du monde. Ils admettent encore d'autres mystères. Quelques habitans originaires de la ville d'Utsang m'ont assuré avoir vu dans les temples de leur ville beaucoup d'images semblables aux nôtres.

Toutes mes conférences avec les lamas ayant ému le frère du roi , leur chef , il vint visiter notre église et m'apporta sept vases de cuivre pour offrir de l'eau à Dieu , comme ils font plusieurs fois par jour. Je lui répondis que nous n'offrions pas d'eau ; mais que nous en bénissions pour en arroser les chrétiens nos frères. Je saisis cette occasion de lui parler du sacrifice de la messe. Il desira y assister. Je la célébrai devant lui. Après avoir examiné nos

cérémonies avec beaucoup d'attention et de recueillement, il me dit qu'à Utsang, le chef des lamas offroit aussi du pain et du vin de raisin, mais en petite quantité ; qu'il en mangeoit, en le partageant avec les autres lamas. Le droit de consacrer est réservé à lui seul, et il le fait en soufflant sur le vin. Il ajouta que ce lama avoit sur la tête une couronne semblable à la mienne, mais plus grande (1).

Les naturels ont beaucoup de piété et de douceur. Depuis plusieurs mois que je suis parmi eux, je n'ai entendu parler d'aucune contestation. Ils ont presque toujours le chapelet à la main, et s'entretiennent volontiers des choses du ciel. Ils sont très-civils, et traitent les étrangers avec la plus grande affection. Les femmes sont continuellement occupées à filer ou bien à ourdir de la toile. Quelques-unes cultivent même la terre. La reine partage son tems entre l'oraison et le travail ; son

---

(1) On sait que les capucins ont la tête rasée, et ne conservent qu'une couronne de cheveux. La barette de nos cardinaux a aussi beaucoup de ressemblance avec la coëffure de certains ordres de lamas ; cependant nos cardinaux ne sont pas antérieurs aux lamas.

occupation favorite est de filer. Les hommes travaillent peu, parce que dans l'été la plupart vont à la guerre; et quand ils n'y vont pas, ils s'exercent, chez eux à tirer de l'arc, au maniement des armes, et à la lutte, à laquelle ils sont fort adroits. L'unique désagrément que nos missionnaires trouveront ici, c'est le défaut de population, en comparaison de l'Indostan qui regorge d'habitans. Mais si les villes sont moins peuplées et moins marchandes, elles sont plus propres aux travaux apostoliques; car il y a moins de corruption et de vices. En outre, ce royaume est la porte d'une infinité d'autres plus grands, de la même secte et où l'on parle à-peu-près le même langage.

Le 11 avril 1626, nous posâmes, en présence du roi, et avec beaucoup de céremonie la première pierre de notre église de Caparangue.

De Caparangue, ce 15 août 1626.

ANTOINE D'ANDRADA.

RELATION

DU

THIBET,

CONTENANT l'exposition des Mœurs, des Coutumes, de la Religion et du Commerce des Habitans, extraite des Papiers de M. BOGLE,

PAR M. STEWART,

Et insérée dans les TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES, t. 67, et part. 2; et dans l'ANNUAL REGISTER, pour l'année 1778.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR J. P. PARRAUD.

RELATION

DU

THIBET,

CONTENANT l'exposition des Mœurs, des Coutumes, de la Religion et du Commerce des Habitans, extraite des papiers de M. BOGLE.

INTRODUCTION.

Motif de l'Ambassade de M. Bogle.

LE royaume du Thibet, quoique connu de nom, depuis Marc Paul et d'autres voyageurs du douzième et treizième siècle, n'a jamais été bien vu par aucun Européen, jusqu'à l'époque dont je vais parler. Il est vrai que quelques missionnaires des ordres mandians ont, en différens tems, pénétré dans différentes parties de ce pays ; mais leurs observations, dirigées par l'ignorance et la superstition, placées dans

une sphère étroite, ne peuvent donner que des idées fausses et imparfaites (1). Depuis eux, les jésuites ont donné, dans l'Histoire de la Chine de Duhalde, une description succinte de ce pays, recueillie, avec les peines et le jugement qui leur étoient ordinaires, des Relations Tartares, qui semblent être assez justes.

Ce pays est connu, dans le Bengale, sous le nom de Boutan. Il est situé au nord de l'Indostan, et en est séparé, dans toute son étendue, par une chaîne de montagnes hautes et escarpées, qui sont proprement la continuation du Caucase, laquelle s'étend de l'ancienne Médie et des bords de la mer Caspienne, vers les frontières nord-est de la Perse, à Candahar et Cachemir, et de-là, se détournant plus à l'est, forme la grande barrière septentrionale des provinces de l'empire Mogol, et se termine, comme nous avons raison de

---

(1) L'Auteur exagère beaucoup. Il ne connoissoit pas sans doute l'ALPHABETUM THIBETANUM du Père Georgi, rédigé sur les Mémoires de plusieurs missionnaires; ouvrage savant et érudit, plein de détails curieux sur le Thibet, dont je donnerai un extrait dans un volume qui fera suite à celui-ci. (Note du Traducteur).

le croire, à Assam ou la Chine. Cet étonnant boulevard Tartare a toujours été regardé comme impénétrable par les Mogols et tous les autres Musulmans conquérans de l'Inde; et quoiqu'ils aient rendu tributaires, par occasion, plusieurs nations Indiennes habitant les vallées qui sont entre les plus basses montagnes qui courent perpendiculairement à la chaîne principale; ils n'ont jamais tenté de les soumettre entièrement. A l'occasion d'une contestation élevée entre les héritiers d'un des rajahs, ou petits souverains de ces peuples, les Boutaniens furent tirés de leurs montagnes pour soutenir un des partis contendans, et le gouvernement Anglais du Bengale s'engagea dans le parti contraire. Ce dernier ne manqua pas à la fin de l'emporter; et, dans le cours de cette petite guerre, deux peuples qui, quoique voisins, étoient également étrangers l'un à l'autre, commencèrent à se connoître. A l'attaque d'une ville appelée *Couch-Behar*, les troupes Anglaises et les Boutaniens se virent pour la première fois, et rien n'égala la surprise mutuelle des deux armées. Les Boutaniens, qui n'avoient jamais rencontré dans les plaines que de timides Hindoux, nuds et fuyant devant eux, virent,

pour la première fois, un corps de troupes uniformément habillées et équipées, se mouvant dans un ordre régulier, et conduites par des hommes dont le teint, l'habillement, les traits étoient absolument nouveaux pour eux : le bruit et l'effet horrible de l'artillerie, le feu roulant de la mousqueterie achevèrent de les jeter dans le plus grand étonnement. D'un autre côté, les troupes Anglaises se trouvèrent engagées soudainement avec une race d'hommes qui ne ressembloient point à leurs autres adversaires dans l'Inde, ayant un aspect sauvage, impétueux dans l'attaque, couverts de fourrures, et armés d'arcs et de flèches, et d'autres armes qui leurs sont particulières.

La place fut emportée par les troupes Anglaises, qui firent un immense butin en armes, habillement et ustensiles diverses. Des figures de terre, d'or, d'argent et d'émail, furent envoyées à Calcutta ; toutes furent reconnues pour Tartares, et telles que nous les voyons représentées dans les relations et les gravures des voyageurs. Il y avoit, en outre, différens morceaux de peinture et de manufactures Chinoises. Pendant que ces objets faisoient encore le sujet de nos conversations

et de notre curiosité dans le Bengale, la renommée de nos succès dans la guerre parvint à la cour du Thibet, et réveilla l'attention du techou-lama, qui étoit alors à la tête du gouvernement, le délaï-lama étant encore mineur. Le dah-terriah, ou deb-rajah, comme on l'appèle au Bengale, lequel règne immédiatement sur les Boutaniens, et qui les avoit engagés dans cette guerre, étant feudataire du Thibet, le lama trouva à propos d'interposer ses bons offices ; et, en conséquence, il envoya du Bengale une personne de marque, avec une lettre et des présens pour le gouverneur, M. Hastings, afin de solliciter la paix avec le dah, comme son vassal.

Le gouverneur n'hésita point un moment d'accorder la paix sous la médiation du lama, aux conditions les plus modérées et les plus équitables ; et toujours prêt à saisir les occasions qui pouvoient accroître la puissance et la gloire de sa nation, et tendre à l'avancement des sciences naturelles, il proposa au conseil d'envoyer une personne, avec un caractère public, à la cour du techou-lama, pour négocier un traité de commerce entre les deux nations, et observer le pays et les habitans, si peu connus jusqu'ici des Européens.

M. Bogle, employé de la compagnie, très-propre, et par son habileté et par son caractère, pour une mission hasardeuse et non ordinaire, fut nommé. Je n'entrerai point dans les détails de sa négociation et de ses succès dans cette affaire; il suffira de dire qu'il pénétra, à travers mille difficultés, au centre du Thibet; séjourna plusieurs mois à la cour du techou-lama, et revint à Calcutta, après une absence de quinze mois, ayant rempli sa mission à l'entière satisfaction de l'administration. J'ai raison de croire que M. Bogle donnera un jour au public la relation de son voyage (1), accompagnée d'observations sur l'histoire naturelle et l'état politique du pays. En attendant, je vais rapporter quelques particularités que j'ai recueillies de ses lettres et de ses papiers.

DIVISION DU PAYS.

Le Boutan.

M. Bogle divise le territoire du délaï-lama en deux parties. Celle qui est immédiatement

(1) On verra plus bas que M. Bogle est mort sans avoir publié ses Mémoires.

contigue au Bengalé, et qui est appelée *Dotpo* par les habitans, est le Boutan; et l'autre, qui s'étend au nord jusqu'aux frontières de la Tartarie, appelée *Pû*, par les habitans, est le Thibet. Le Boutan est gouverné par le dah-terriah, ou deb-rajah, comme il a déjà été remarqué. C'est un pays rempli de montagnes escarpées et inaccessibles, dont le sommet est couronné de neiges éternelles; elles sont entrecoupées de vallées profondes, à travers lesquelles se précipite un nombre infini de torrens qui s'accroissent dans leur cours, et, gagnant la plaine, se jètent enfin dans les grandes rivières du Bengalè. Les flancs de ces montagnes sont couverts de forêts de diverses espèces d'arbres superbes, dont quelques-uns, tels que le pin, sont connus en Europe; et d'autres particuliers au pays et au climat. Les vallées et les flancs des montagnes, susceptibles de culture, ne sont point stériles, ils produisent du froment, de l'orge et du riz.

Les habitans sont vaillans et belliqueux, d'un teint cuivré, de taille au-dessus de la moyenne, brusques, querelleurs, et adonnés à l'usage des liqueurs spiritueuses; mais honnêtes dans leur conduite; le vol est presque inconnu chez eux.

La ville capitale est Tassey-Seddin, située sur le Patchou.

Le Thibet.

Le Thibet commence proprement à la croupe de la grande chaîne du Caucase, et s'étend de là en largeur jusqu'aux confins de la grande Tartarie, et peut-être jusqu'à quelques-uns des pays qui sont sous la dénomination des Russes. Lorsqu'on a une fois atteint le sommet des montagnes du Boutan, on ne descend point dans une égale proportion sur le côté du Thibet; mais marchant encore sur un terrain fort élevé, on traverse des vallées qui sont aussi larges et moins profondes que les premières, et des montagnes qui ne sont ni aussi escarpées, ni aussi hautes; d'ailleurs, c'est le pays le plus nud et le plus sauvage que l'on puisse voir. Les bois qui couvrent par-tout les montagnes du Boutan, sont inconnus au Thibet; et, excepté quelques arbres éparpillés auprès des villages, on n'y voit aucun de ces grands végétaux. Le climat est extrêmement rude et âpre. A Kamnanning, où M. Bogle passa l'hiver, quoiqu'il soit sous le 31ème degré 39 minutes de latitude, 8 degrés seulement au nord de

Calcutta, il trouva souvent dans sa chambre le thermomètre de Fabrenheit au 29ème degré au-dessous de la glace; et au milieu d'avril, les eaux stagnantes étoient toutes gelées, et de grands floccons de neige tomboient continuellement. Cet effet est dû sans doute à la grande élévation du pays et à la vaste étendue de glace sur laquelle le vent du nord souffle continuellement, à travers les déserts de la Sibérie et de la Tartarie, avant de parvenir à cette formidable barrière.

Habitans.

Les Thibetains sont d'une plus petite taille que leurs voisins méridionaux, et moins robustes: leur teint est plus beau; et plusieurs d'entr'eux ont même un coloris inconnu aux autres climats de l'Orient.

Ceux que j'ai vus à Calcutta ont le visage entièrement Tartare. Leur caractère est doux et joyeux, et ceux d'un rang supérieur sont polis et intéressans dans la conversation, où ils ne mêlent jamais ni complimens, ni flatteries. Les gens du commun, dans le Boutan et dans le Thibet, sont habillés d'étoffes grossières de laine de leurs propres manufactures, doublées de peaux d'animaux, qu'ils peuvent

se procurer : mais les personnes de distinction, portent des habits de drap d'Europe, ou de soie de la Chine, doublés des plus belles fourrures de Sibérie. L'ambassadeur de debrajah, dans son habit d'été à Calcutta, ressembloit exactement à ces figures que nous voyons dans les peintures Chinoises, avec le chapeau conique, la tunique de soie brochée, et des bottes légères. Le Thibetain qui porta la première lettre du lama, étoit enveloppé de fourrures de la tête aux pieds. La principale nourriture des habitans, est le lait de leurs troupeaux, dont ils font du fromage et du beurre, ou qu'ils mêlent avec la farine de pois, et d'orge grossier, seuls grains que le sol produise ; et même, ils sont en petite quantité ; mais ils ont du riz et du froment, qu'ils tirent du Bengale, et d'autres pays voisins. Leurs rivières, et celles des états voisins, leur fournissent du poisson que l'on sale et envoie dans l'intérieur. Ils ne manquent pas de viande de mouton et de cochon, dont ils élèvent des troupeaux sur leurs montagnes ; et ils ont aussi du gibier, mais pas en abondance. Ils ont une singulière méthode de préparer le mouton, qui consiste à exposer l'animal entier, après en avoir

ôté les intestins et autres viscères, au soleil et aux vents froids du nord, qui soufflent dans les mois d'août et de septembre sans gelée, exposition qui fige les sucs et dessèche la peau, de manière que la viande se conserve toute une année. Ils la mangent généralement crue, sans autre préparation. M. Bogle fut souvent régalé de ce mets, qui lui parut d'abord fort désagréable, dit-il, mais qu'il préféra ensuite à leur mouton tué fraîchement, qui étoit en général sec, dur et coriace. C'étoit aussi l'ordinaire, que les principaux habitans des villages par lesquels il passoit, lui faisoient présent de moutons ainsi préparés, qu'ils mettoient devant lui sur leurs pieds, comme s'ils eussent été en vie, spectacle étrange à la première vue.

Gouvernement. — Religion. — Lamas.

La religion et la constitution politique de ce pays, qui sont intimément liées l'une à l'autre, fourniroient la matière d'un chapitre considérable dans son histoire. Il me suffit de dire, qu'aujourd'hui, et depuis l'expulsion des Tartares Eluths, le royaume du Thibet est regardé comme dépendant de l'empire de la Chine, que les habitans appèlent Cathay;

à présent même, deux mandarins, avec une garnison de mille Chinois, résident à Lahassa, la capitale, pour protéger le gouvernement ; mais leur pouvoir ne s'étend pas fort loin : et dans le fait, le lama, dont l'empire est établi sur les plus fermes fondemens, l'affection personnelle et le respect religieux, gouverne à l'intérieur avec une autorité sans bornes. Chacun sait que le delaï-lama est le grand objet de l'adoration des diverses hordes de Tartares payens, errantes dans la vaste étendue de pays qui s'étend des bords du Volga à la Corée sur la mer du Japon, domination religieuse la plus étendue peut-être qui existe sur la surface du globe. Il est non-seulement le souverain pontife, le vicaire de la divinité sur la terre ; mais comme la superstition est toujours plus forte là où elle est plus éloignée de son objet, les Tartares les plus lointains le regardent absolument comme la divinité même. Ils le croient immortel, et lui attribuent toutes les connoissances et toutes les vertus. Chaque année, ils viennent des différens pays qu'ils habitent, pour adorer sa chasse, et lui faire de riches offrandes ; et même l'empereur de la Chine, qui est un Tartare Mantchou, ne manque pas de lui rendre ses hommages

sous ce point de vue religieux, et il entretient actuellement, à grands frais, dans son palais à Pekin, un lama inférieur, député du Thibet, comme nonce du délaï-lama. On rapporte même que plusieurs des chefs Tartares reçoivent de lui, en présent, certaine chose qui, en toute autre personne, est toujours regardée comme la plus humiliante preuve de l'humanité, et de la sujétion à ses loix, et qu'ils la conservent avec le plus grand respect dans des boîtes d'or, pour la mêler, dans l'occasion, avec leurs alimens. Cependant c'est une justice de dire que M. Bogle assure positivement que le lama n'a jamais fait de pareils présens; mais qu'il distribue souvent de petites boules de farine consacrée, comme le pain béni des catholiques, que la superstition et l'aveugle crédulité de ses dévots Tartares peuvent ensuite convertir en tout ce qu'il leur plaît. L'opinion orthodoxe est que lorsque le grand lama semble mourir, soit de vieillesse, soit de maladie, son ame ne fait que quitter sa demeure actuelle qui est ruinée, pour en chercher une autre plus jeune ou meilleure, et qu'on la découvre de nouveau dans le corps de quelqu'enfant, à certains signes connus seulement des lamas, dans l'ordre desquels il paroît toujours. Le

delaï-lama actuel est un enfant, et a été découvert, il n'y a que quelques années, par le techou-lama, qui, quant à l'autorité et à la sainteté du caractère, est immédiatement après lui, et conséquemment agit comme chef, durant sa minorité. Les lamas, qui forment le plus nombreux comme le plus puissant corps de l'état, ont dans leurs mains toute la classe des prêtres, et de plus remplissent plusieurs ordres monastiques, qui sont en grande vénération parmi ces peuples. Le célibat n'est pas enjoint positivement aux lamas; mais il est regardé comme indispensable aux hommes et aux femmes qui embrassent la vie religieuse; et, en effet, leur célibat, leur vie en commun, leur clôture, leurs services dans les chœurs, leurs chapelets, leurs fêtes et leurs austérités, leur donnent tant de ressemblance aux moines chrétiens, qu'il n'est pas surprenant qu'un capucin ignorant les appèle ses frères, et croie qu'il peut trouver chez eux l'institut de saint François. C'est une ancienne opinion que la religion du Thibet est un christanisme corrompu; et même le père Desideri, jésuite (mais non de la mission de la Chine), qui voyagea dans ce pays vers le commencement de ce siècle, croit pouvoir réduire tous

leurs mystères à ceux de la religion chrétienne ; et il assure, avec une pénétration vraiment mystique, qu'ils ont certainement quelqu'idée de la trinité, puisque, dans leurs prières à la divinité, ils disent aussi souvent *konciocsum*, dieu trois, que *konciokcik*, dieu un ; et prononcent sur leur chapelet ces mots, *om*, *ha*, *hum*. La vérité est que la religion du Thibet, quelle que soit son origine, est pure et simple dans sa source ; qu'elle donne des idées très-sublimes de la divinité, et un système de morale qui n'est point à mépriser ; mais que dans ses progrès, elle a été grandement altérée et corrompue par les inventions des hommes ; sort que nous ne devons pas être étonnés qu'ait éprouvé un système d'erreur, puisque nous savons que celui de la vérité en a subi un semblable.

Étrange Polygamie.

La polygamie n'a point lieu parmi eux, au moins dans le sens que nous prenons communément ce mot ; mais elle existe d'une manière encore plus répugnante aux idées Européenes ; je veux dire dans la pluralité des maris, qui est fermement établie, et singulièrement respectée. Dans un pays où les moyens

d'entretenir une famille ne se trouvent pas aisément, il ne paroît pas impolitique de permettre que les frères s'accordent à en élever un qui doit être maintenu par leurs efforts réunis. En un mot, c'est l'usage dans le Thibet, que dans une famille les frères ont une seule femme en commun, et ils vivent généralement avec beaucoup d'harmonie entr'eux et avec elle; quoiqu'il puisse quelquefois s'élever de petites dissentions, comme cela arrive même dans les familles établies sur des principes différens. M. Bogle en donne un exemple dans le cas d'une femme modeste et vertueuse, épouse de six neveux du techoulama, qui se plaignoit à lui de ce que les deux plus jeunes de ses maris ne mettoient pas dans l'union commune cette part d'amour et de bienveillance que le devoir et la religion exigeoit d'eux. Quelqu'étrange que cette coutume puisse nous paroître, c'est un fait avéré qu'elle a lieu au Thibet.

Manière d'ensevelir les Morts.

La manière d'ensevelir leurs morts est aussi singulière : ils ne les enterrent pas comme les Européens, ni ne les brûlent comme les Indiens; mais ils les exposent sur le froid

sommet de quelque montagne voisine, pour y être dévorés par les bêtes féroces et par les oiseaux de proie, ou consumés par le tems et les vicissitudes des saisons. On voit des carcasses mutilées et des os blanchis, dispersés sur les lieux où se fait cette exposition ; et, au milieu de ce spectacle dégoûtant, de malheureux vieillards, hommes et femmes, étrangers à tout autre sentiment, qu'à ceux de la superstition, établir là leur demeure, pour remplir le désagréable emploi de recevoir les morts, d'assigner à chacun sa place, et d'amonceler leurs tristes restes, lorsqu'ils sont trop dispersés.

Affinité de la Religion du Thibet avec celle des Brahmes de l'Inde.

La religion du Thibet, quoiqu'entièrement opposée, dans plusieurs de ses principaux dogmes, à celle des brahmes de l'Inde, a pourtant beaucoup d'affinité avec elle, dans d'autres points. Ainsi, par exemple, les Thibetains ont une grande vénération pour la vache ; mais ils ne l'ont pas dans le même degré pour cette espèce à queue dont je parlerai ci-après. Ils vénèrent aussi les eaux du Gange, dont ils croient que la source est dans le ciel.

Le premier résultat du traité entre le gouverneur du Bengale et le lama, fut la demande que fit ce dernier, de lui permettre de bâtir un temple sur les bords de cette rivière (1). On peut juger qu'elle ne fut point refusée ; et lorsque je quittai le Bengale, un terrain avoit été assigné pour cela, à deux ou trois milles de Calcutta. D'un autre côté, les sanniassis, ou pélerins Indiens, visitent souvent le Thibet comme une terre sainte, et le lama en entretient toujours, à ses frais, deux ou trois cents.

Résidence du Lama. — Son Palais, son Caractère et ses Mœurs.

La résidence du delaï-lama est à Pateli (ou Poutalà), vaste palais situé sur une montagne, près des bords du Barampoutre, à environ sept milles de Lahassa. Le techou-lama a divers palais ou châteaux, dans l'un desquels M. Bogle demeura avec lui pendant cinq mois. Il représente le lama comme un des hommes les plus aimables et les plus intelligens qu'il ait connus ; maintenant son rang avec une

(1) On verra, ci-après, l'extrait d'une lettre du lama à ce sujet.

douce autorité, et vivant dans la plus grande pureté de mœurs, sans faste et sans affectation. Tout, dans son palais, respire la paix, l'ordre, la dignité et l'élégance. Il est bâti en pierres et en briques, avec des cours, de grandes salles, des terrasses et des portiques : les appartemens sont, en général, vastes et parfaitement finis dans le goût Chinois, avec des dorures, des peintures et des vernis ; mais ils n'ont ni escaliers, ni fenêtres. On ne peut parvenir aux appartemens supérieurs que par des espèces d'échelles de bois ou de fer ; et au lieu des fenêtres, il y a des ouvertures au plafond, avec des appentis pour fermer dans les mauvais tems. On ne fait guèrs de feu que pour les usages de la cuisine, et pour se mettre à l'abri du froid. Dans les maisons, ils se contentent de leurs fourrures et autres habits. Le lama, qui est très-instruit dans tout ce qui regarde la Tartarie, la Chine et tous les royaumes de l'Orient, étoit extrêmement curieux de connoître la politique, les loix, les arts et les sciences, les gouvernemens, le commerce et les forces militaires de l'Europe, et il faisoit beaucoup de questions, sur tous ces points, à M. Bogle, qui tacha de le satisfaire, et fit, pour son instruction, un tableau abrégé de l'Europe,

en langue de l'Indostan, que le lama fit traduire en Thibetain. Le lama étant né à Latack, province frontière de Cachemir, sait parfaitement la langue Indostanique, et il parloit toujours, avec M. Bogle, dans cet idiôme. Mais le peuple, qui est persuadé qu'il sait toutes les langues, croyoit qu'il parloit avec lui en Anglois, ou comme ils le disoient, en langue Européenne. La Russie étoit le seul état, en Europe, qui lui fut connu. Il avoit une très-haute idée de ses richesses et de sa puissance, et avoit entendu parler de ses guerres et de ses succès contre l'empire de Rome, c'est ainsi que dans tout l'Orient on appèle l'empire Turc ; mais il ne croyoit pas qu'un habitant du Cathay pût y trouver une épouse. Plusieurs Tartares, sujets de la Russie, vont au Thibet ; et le Czar a même envoyé plusieurs fois des lettres et des présens au lama. M. Bogle vit entre ses mains divers objets d'Europe, tels que des miniatures, des miroirs, de petits bijoux d'or, d'argent et d'acier, principalement de manufacture Anglaise, qu'il avoit reçus par cette voie, entr'autres une montre à répétition de Graham, qui étoit morte pendant quelque tems, comme ils le disoient. Pendant son séjour, il vint,

de Sibérie, des Mogols et des Calmoucks, avec lesquels il eut plusieurs conversations.

Lahassa ou *Lassa*, *capitale.*

La ville de Lahassa, qui est la capitale, est assez considérable, peuplée et florissante. C'est la résidence des principaux officiers du gouvernement, des Mandarins Chinois et de leur suite. Elle est aussi habitée par des marchands et artisans Chinois et Cachemiriens; et journellement un grand nombre de commerçans de tous les pays voisins y affluent, soit en petites troupes, soit en caravanes réglées. Les eaux de la grande rivière, comme ils l'appèlent emphatiquement, baignent ses murs. Selon le père Duhalde, cette rivière, qu'il n'a jamais soupçonné être le Barampoutre, prend son origine dans les montagnes de Cachemir (probablement de la même source qui donne naissance au Gange), traverse la grande vallée du Thibet, et tournant au sud, entre dans le royaume d'Assan, ce qui est exact; mais il suppose encore qu'elle atteint la mer de l'Inde dans le Pegu ou Aracan. La vérité est néanmoins qu'elle se porte de nouveau au milieu d'Assam, et que, traversant le pays, elle entre dans le Bengale

vers Rangamatry, sous le nom de Barampoutre, et delà, se portant plus au sud, se réunit au Gange, sa sœur et rivale. A ce confluent ces deux rivières forment un fleuve, qui n'a pas son pareil dans le monde connu, et se jète dans le golfe du Bengale. Deux rivières telles que celles-ci, se réunissant dans cet heureux pays, avec toute la beauté, la fertilité, et les avantages qu'elles apportent, lui ont fait donner, avec raison, le nom de paradis des nations, comme l'appèlent toujours les Mogols.

Commerce.

Le principal commerce de Lahassa à Pekin, se fait par des caravanes, qui emploient deux années entières dans ce voyage pour aller et revenir; ce qui n'est pas surprenant, quand on considère que la distance ne peut être moindre de deux mille milles Anglais; et cependant il faut observer qu'un exprès de Lahassa arrive à Pekin en trois semaines, ce qui fait honneur à la police Chinoise, qui a su établir une communication aussi prompte et aussi sûre à travers des montagnes et des déserts dont cette longue route est remplie. Le commerce avec la Sibérie se fait aussi par des

des caravanes qui se rendent à Seling, sans doute le Sèlinginsky des voyageurs Russes, sur les bords du lac Bagkale. Ceci explique un fait extraordinaire, raconté par Bell, que voici : Il vit un jour, sur les bords de cette rivière, un homme occupé à racheter, des mains de quelques enfans qui pêchoient, tout le poisson qu'ils prenoient, et à le jeter de nouveau dans la rivière ; par cette circonstance, et par une marque qu'il vit sur son front, il jugea qu'il étoit Indien. Il eut lieu de s'en convaincre en conversant avec lui. Cet homme lui dit qu'il venoit de Madrass ; qu'il avoit mis deux ans à ce voyage, et il lui nomma plusieurs, Anglais habitans dans cette ville. Cet Indien avoit sans doute voyagé en Fakir ou Sanias, du Bengale au Thibet, et de là avoit passé, avec la caravane, à Selinginski, où M. Bell le trouva.

Il est bon de remarquer, à cette occasion, que les fakirs ont une admirable manière de faire tourner à leur profit la dévotion ; car ils ont coutume, dans leurs pélerinages, d'emporter avec eux, des côtes de la mer, dans l'intérieur du pays, des perles, du corail, des épices, et autres articles précieux, de peu de volume, qu'ils échangent, à leur

retour, pour de la poudre d'or, du musc, et autres objets de semblable nature, qu'ils cachent facilement dans leur cheveux, ou dans leurs ceintures, et font, par ce moyen, un commerce considérable, vû leur grand nombre. Les gosseings sont aussi des espèces de religieux, mais supérieurs en dignité aux fakirs; et ils font un commerce plus considérable dans ce pays.

Je n'entrerai pas ici dans le détail du commerce; mais comme ce seroit laisser trop imparfaite cette relation, si je ne faisois connoître les sources où ce pays, en apparence si pauvre et si stérile, tire un supplément d'articles étrangers, de luxe ou d'utilité, que j'ai dit qui s'y trouvoient; j'observerai que, outre les chevaux, les cochons, le sel fossile, les étoffes grossières, et autres objets dont ils trafiquent avec leurs voisins, ils ont quatre articles de commerce qui leur suffisent pour se procurer toutes les marchandises étrangères dont ils ont besoin, qui sont des productions naturelles, et méritent une mention particulière.

Queues de Vaches.

Le premier, quoique le moins considérable, ce sont les queues de vaches, si fameuses dans l'Inde, la Perse, et dans tout l'Orient. Elles proviennent d'une espèce de vache particulière, je crois, au Thibet. Elle est plus grande que l'espèce commune du pays, a des cornes courtes, et point de bosse sur le dos. Sa peau est couverte d'un poil rougeâtre, qui ressemble à la soie ; mais ce qui la distingue principalement, c'est la queue, qui est fort grande et garnie de crins longs et touffus, comme celle d'une belle jument, mais plus fins et beaucoup plus lustrés. M. Bogle en envoya deux de cette espèce à M. Hastings ; mais elles moururent avant d'arriver à Calcutta.

Ces queues se vendent fort cher, et on s'en sert, montées sur des manches d'argent, comme de chasse-mouches ; il n'est point d'homme aisé, dans l'Inde, qui sorte, ou qui reste assis chez lui, sans deux serviteurs auprès de lui avec de ces chasse-mouches à la main.

Laine.

Le second article est la laine avec laquelle on fait les châles, la plus belle étoffe de laine qui se fabrique dans le monde, si estimée dans l'Orient, et si bien connue à présent en Angleterre. Avant le voyage de M. Bogle, on n'avoit, sur ce sujet, que des notions vagues et imparfaites. Comme tous les châles viennent de Cachemir, on concluoit que la matière dont ils étoient fabriqués étoit aussi une production de ce pays. On disoit que c'étoit le poil d'une espèce particulière de chèvre, le poil fin qui se trouve sur la poitrine du chameau, et mille autres chimères; mais nous savons à présent, avec certitude, que c'est la laine d'une espèce de brebis du Thibet. M. Hastings en avoit une ou deux dans son parc avant son départ du Bengale. Cette espèce est d'une petite taille, et ne diffère d'ailleurs en rien de la nôtre que dans la queue, qui est très-grosse; mais sa toison surpasse en beauté toutes les autres. Les Cachemiriens accaparent cet article; ils ont des facteurs établis dans tout le Thibet pour l'acheter, et l'expédier à Cachemir, où il est mis en œuvre, et devient une source

de richesses pour ce pays, comme il l'a déjà été pour le Thibet.

Musc.

Le musc est le troisième article. Il ne me paroît pas nécessaire d'entrer dans des détails sur cette précieuse marchandise, sa nature, sa qualité et sa valeur étant si bien connues en Europe. Je remarquerai seulement que l'animal qui le produit est commun dans les montagnes ; mais comme il est extrêmement sauvage, et qu'il ne fréquente que les lieux les plus déserts et du plus difficile accès, la chasse en est très-difficile et dangereuse. On nous envoie le musc, à Calcutta, dans les sacs naturels qui le renferment ; mais il est quelquefois falsifié ; néanmoins il est fort supérieur à tout ce que l'on trouve sous ce nom dans les marchés Européens.

Or.

Le dernier article est l'or, dont on exporte du Thibet une grande quantité. On le trouve dans les sables de la grande rivière, et de plusieurs petits ruisseaux et torrens qui coulent des montagnes. La quantité qu'on

en ramasse, quoique considérable, quant au profit que le Thibet en retire, ne dédommage que foiblement les individus qui s'adonnent à ce travail. Mais outre l'or, ramassé de cette manière, il y a aussi des mines de ce métal, dans les parties septentrionales, qui appartiennent au lama, et sont affermées à des gens qui les font valoir. On n'y trouve point l'or en minérai, mais toujours sous forme métallique pure, comme c'est l'ordinaire, je pense, dans les autres mines de ce métal; et il n'exige d'autre travail, que de le séparer de la pierre ou du silex, auquel il adhère. M. Hastings en avoit un morceau, qui lui avoit été envoyé à Calcutta, de la grosseur d'un rognon de veau, qui étoit un silex très-dur, avec des veines d'or solide. Il le fit scier en deux, et on le trouva tout parsemé de plus pur métal. Quoique les Thibetains aient de l'or en grande quantité, ils ne l'emploient point en monnoies, dont le gouvernement ne fait jamais frapper; mais ils s'en servent cependant comme moyen d'échange; et les marchandises sont évaluées, dans ce pays, sur le poids de la poudre d'or, comme chez nous sur la monnoie. Les Chinois en tirent une grande quantité toutes les années, en échange

des objets de leurs manufactures qu'ils y importent.

Végétaux.

Je desirerois ajouter ici quelque chose touchant les plantes du Thibet ; mais j'espère que M. Bogle satisfera les savans sur cet objet. Il envoya à Calcutta, pendant son voyage, des semences, des graines, des noyaux, et des fruits, dont une partie seulement arriva en bon état. J'ai goûté des fruits, c'étoient principalement des genres d'Europe, tels que pêches, pommes, poires, et, par conséquent, très-recherchés par les Anglais dans le Bengale ; mais je les trouvai tous insipides et mauvais.

Conclusion.

Je terminerai cette relation par la traduction de la lettre que le techou-lama écrivit à M. Hastings, et qu'il lui fit remettre par l'ambassadeur qu'il envoya pour solliciter la paix avec le deb-rajah. Elle passa entre mes mains dans l'exercice de la place que j'occupois alors au Bengale, et j'en gardai une copie, avec la permission du gouverneur.

L'original est en Persan, langue dont le

lama étoit obligé de se servir, parce que celle du Thibet, quoique très-élégante et expressive, est totalement inconnue au Bengale. Une lettre d'un personnage si fameux en Orient, mais si peu connu, est assurément un objet de curiosité; mais de plus, comme on y trouve les sentimens de justice, de bienveillance et de piété, exprimés en style simple, accompagné de dignité, et exempt de ces fastueux complimens et de ces métaphores outrées, si ordinaires parmi les autres peuples Orientaux, je ne doute pas qu'elle ne soit accueillie favorablement. Elle donnera une idée de la manière de penser et d'écrire des Thibetains.

LETTRE
DU TECHOU-LAMA,
A M. HASTINGS,
GOUVERNEUR DU BENGALE,

Reçue le 29 *Mars* 1774.

Les affaires de ce pays sont, à tous égards, dans un état florissant : je suis nuit et jour occupé des moyens pour accroître votre bonheur et votre prospérité. Ayant été instruit, par des voyageurs de votre pays, de la haute réputation dont vous jouissez, mon cœur, comme la fleur du printems, est rempli de satisfaction, d'allégresse et de joie. Dieu soit loué de ce que l'étoile de votre fortune est dans son ascension ; qu'il soit loué de ce que le bonheur et le contentement environnent et ma famille et moi-même. Faire du mal, persécuter, n'est point dans mon intention. C'est même une marque distinctive de notre religion, de

nous priver du nécessaire soulagement du sommeil, si quelqu'injustice est faite à un seul individu ; mais j'apprends qu'en justice et en humanité, vous nous surpassez. Puissiez-vous toujours décorer le siège de la justice et de la puissance, afin que les hommes, à l'ombre de votre sein, jouissent des bienfaits de la paix et de l'abondance ! Je suis, permettez-moi de le dire, le rajah et le lama de ce pays, et je gouverne un grand nombre d'hommes : ce que vous savez sans doute par les voyageurs qui sont venus ici. J'ai appris que vous vous êtes engagé dans une guerre contre le dah-terriah, à laquelle a donné lieu, dit-on, la conduite criminelle du dah, en commettant des ravages et autres outrages sur vos frontières. Comme il est d'une race grossière et ignorante, le tems passé n'est pas sans exemple depareilles violences, de sa part, que son avarice lui a fait commettre. Il n'est pas étonnant qu'il les ait maintenant renouvelées. Les ravages et les pillages qu'il a exercés sur les frontières des provinces du Bengale et de Bahar, vous ont engagé à envoyer votre armée contre lui. Mais ses troupes ont été défaites, et plusieurs des siens ont été

tués ; trois forts ont été pris sur lui, et il a éprouvé le châtiment qu'il méritoit. Il est clair, comme le jour, que votre armée a été victorieuse ; et que si vous aviez voulu, vous auriez pu, dans l'espace de deux jours, le détruire entièrement ; car il n'avoit pas la force pour vous résister. Mais je me charge aujourd'hui d'être son médiateur ; et de vous réprésenter que, comme le dah-terriah est dépendant du delaï-lamá, qui gouverne ce pays avec un pouvoir sans bornes ; mais dont la minorité a fait passer entre mes mains, pour le présent, le poids du gouvernement et l'administration des affaires ; si vous persistez à faire du mal au pays du dah, vous irriterez contre vous et le lama et tous ses sujets. Ainsi d'après les principes de notre religion et selon nos coutumes, je vous prie de cesser toute hostilité contre lui ; par-là, vous obtiendrez, auprès de moi, la plus grande faveur et mon amitié. J'ai reprimandé le dah, pour sa mauvaise conduite, et je l'ai averti de cesser tout acte hostile à votre égard, et de vous obéir en toute chose. Je suis persuadé qu'il se conformera à mes avis ; mais il faudra que vous le traitiez avec douceur et avec clémence. Quant

à moi, je ne suis qu'un fakir (1), et c'est la coutume de ma secte de prier, le chapelet en main, pour le bonheur du genre humain, et pour la paix et la félicité de ce pays. Dans ce moment, la tête découverte, je prie pour que vous cessiez toute hostilité contre le dah. Il n'est pas nécessaire de rien ajouter à cette lettre; le porteur, qui est un gosseing (2), vous expliquera toutes les particularités, et j'espère que vous accéderez à ma demande.

Dans ce pays, l'adoration du tout-puissant est la profession de tous. Nous, pauvres créatures, nous ne sommes en rien égaux à vous. Cependant, ayant quelques objets en notre possession, je vous les envoye comme un souvenir, et j'espère que vous les accepterez.

---

(1) Le mot Persan ne peut être appliqué, absolument parlant, qu'à un Musulman; mais ici il désigne seulement un religieux en général: peut-être le mot MOINE auroit-il mieux convenu.

(2) Espèce de moine ou religieux Hindoux.

EXTRAIT

EXTRAIT
DU VOYAGE
DE M. BOGLE,
AU
BOUTAN ET AU THIBET,
INSÉRÉ
DANS UN OUVRAGE ANGLAIS,
INTITULÉ:

Essai sur l'Histoire, la Religion, les Sciences et les Mœurs des *Hindoux*, avec un Abrégé de l'état actuel des Puissances de l'*Indostan*,

PAR M. CRAUFURD ; *London*, in-8°., 2 vol.,

ET TRADUIT

PAR J. B. L. J. BILLECOCQ.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

M. Bogle fut envoyé, en 1774, à Techou-Loumbo, par M. Hastings, alors gouverneur-général du Bengale (1). Il est bien à regretter que ce voyageur si intelligent soit mort avant d'avoir eu le tems de mettre ses papiers en ordre pour l'impression. On ne peut douter qu'ils n'eussent donné des lumières beaucoup plus étendues que celles que nous a données son ambassade. Comme j'ai eu l'avantage de lire une grande partie de ses manuscrits, je vais en donner un extrait.

M. Bogle entra dans le Thibet par le Boutan, pays gouverné par un prince nommé le deb-rajah, qui est, jusques à un certain point, tributaire du techou-lama, quoiqu'il se recon-

(1) On peut voir, ci-dessus, page 73, le motif de cette ambassade.

noisse en même-tems pour vassal de l'empereur de la Chine. Le langage et la religion au Boutan sont les mêmes qu'au Thibet ; et le lama exerce une jurisdiction religieuse sur ses habitans.

M. Bogle fait, dans les termes suivans, le récit de sa première entrevue avec le rajah du Boutan.

EXTRAIT
DU VOYAGE
DE M. BOGLE,
AU
BOUTAN ET AU THIBET.

Cérémonie de la Réception de M. Bogle à la Cour du Boutan.

« DEUX jours après mon arrivée à Tassesuddin, le deb-rajah m'envoya chercher. S'il y a quelque plaisir à être en évidence, j'eus de quoi me satisfaire ; j'ose assurer qu'il y avoit bien trois mille spectateurs. On me fit traverser trois cours, et après avoir grimpé une échelle de tôle, dont on se sert comme d'escalier en ce pays, j'arrivai dans une antichambre tapissée d'armes. J'attendis quelque tems en ce lieu avant d'être conduit dans la salle d'audience, où je pénétrai par une entrée fort obscure, après avoir descendu deux

marches. Le rajah étoit assis sur un trône ou sur une chaire, car telle étoit la forme de son siège, élevée de deux pieds au-dessus du plancher. Il étoit vêtu de l'habillement de cérémonie d'un *gylong* ou prêtre; étant couvert d'un manteau de satin écarlate, et portant sur la tête une mître dorée. Un homme tenoit sur lui un parasol. La chaire étoit dorée; tout autour étoient des vases et des aiguières d'argent. Des tapis couvroient entièrement le plancher. Ses officiers, au nombre de douze, étoient assis sur des coussins tout près du mur. Quand j'eus fait mes révérences, qui, dans la coutume du pays, ne vont pas moins qu'à se prosterner jusques à terre, et que mes présens furent étalés devant lui, on me conduisit à un coussin préparé pour moi dans le milieu de l'appartement, on mit devant moi plusieurs assiettes de cuivre remplies de riz, de beurre, de thériaque, de thé, de noix, de dattes de Cachemir, d'abricots, de concombres, et d'autres fruits, ainsi qu'un petit tabouret de bois. Tout cela se passa dans le plus grand silence. Il entra alors un homme avec un vase d'argent plein de thé au beurre; il en versa un peu dans sa main, qu'il but, en remplit une tasse pour le rajah, et en

présenta, à la ronde, à tous ses officiers Chaque Boutanien porte, pour ces occasions, une petite coupe de bois noir, dont le dedans est de verre, enveloppée dans un morceau de drap, et placée dans la tunique de l'autre côté du cœur, et près de la peau ; mais n'en étant pas muni comme eux, je me servis d'une coupe de porcelaine. Quand toutes les tasses furent pleines, le deb-rajah fit une prière ; toute la compagnie suivit son exemple ; il ouvrit alors la bouche, et m'adressa la parole. Lorsqu'on eut pris le thé, que chacun eut vuidé sa coupe, et l'eut replacée dans son sein, on apporta une robe de satin à fleurs, dont les bords étoient artistement plissés, on m'en revêtit comme d'un *khellaut* (1). On noua autour de moi, en guise de ceinture, un mouchoir rouge, et l'on me porta au rajah, qui m'entoura la tête d'un autre mouchoir, et

---

(1) Le KHELLAUT est un habillement d'honneur offert, dans l'Indostan, par les personnes d'un haut rang, aux gens de distinction qui leur rendent visite. Il est d'ordinaire en pièces ; on le donne sans qu'il soit fait. Le nombre des pièces et leur qualité sont proportionnés au rang des personnes auxquelles on les offre.

me serrant fortement les tempes, mit sur ma tête quelque chose, que je trouvai depuis être l'image du dieu *Sandia* ; il marmotta ensuite quelques prières sur moi ; après quoi ayant noué ensemble deux mouchoirs de soie, il me les jeta sur les épaules. On me reconduisit à mon coussin ; nous eûmes deux ou trois tasses de thé de plus, autant de prières, une coupe ou deux de whisky, et de la noix de bétel, et je me retirai. »

Ameublement de la Salle d'Audience.

« Les murs de la salle d'audience sont tapissés, tout autour, de paysages Chinois, mêlés avec des figures de divinités, peintes sur du satin. Le plafond et les piliers sont couverts de la même étoffe ; et au bas de la pièce, sont trois ou quatre figures placées dans des niches. Devant elles sont des cassolettes où brûle de l'encens, des lampes entretenues avec du beurre, des urnes, et de petites pagodes d'argent, des dents d'éléphant, des fleurs, etc., le tout orné de soie, de rubans, et d'autres babioles. »

Le Palais. — Le Lama Rambokay.

« Le palais est un bâtiment très-grand, et contient environ trois mille hommes, mais pas une seule femme ; dans ce nombre, il peut y en avoir à-peu-près mille gylongs ; d'autres sont des partisans des anciens rajahs qu'on y retient, en quelque sorte, emprisonnés ; le reste est composé d'officiers du rajah et du lama, et de toute leur suite. Dans le milieu s'élève une tour, haute d'environ cinq ou six étages ; c'est la demeure du lama-rambokay (1). Il en habite le haut ; ses appartemens sont meublés dans le même genre que ceux du rajah, mais beaucoup mieux. Anciennement personne ne pouvoit le voir ; mais le tems est bien changé. Nous reçûmes de lui le même accueil que nous avions eu du rajah, à l'exception de la cérémonie du khellaut et du whisky. Après les premières visites, il nous reçut sans cérémonie. Il paroît avoir plus de curiosité qu'aucun homme que j'aie vu dans ce pays. »

---

(1) C'est, je présume, le grand-prêtre du Boutan.

« Ce palais est, à bien dire, un vrai monastère. Le rajah, ses prêtres, ses officiers, ses domestiques, sont tous claquemurés, comme des prisonniers d'état, dans un bâtiment d'une grandeur immense, et il n'y a pas plus d'une douzaine d'autres maisons dans la ville. »

« Les portes du palais sont fermées à la chûte du jour, et il n'est permis à personne d'y entrer, ni d'en sortir jusques au lendemain matin. Ceux qui l'habitent en sortent rarement plus d'une fois en dix ou douze jours, et c'est pour aller, dans une file de cinq ou six cents à-la-fois, prendre des bains dans le *Tchinlehou*. Ils paroissent mener une vie triste, oisive même, à ce que je crois; car les gouverneurs des provinces sont revêtus d'une si grande autorité, qu'on n'a pas à s'occuper ici de beaucoup d'affaires. La cour a peu de relations avec les puissances extérieures, si ce n'est avec le techou-lama, et encore moins de rapports avec les étrangers. Tous ceux qui habitent dans le palais sont habillés d'un drap rouge foncé. »

Divorces et Séparations, communs au Boutan et au Thibet.

« La polygamie n'est permise ni au Boutan, ni au Thibet ; mais les divorces et séparations y sont communs lorsque les époux n'ont point d'enfans. Le rajah, les prêtres, tous les officiers vivent dans le célibat. On n'y connoît ni les castes, ni les dignités héréditaires. »

Cérémonies des Funérailles.

« Les habitans du Boutan, comme ceux du Bengale leurs voisins, brûlent les corps des morts. »

« Un des prêtres du palais étant venu à mourir, j'allai voir la cérémonie : c'étoit le troisième jour après sa mort. Je trouvai environ quarante prêtres assemblés dans une tente sur le bord d'un ruisseau qui coule au bas du palais, et occupés à chanter leurs prières, tandis que quelques ouvriers coupoient du bois et construisoient le bûcher. Comme ils parûrent mécontens de ce que je restois auprès de la tente, je traversai le ruisseau et montai sur une petite colline qui dominoit le lieu où

devoient se faire les obsèques. A vingt toises environ du bûcher, on éleva une cabane pour quelques momens : c'est de là qu'on distribuoit par intervalles le thé aux prêtres. Quelques pots fort grands qu'on avoit mis bouillir sur le feu, sembloient préparer un repas plus solide. Les prêtres continuèrent, à différens intervalles, leurs offices, à voix basse, s'accompagnant du tintement des cloches, et du son des tambours et des trompettes. Quelques vieilles femmes, placées à une certaine distance, disoient leur chapelet et répétoient leurs hymnes *omanie paymie*. La nuit vint; on apporta en silence le corps enveloppé dans un linceul de toile ; et à l'instant où il fut mis sur le bûcher, on entendit retentir un cri perçant semblable à celui d'un *contre-maître*. Tout cela se passoit dans les ténèbres. Un parent du mort s'approcha alors du bûcher avec un tison allumé et y mit le feu ; deux d'entre les prêtres l'entretenoient avec du bois frais ; un autre, habillé de blanc, y jetoit, de tems à autre, des épices, du sel, du beurre, du bétel, de l'huile et d'autres objets. Tout cela étoit accompagné du bruit des trompettes, des tambours et des cloches. Le feu brûloit lentement ; une bonne averse vint à tomber

et je retournai chez moi sans attendre la fin de la cérémonie. Il est d'usage, m'a-t-on dit, de recueillir les cendres le troisième jour : on les porte en procession solemnelle jusques au fleuve *Tchinlehou*, dans lequel on les jète. Il ne paroît pas que la coutume qui assujétit la femme à se brûler elle-même avec le corps de son mari, ait jamais été pratiquée au Boutan. »

Croyance à la Métempsycose.

La grande précaution avec laquelle les habitans du Boutan évitent de mettre aucun animal à mort, paroît une preuve évidente qu'on y croit à la doctrine de la métempsycose. M. Bogle, en parlant du lama-rambokay (1), dit, « qu'un jour M. Hamilton lui montrant un microscope, vint à attraper une mouche ; que toute la chambre fut aussi-tôt en rumeur, et que le lama trembloit de tous ses membres qu'il ne la tuât. »

---

(1) Au Boutan, chaque chef spirituel est appelé LAM. Je ne saurois dire si c'est un titre d'un ordre inférieur, ou une corruption du mot LAMA.

Gylongs ou Prêtres. — Temples.

« Les *gylongs*, ou prêtres de ce pays, le deviennent par choix et dès leur jeunesse. Il y a une infinité de temples sur toutes les routes. Une des formes est un long mur avec des pierres portant l'inscription *om - ma - mie*, et entourant de petites figures en bas - relief, faites de marbre noir et le visage doré, placées au centre et aux bouts du bâtiment. Il y a quelquefois des *om - ma - mie* sur un baril que l'eau fait tourner. Quelques temples consistent en un bâtiment de quinze pieds quarrés qu'ils garantissent de toute profanation en n'y mettant ni portes, ni fenêtres. Il y a, dans chaque maison, un petit autel en l'honneur des dieux, que l'on couvre de fleurs, et sur lequel la famille offre, chaque jour, ses hommages religieux. »

Profession des Armes.

« Le métier de soldat n'est point une profession distincte au Boutan. Chaque habitant porte l'épée et est familiarisé avec l'usage de l'arc. La salle de tous les officiers publics est

tapissée de fusils, d'épées et de boucliers qui servent à armer leurs domestiques et leurs gens, en tems de guerre ou dedanger. On rassemble les habitans des différens villages; ils se mettent sous leurs ordres et marchent contre l'ennemi. »

Armes ordinaires.

« Les armes ordinaires sont une large épée de bonne trempe, avec un fourreau de chagrin; un bouclier de cannes tressées, peint avec des raies rouges; un arc formé d'un morceau de bambou; un carquois fait d'un morceau du tronc du même arbre; des flèches de roseau, barbées et quelquefois trempées dans un poison, que l'on dit si subtil, que les plus légères blessures deviennent mortelles en peu d'heures. Quelques *Boutaniens* sont armés de piques; ils ont une grande confiance dans les armes à feu, mais ne sont pas si adroits à se servir du fusil que de leurs anciennes armes, l'arc et l'épée. »

Habillement de guerre.

« Leur habillement de guerre varie beau-

coup ; les uns portent un bonnet piqué ou de canne, de la forme d'un pain de sucre, avec une touffe de crins de cheval teints de quelque couleur ; une capotte ou un casque avec un ornement semblable ; et dessous, ils mettent quelquefois une touffe de faux cheveux, pour suppléer au défaut des leurs qu'ils portent fort courts au Boutan. Quelquefois on leur voit une cotte de mailles ; mais en paix comme en guerre, ils portent un vêtement semblable à celui des montagnards d'Ecosse, des bas drapés dont la semelle est de cuir et ramassés autour du genou, une jaquette ou tunique, et quelquefois, par-dessus tout cela, dans les tems froids, deux ou trois couvertures rayées. Les chefs seuls sont à cheval. Ils dorment tous en plein air, et se tiennent chaudement par le moyen de leurs sarraus et de leur *whisky*. Les chevaux de leurs chefs sont ornés de queues de vaches teintes en rouge. Lorsqu'ils attaquent, ils poussent des cris et des hurlemens pour s'animer eux-mêmes autant que pour intimider l'ennemi. Leur grand plaisir est d'attaquer la nuit. »

Caractère des Boutaniens.

« Plus je vois des Boutaniens, plus je me plais avec eux. Les gens du peuple ont un bon caractère ; ils sont francs, et je les crois d'une fidélité à toute épreuve. Les hommes d'état possèdent quelque chose de cet art qui appartient à leur profession. Les Boutaniens sont les hommes les mieux bâtis que j'aie jamais vu. Plusieurs d'entr'eux sont très-beaux, et leur teint est aussi agréable que celui des peuples du midi de la France. »

« Le deb-rajah, avec toute sa cour, et les habitans des villages voisins, sans doute à l'exemple des Scythes leurs ancêtres, émigreront de ce lieu dans cinq mois d'ici. Leurs quartiers d'hiver sont à Pounaka, à deux jours de marche au sud-est, où le climat, dit-on, est si chaud qu'il y vient des mangouses, des ananas, etc. Le palais, à ce qu'on m'assure, est plus grand que celui d'ici (Tassesuddin), et bien meublé. »

Entrée au Thibet. — Lieu d'Exposition des Morts.

« Le premier objet qui vous frappe, lorsque

vous descendez des montagnes du Boutan, pour entrer dans le Thibet, est une hauteur dans le milieu de la plaine, où les habitans de Paridsong exposent leurs morts. Ils y apportoient un corps, comme nous descendions ; des aigles, des éperviers, des corbeaux et d'autres oiseaux carnivores voloient aux environs dans l'attente de leur proie. Chaque village a un lieu destiné à cet usage. Il y a seulement deux exceptions à la coutume. On brûle le corps du lama avec du bois de Sandal, et ceux qui meurent de la petite vérole sont enterrés, afin que la contagion ne puisse faire des progrès. »

Cérémonie Religieuse.

« Un des domestiques de payma (1) portoit une branche d'arbre à laquelle un mouchoir blanc étoit attaché par un nœud. Je ne pouvois d'abord comprendre ce que cela vouloit dire ; mais j'en eus bientôt l'explication ; car après nous être arrêté quelques momens dans une tente, pour prendre le thé avec le chef d'un monastère voisin de Paridsong et soumis au

(1) Payma étoit un serviteur du techou-lama, envoyé pour escorter M. Bogle à Techou-Loumbo.

techou-lama, nous avançâmes dans la plaine jusqu'à ce que nous arrivâmes à un monceau de pierres, vis-à-vis un rocher élevé couvert de neige. Nous fîmes halte en cet endroit; et les esclaves ayant ramassé en un tas des morceaux de bouse de vache sèche, un d'eux fit jaillir des étincelles avec sa pierre à fusil, et y mit le feu. Nous nous assîmes autour, et comme le tems étoit rude, nous trouvâmes, dans cette ressource, un grand soulagement. Quand le feu fut bien allumé, Payma tira de sa poche un livre de prières; un des gens apporta une coupe de cuivre; un autre la remplit d'une sorte de liqueur fermentée, sortant du ventre d'une brebis fraîchement tuée, dans laquelle il mêla du riz et de la fleur de farine; et quand ils eurent jeté dans le feu quelques herbes sèches et aussi de cette même fleur de farine, ils commencèrent leurs cérémonies. Payma fit l'office de chapelain; il chantoit les prières à voix haute; les autres l'accompagnoient; et, de tems en tems, la petite coupe étoit vuidée du côté du rocher. Après huit de ces libations, on finit la cérémonie, en plaçant sur le monceau de pierres l'espèce de drapeau blanc qui avoit été porté devant nous. La montagne où se fait

ce sacrifice est nommée Tehoumul-hary (1). Elle est située entre le Boutan et le Thibet, et, assez ordinairement, couverte de neige. Elle s'élève perpendiculairement comme un mur, et est environnée d'un cordon de rochers plus petits, qui portent le nom de fils et de filles de Tehoumul. »

Vénération des Dévots du Lama, pour les rochers et les montagnes.

« De même que les eaux du Gange, ou de toute autre rivière, sont sacrées pour l'Hindoux brûlé du soleil, de même aussi les rochers et les montagnes sont des objets de vénération pour les dévots du lama. Ils élèvent à leur sommet des étendards remplis d'inscriptions, et couvrent leurs côtés de prières gravées avec des cailloux, en caractères si gros, *qu'on peut les lire en courant.* »

Lac Chantze-Pelling.

« Le jour suivant, nous fîmes route le long des bords du lac appelé Chantze-Pelling. Il est entretenu par un grand courant d'eaux minérales, qui sort du flanc de la montagne,

(1) Hary est le nom d'une divinité des Hindoux.

et dont l'étendue est d'environ dix-huit milles du nord au midi. Il étoit à moitié gelé, et bien fourni d'oies et de canards sauvages ; nous rencontrâmes aussi quelques lièvres, et un troupeau de chèvres aux cornes torses et frisées. Nous aurions pu nous donner un grand plaisir, sans les scrupules de mon ami Payma. Il s'opposa avec force au desir que nous avions de chasser, nous représentant que c'étoit un grand crime, dont les habitans seroient très-scandalisés, et qui étoit particulièrement défendu dans toute l'étendue du territoire de *Téhoumul-hary*. Nous eûmes de longs débats a ce sujet. Enfin, nous en vînmes à un accommodement. Il fut convenu, de mon côté, que nous ne tirerions pas que nous n'eussions tout-à-fait perdu de vue les montagnes saintes, et du sien, que l'autorité des loix sur les chasses, seroit suspendue dans les lieux solitaires et infréquentés. »

Religion des Lamas.

« La religion des lamas a beaucoup d'affinité avec celle des Hindoux ; je ne saurois en expliquer la raison. Plusieurs de leurs divinités sont les mêmes. Le *Shastra* est traduit en leur

langue, et ils ont pour lui autant de vénération que pour les lieux sacrés de l'Indostan. En un mot, si la religion du Thibet n'est point fille de celle des Gentoux, elle a au moins avec elle une origine commune. Les maximes si humaines de la croyance des Hindoux sont en vénération au Thibet. On y regarde comme un crime de donner la mort à une créature vivante, quelle qu'elle soit, et l'un des vœux exigé pour le sacerdoce est de ne jamais le commettre. Mais dans toutes les parties du monde, les hommes savent facilement accommoder leur conscience aux passions, et les habitans du Thibet ne font point exception à cette règle générale. Ils confient à la basse classe, à la classe indigente du peuple, l'emploi de tuer leurs bestiaux, et éludent ainsi le précepte. La défense rigoureuse de manger du bœuf, venue de l'Indostan, est à-peu-près violée de même. Le bétail du Thibet est, pour la plus grande partie, d'une espèce à queue très-touffue. Ils en font donc la distinction comme d'animaux d'un genre different de la vache du *Shaster*, et en mangent sans faire de questions, *pour le repos de leur conscience.* »

Arrivée à Déchéripgay.

« Aussi-tôt après notre arrivée à Déchéripgay où le lama résidoit alors (1), nous entrâmes dans le palais, nous nous promenâmes dans la cour, et parvînmes dans nos appartemens au moyen des échelles. »

« Déchéripgay est située dans une vallée étroite et au pied d'une montagne escarpée et couverte de rochers. Le palais est petit ; il n'a que deux étages ; des rangs de petits appartemens l'environnent de trois côtés, ainsi qu'une galerie de bois qui en fait le tour, ce qui forme une petite cour qui est pavée de marbre. Tous les escaliers sont de larges échelles. Les toits sont décorés d'ornemens en cuivre doré, et sur le front de la maison, sont placées trois assiettes rondes d'airain, emblême de *Om-ham-hong*. L'appartement du lama est au faîte. Il est petit, et tout tapissé d'étoffes de soie de différentes couleurs, et de vues de Potalla, de Techou-loumbo, etc. »

---

(1) Le lama avoit fixé sa résidence à Déchéripgay, à cause de la petite vérole, qui avoit fait des ravages dans sa capitale, Techou-Loumbo.

« Dans-l'après midi, j'eus ma première audience du lama. J'ai rendu compte ailleurs de l'entretien : je ne parlerai ici que des cérémonies. »

Cérémonie de la Réception faite par le Lama.

« Le lama étoit sur son trône de bois, sculpté et doré, avec quelques coussins, sur lequels il étoit assis les jambes croisées. Son habillement étoit un bonnet en forme de mître, d'un large drap jaune, avec de longues oreilles, doublées de satin ; une jaquette de drap jaune, sans manches, et un manteau de satin de la même couleur, jeté sur ses épaules. A l'un de ses côtés se tenoit son médecin, avec un paquet de parfums et des branches de bois de sandal qui brûloient dans sa main. De l'autre, étoit son *sopon-chombo* ou porte-coupe. Je plaçai devant lui le présent du gouverneur, lui remis dans les mains mes lettres de créance et un collier de perles, ainsi qu'un mouchoir blanc pour mon compte, suivant la coutume du pays. Il me reçut de la manière du monde la plus obligeante. J'étois assis sur un tabouret élevé

élevé couvert d'un tapis. On mit devant moi et devant M. Hamilton, qui m'accompagnoit, des assiettes de mouton bouilli, de riz bouilli, de fruits secs, de confitures, de sucreries, de paquets de thé, des moutons entiers desséchés, etc. »

« Le lama but deux ou trois tasses de thé avec nous, mais sans faire aucune prière. Il nous invita deux ou trois fois à manger; et, lorsque nous nous retirâmes, il nous jeta sur le cou des mouchoirs blancs. Après deux ou trois visites, il nous reçut, excepté les jours de fêtes, sans aucune cérémonie, la tête découverte, vêtu d'une simple jupe de serge rouge que portent tous les gylongs, en bottes de cuir de Bulgarie, avec une veste de drap jaune, les bras nuds, et un morceau de gros drap jaune, jeté en travers sur les épaules. Son siège étoit tantôt une chaise, tantôt un banc, couvert de peaux de tigre. Le seul sopon-chombo étoit présent. Quelquefois il se promenoit avec moi dans la chambre, m'expliquoit les diverses peintures, ou m'entretenoit de quelque sujet indifférent; car, bien qu'il soit révéré, par toutes les contrées orientales de l'Asie, comme

le substitut de Dieu, doué d'une portion de la science infinie, et de plusieurs autres attributs divins, il met de côté, dans ses conversations, tout ce que son caractère a d'auguste, s'accommode à la foiblesse des mortels, s'attache plus à gagner l'amour qu'à inspirer la crainte, et se conduit de la manière la plus affable avec tout le monde, sur-tout avec les étrangers. »

Lama actuel.

« Le techou-lama actuel est âgé d'environ quarante ans, de petite taille, et quoiqu'il n'ait pas beaucoup de corpulence, il paroît avoir des dispositions à l'embonpoint. Son teint est plus beau que celui de la plupart des habitans du Thibet, et ses bras sont aussi blancs que ceux d'un Européen. Ses cheveux, noirs comme du jais, sont coupés très-court ; il ne laisse jamais croître sa barbe et ses moustaches plus d'un mois ; il a les yeux petits et noirs ; il y a, dans sa physionomie, une expression de bienveillance et de sérénité. Son père étoit un Thibetain, sa mère, une parente très-proche du rajah de Ladack. C'est d'elle qu'il a appris la langue de l'Indostan, dont

Nº. 1. Thibétaine Thibétain

rente très-proche du rajah de Ladack. C'est d'elle qu'il a appris la langue de l'Indostan, dont

il n'a qu'une connoissance médiocre, et qu'il aime singulièrement à parler. Son caractère est ouvert, franc et généreux; il est d'une grande gaîté dans sa conversation, qui est très-agréable; il conte une anecdocte plaisante avec beaucoup d'enjouement et de vivacité. Je cherchai à découvrir, dans son caractère, ces défauts qui sont inséparables de l'humanité; mais il est si généralement aimé, que ce fut sans succès, personne ne trouvant dans son cœur de quoi mal parler de lui. »

Attouchement du Lama.

« Une immense multitude de peuple vint pour rendre ses hommages respectueux au lama, et pour recevoir sa bénédiction. Il étoit assis sous un dais, dans la cour du palais. Les fidèles étoient tous rangés en cercle. Les laïcs vinrent les premiers. Chacun faisoit son offrande suivant ses moyens; l'un donnoit un cheval, l'autre une vache; quelques-uns apportoient des moutons entiers desséchés, des sacs de fleur de farine, des pièces de drap, etc., et ceux qui n'avoient rien autre chose donnoient un mouchoir blanc. Toutes ces offrandes étoient reçues par un domestique du lama, qui mettoit un morceau de drap

avec un nœud fait, ou supposé fait, par les mains du lama, autour du cou de ses pieux fidèles. Après cela, ils s'avançoient jusques au lama, qui étoit assis, les jambes croisées, sur un trône formé de sept coussins, et leur touchoit la tête avec ses mains, ou avec une touffe de soie suspendue à un bâton, selon leur rang et leur caractère. Sur les gylons ou sur les laïcs de distinction, il imposoit les mains. Les annies, ou nonnes, et les laïcs d'une classe moins relevée, avoient un morceau de drap placé entre sa main et leur tête; et il ne touchoit le bas peuple, à mesure qu'il passoit, qu'avec cette touffe de soie qu'il tenoit dans les mains. J'ai souvent admiré sa pénétration à distinguer les différens ordres du peuple, sur-tout les jeunes prêtres d'avec les nonnes, quoiqu'ils soient vêtus de même, et quelquefois confondus et mêlés ensemble.

Charité du Lama, sur-tout envers les Fakirs.

« Entr'autres bonnes qualités que possède le lama, on remarque la charité. Il a de fréquentes occasions d'exercer cette vertu

envers les fakirs, qui viennent de l'Inde ici. Il y a, dans le pays, un nombre infini de gens de cette profession, et le lama, qui parle assez bien leur langue s'entretient tous les jours avec eux de ses fenêtres, et recueille, par ce moyen, des connoissances sur les divers pays et gouvernemens de l'Indostan. »

« Il leur donne par mois une certaine provision de thé, de beurre, de fleur de farine, etc., et, en outre, de l'argent. Souvent il leur fait, à leur départ, quelque présent considérable. Les pélerins Hindoux, ainsi entretenus aux dépens du lama, peuvent être au nombre de cent cinquante, sans y compter environ trente fakirs Musulmans; car, quoique le génie de la religion de lama soit opposé à celui du mahometisme, il est doué d'une charité universelle, et il se montre exempt de ces préjugés, de ces idées étroites qui, voisines de l'ambition et de la cupidité, ont fait naître une source intarissable de maux pour les hommes. Sa charité envers ces pélerins vient, j'imagine, en partie de la bonté naturelle de son caractère, en partie du desir qu'il a de s'instruire et de satisfaire sa curiosité sur l'Indostan, *l'école de la reli-*

gion du Thibet. Ces fakirs, quoiqu'il en soit, ne se font point scrupule de violer leurs vœux dans toutes les occasions si ce n'est pour manger du bœuf; c'est une race d'hommes non-seulement très-incommodes, mais encore pétris de toutes sortes de vices. »

Voyage à Techou-Loumbo avec le Lama. — Visites qu'ils reçoivent.

Après avoir séjourné quelque tems à Déchéripgay, le lama partit pour Techou-Loumbo, et M. Bogle l'accompagna. Tout le voyage ne fut qu'une suite de cérémonies religieuses, les peuples accourant de toutes parts sur la route pour recevoir la bénédiction de leur grand-prêtre et souverain. Quand on fut arrivé près de Techou-Loumbo, il s'arrêta pendant quelque tems.

« Depuis le lieu de repos, » continue M. Bogle, jusques à notre arrivée au palais du lama, la route présentoit, de chaque coté, deux haies de spectateurs. Tous étoient vêtus de leurs habits des jours de fêtes; les paysans chantoient et dansoient; environ trois mille gylons étoient rangés près

le palais, quelques-uns avec de grands morceaux de drap bigarré, suspendus sur leur poitrine, d'autres avec leurs cymbales et leurs tambours. Quand le lama passa, ils s'inclinèrent en avant jusques à la moitié du corps, et le suivirent des yeux; mais il y avoit dans leur physionomie un air de vénération, mêlé d'une joie vive qui me satisfit plus que toute autre chose; c'est la sympathie qui fait naître l'affection, et je ne pouvois, en quelque sorte, me défendre d'éprouver, pour le lama, les mêmes sentimens que ses fidèles. »

« Le lama avança, le plus qu'il put, et se promena alors lentement dans les avant-cours du palais, s'arrêtant de tems à autre, et jetant des regards de bonté sur son peuple. Nous traversâmes Techou-Loumbo qui est bâtie sur la pente la plus basse d'une montagne escarpée. Les toits du palais, qui est grand, sont entièrement de cuivre doré. Le bâtiment est en brique de couleur noirâtre. Les maisons de la ville s'élèvent l'une au-dessus de l'autre. Quatre temples, avec des ornemens dorés, sont mêlés parmi ces maisons, et cela leur donne tout-à-fait l'apparence d'édifices royaux. Plusieurs des cours

sont spacieuses, pavées en marbre, et entourées de galeries. Les allées, pavées de même, sont étroites. Le palais est habité par le lama et ses officiers, et contient des temples, des greniers, des magasins, etc.; le reste de la ville est habité entièrement par les prêtres, qui sont au nombre de quatre mille. »

« Depuis le jour de notre arrivee à Techou-Loumbo jusqu'au 18 de janvier, le lama fut occupé à recevoir des visites et des présens. Dans la foule de ses fidèles étoit une caravane considérable de Calmouks qui offrirent à sa chasse des lingots d'argent, des fourures, des pièces de soie et des dromadaires. Ils restèrent environ un mois à Techou-Loumbo. De là ils dirigèrent leur route vers Lahassa, où ils passèrent dix jours, et s'en retournèrent dans leur pays, qui est à trois mois environ de chemin au nord. »

« Je ne me trouvai présent à aucune de ces visites; je gardai mon logis où j'en reçus assez pour mon propre compte. Des gylongs venoient, un grand nombre a la fois, dans mon appartement, pour me voir; ou montoient sur le toit et me regardoient d'en haut. Je ne refusois jamais l'entrée à personne; et

quand je leur avois donné une prise de tabac, et que je les avois favorisé d'un regard après les avoir fait asseoir, ou que je leur avois offert, en présent, quelques-uns des objets que j'avois apportés avec moi, ce qui ne manquoit jamais de produire des exclamations de *pah*, *pah*, *pah*, *tzi*, *tzi*, *tzi*, ils se retiroient et faisoient place à d'autres. Ce manége continua plus ou moins fréquemment, tout le tems de mon séjour à Techou-Loumbo. »

M. Bogle fait la description de plusieurs cérémonies religieuses et politiques auxquelles il assista. C'étoit un mélange de prières, de danses, de chants et de repas où l'on mangeoit et l'on prenoit le thé.

Célébration du jour de l'an.

« Le premier jour de l'année Thibetaine, tout le monde, excepté le lama, s'assemble dans la grande cour qui est dans le palais. Toutes les galèries qui l'environnent étoient garnies d'une foule de spectateurs. Je fus placé, selon l'usage, par le *techou-coucho*, dans le balcon le plus élevé. La cérémonie commença par des danses exécutées par des masques. Alors on éleva en l'air plusieurs bannières;

et une foule de gylongs, vêtus d'habillemens de diverses couleurs, marchoit en procession autour de la cour, avec des cymbales, des tambours, des trompettes, des hautbois, des tambourins. Après eux venoient environ vingt gylongs en masques, représentant les têtes de différens animaux, ouvrages, pour la plupart, de l'imagination, et dans leurs habits de mascarade, ils formoient des danses avec des figures antiques assez semblables à celles que j'avois vues à Tassesuddin (1), mais beaucoup mieux exécutées. Après cela, on mit sur la terre la figure d'un homme tracée au crayon sur le papier. On fit, autour de cette figure, plusieurs cérémonies étranges, qui me parûrent fort bizarres, parce que je ne les comprenois pas. On alluma un grand feu dans un coin de la cour; enfin on l'y étendit; et comme elle étoit faite de matières combustibles, elle disparut bientôt, non sans une violente explosion et beaucoup de fumée. On me dit que cette figure représentoit le diable; mais je ne suis point assez versé dans la mythologie du Thibet, pour entrer dans des

(1) C'est la capitale du Boutan.

détails. Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle étoit peinte en blanc avec des traits réguliers ; que ce fût, ou non, la représentation de cet être *qui va çà et là sur toute la surface de la terre, cherchant qui il pourra dévorer*, c'est ce que j'ignore ; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'elle ressembloit beaucoup à un Européen. »

Jeu d'Échecs.

« Les plus agréables momens que j'aie passés avant l'arrivée des *Pyn - Cochos* (neveux du lama) furent, je dois l'avouer, mes audiences auprès du lama, ou quelques parties d'échecs. L'arrivée d'un grand nombre de Calmouks me procuroit des adversaires autant que j'en pouvois desirer. Voici en quoi leur manière de jouer ce jeu diffère de la nôtre : le privilège de remuer deux pièces à-la-fois est borné, chez eux, au premier pion joué par chaque joueur, et ils ne connoissent rien de ce que nous appellons *roquer*, non plus que la (*statemate.*) Au lieu de ce dernier, c'est un jeu où l'avantage est égal de part et d'autre, le roi restant seul sur l'échiquier, sans aucune pièce, ni pion qui l'y accompagne. Dans mes premiers

essais d'habileté contre les Tartares, il étoit assez ordinaire que je fusse le perdant. Car lorsqu'un Tartare est assis à une partie d'échecs, il invite deux ou trois de ses compatriotes à l'aider de leurs conseils. Ils rapprochent ensemble leurs têtes nues, examinent avec attention, et se consultent sur chaque coup. A la fin, je me déterminai à ne plus les ménager, et les combattis avec leurs propres armes. Ne pouvant obtenir qu'un seul Tartare se déterminât a entrer en lice, tête à tête, avec moi, je pris de mon côté un nombre égal de conseillers, et je gagnois alors facilement. »

Présens aux parens du Lama.

« On m'excusera de parler d'un objet qui, tout étranger qu'il est au sujet de ces mémoires, ne doit pas m'échapper, pour que justice soit rendue à mes bons amis les Thibetains. Les procédés obligeans dont le techou-lama et tous ceux qui l'environnent m'ont comblé, ainsi que le desir de me concilier la bienveillance des Thibetains dont je ne crois pas qu'aucun Anglais, avant moi, ait visité le

pays,

pays, me déterminèrent à faire quelques présens aux parens du lama. J'achetai, en conséquence, des chapelets de corail auxquels on attache le plus grand prix dans ce pays: je les portai avec moi, dans ma visite, au *kam-cocho* et à ses filles, et j'eus beaucoup de peine à les leur faire accepter. Les *pyn-cochos* furent encore plus difficiles; et je passai, je crois, une bonne heure dans leur tente avant de pouvoir obtenir d'eux qu'ils agréassent mes chapelets. *Vous êtes venu*, me dirent-ils, *d'un pays éloigné; c'est à nous à rendre agréable votre séjour parmi nous; pourquoi nous feriez-vous des présens?* »

Entretiens avec le Lama.

M. Bogle a rapporté avec soin les entretiens qui eurent lieu dans les différentes audiences qu'il reçut du lama; mais la crainte que j'aurois de m'étendre trop sur un ouvrage, qui, je l'espère, sera quelque jour donné en entier au public, me force de mettre des bornes au desir que j'aurois de les citer. L'extrait suivant, au reste, peut servir à jeter quelque

lumière sur le caractère du lama, si digne d'attirer et de fixer nos regards.

Dans la seconde audience où M. Bogle fut admis, quand les cérémonies furent entièrement terminées, après quelques momens de conversation sur des sujets politiques, le lama lui dit :

« Je vous avouerai avec franchise que le motif du premier refus que j'ai fait de vous recevoir, est que mes gens m'en avoient détourné. J'avois aussi beaucoup entendu parler de la puissance des Européens; on m'avoit dit que la compagnie étoit comme un grand roi, passionnée pour la guerre et avide de conquêtes : et comme l'affaire de mon peuple et la mienne est de prier Dieu en paix, je craignois de recevoir des Européens dans le pays. Mais j'ai appris depuis qu'ils sont bons et justes ; je n'en avois jamais vu aucun ; mais votre arrivée me rend heureux, et j'espère que vous oublierez mon premier refus. »

M. Bogle lui exposa ensuite la situation et l'histoire de la compagnie des Indes Orientales, et l'ayant assuré du respect que les employés de cette compagnie avoient pour son caractère et pour son auguste rang, le lama ajouta « que les préventions qu'on lui

avoit données contre les Anglais étoient dissipées. Je desire, lui dit-il, avoir un lieu sur les bords du Gange, où je puisse envoyer mon peuple prier. Je me propose d'écrire au gouverneur à ce sujet (1), et je desire que vous secondiez mes intentions. » Il lui fit ensuite des questions sur l'Angleterre, sur la religion de ce royaume, et demanda à M. Bogle s'il révéroit *Criss*, en formant une croix avec ses doigts. Il ajouta qu'il y avoit eu autrefois quelques prêtres Européens à Lahassa, qui adoroient la croix; mais qu'ils avoient fomenté des troubles, et qu'on les avoit chassés du pays.

« Le 18 novembre, continue M. Bogle, j'eus une autre audience du láma. Il parla de religion, et de l'affinité de sa croyance, avec celle des brahmes. Il me dit qu'il adoroit les trois grandes divinités des Hindoux, *Brimha*, *Vichnou* et *Sich*; mais qu'il ne reconnoissoit aucune des divinités subalternes. Il me demanda alors combien il y avoit de Dieux dans ma religion. Je lui répondis, *un seul*. Il m'observa, avec l'expression de la charité, que

(1) Voyez l'extrait de sa lettre, page 154.

nous adorons tous le même Dieu, mais sous différens noms, et que nous atteignons au même but, quoiqu'en suivant des routes diverses. Le lama me dit que sa religion et celle des Chinois étoit la même. Quelle immense étendue de pays elle embrasse ! »

Desir du Lama d'établir au Bengale une maison religieuse.

« Il revint ensuite sur ce qu'il m'avoit déjà dit de son projet de voir une maison religieuse établie sur les bords du Gange, et je lui réitérai mes assurances de l'empressement avec lequel je croyois que ses desirs seroient remplis. Il me dit qu'il avoit aussi écrit, ou qu'il se proposoit d'écrire au changi-lama, grand-prêtre à Pekin, avec lequel il entretenoit les relations les plus amicales et les plus intimes, pour lui apprendre que les Européens étoient maîtres du Bengale, et lui avoient montré des dispositions bienveillantes, et je regarde comme très-probable, ajouta-t-il, qu'il enverra quelques personnes pour visiter les principaux lieux consacrés dans ce pays au culte religieux. Je ne suis, me dit-il,

qu'un très-petit personnage, en comparaison du changi-lama; car il est toujours en présence de l'empereur, et son influence sur lui est grande. La faveur dont l'empereur m'honore, ainsi que le délaï-lama, nous la devons en grande partie aux bons offices du changi-lama à sa cour; j'espère donc que s'il envoye quelques personnes au Bengale, le gouverneur leur fera un bon accueil. »

Dans une lettre à M. Hastings, M. Bogle s'exprime ainsi :

« Dans ma lettre du 5 décembre, je vous ai parlé du desir qu'a le lama, de fonder une maison religieuse sur les bords du Gange. Il y a environ sept ou huit cents ans, que les pontifes du Thibet avoient plusieurs monastères au Bengale, et leurs prêtres avoient coutume de voyager dans ce pays, pour étudier la religion et le langage des brahmes, et visiter les lieux saints de l'Indostan. Lorsque les Mahometans conquirent le Bengale, ils pillèrent et détruisirent leurs temples, et les chassèrent du pays. Depuis ce tems, il n'y a eu que très-peu de relation entre les deux royaumes. Le lama conçoit que, s'il pouvoit, après un si long intervalle,

obtenir un établissement religieux dans le Bengale, cela répandroit un éclat brillant sur son pontificat, et serviroit à étendre sa réputation et à rendre son caractère plus auguste. Il se propose aussi d'envoyer, pendant l'hiver, quelques-uns de ses gylongs pour vous visiter à Calcutta, et de là se rendre en pélerinage à Gongo, Ségor, etc. Il a écrit à *Chidzun-tambo* (1), à Pekin, lequel jouit d'un grand crédit auprès de l'empéreur. Il lui donne avis que les Anglais, sont actuellement maîtres du Bengale; que vous, leur chef, avez montré à son égard des dispositions très-favorables; que les Anglais laissent à chacun le libre et tranquille exercice de sa religion; enfin, il lui conseille d'envoyer quelques personnes pour vous voir de sa part, et visiter en même-tems les principaux temples du Bengale. »

Dans une autre lettre, il dit :

« Le caractère et les talens du techou-lama, la découverte qu'il a faite du délaï-lama actuel, placé par lui sur le siège de Potallo (2), la

---

(1) C'est, je pré sume, le nom du Changi-lama dont on a parlé ci-dessus.

(2) Lieu de la résidence du délaï-lama.

faveur spéciale dont l'empereur de la Chine l'honore, la part qu'il a eu à la nomination du gesub-rambokay, c'est-à-dire, du premier ministre, ou plutôt du régent, tout cela lui donne une très-grande influence.

Gouvernement actuel.

« Le siège du gouvernement est à Lahassa. L'empereur de la Chine est le vrai souverain. Il est représenté par deux officiers Chinois, qui sont changés tous les trois ans. Le devoir de ces officiers est de rendre compte à leur cour de l'état du pays; mais on m'a assuré qu'ils se mêlent rarement du gouvernement, et que, pendant la minorité du délaï-lama, il est confié au gésub-rambokay et à quatre ministres. Il y a un nombre considérable de villages et de monastères appartenans au techou-lama, qui sont dispersés dans tout le Thibet, et confondus avec ceux du délaï-lama. S'il falloit expliquer la nature d'un gouvernement où tant d'intérêts si différens se trouvent mêlés ensemble, je serois obligé d'entrer dans des détails auxquels la connoissance très-imparfaite que j'ai du pays, ne me permettroit pas de me livrer sans témérité. »

« Depuis environ soixante-dix ans, l'empereur de la Chine s'est approprié la souveraineté du Thibet, par le moyen dont on acquiert ordinairement des souverainetés, c'est-à-dire, en se portant pour médiateur dans les débats élevés entre deux partis. Par suite d'une révolution, arrivée il y a environ vingt-cinq ans, le gouvernement du Thibet fut confié à l'ancien délaï-lama. A sa mort, gésub-iambokay, son porte-coupe, ou confident, parvint à l'administration suprême des affaires, en partie par son propre crédit à la cour de Pekin, en partie à la recommandation du techou-lama, qui fut dès-lors considéré comme le premier personnage du pays. Au bout de deux ans, le techou-lama découvrit l'enfant dans le corps duquel avoit passé l'esprit du dernier délaï-lama, et en donna avis à la cour de la Chine. Il fut aussitôt reconnu par l'empereur. Le kangi-lama, ou grand-prêtre, qui réside à Pekin, vint le visiter, et après quelques mois de séjour à Techou-Loumbo, il retourna à la cour. »

« Pendant plusieurs années après l'élévation de gésub, le techou-lama continua d'avoir ce l'influence dans le gouvernement ;

mais ensuite, gésub a tâche de se maintenir dans son emploi par son propre crédit ; et quoiqu'il paroisse avoir une grande déférence pour l'opinion du lama, il le consulte aussi rarement qu'il est possible. Le grand objet de sa politique est de s'assurer l'administration à lui-méme, et, par suite, à son neveu ; tandis que le techou-lama, au contraire, met en usage tout son crédit, à la cour de Pekin, pour faire donner le gouvernement au délaï-lama, qui va tout-à-l'heure atteindre l'âge, et pour obtenir le titre de ministre dévoué entièrement à son service. S'il parvient à son but, son influence en redeviendra plus puissante; car, indépendamment de la bonne intelligence qui existe entre tous les pontifes orientaux, le délaï-lama, qui doit son rang au techou-lama, et qui a été instruit par ses gens, sera naturellement porté à donner la plus grande attention à ses conseils, et à ses avis. »

Rapports entre la Religion du Thibet, de la Chine et de l'Inde.

Les opinions religieuses des Thibetains, des Indiens, et des Chinois, forment une

chaîne qui pourroit être suivie avec un certain degré de certitude. Les lamas du Thibet sont considérés, par l'empereur de la Chine, comme les pères spirituels de sa religion, tandis qu'eux-mêmes regardent l'Indostan comme le pays où leur religion a pris naissance. C'est ce qui est évident, par une lettre du techou-lama à M. Hastings, dont voici un extrait :

EXTRAIT d'une lettre du Techou-Lama, à M. Hastings, Gouverneur du Bengale, par laquelle il demande un terrain sur les bords du Gange, dans le Bengale, pour y bâtir un Temple.

DANS les premiers tems j'ai souvent reçu mon existence des villes d'Alhahabad, de Bénarès, de Patna, de Purnea, et d'autres lieux du Bengale et d'Orixa; et ayant toujours été bien traité par ces villes, j'ai conçu pour elles l'attachement le plus vif; et mon cœur est pénétré de l'affection la plus sincère pour leurs habitans.

Je vous prie de m'accorder un terrain auprès de la mer, afin que je puisse y faire bâtir une maison de prières ; et pour subvenir aux frais de la bâtisse, je vous envoie cent pièces par M. Bogle, avec quelques tapis, étoffes, et autres choses nécessaires pour la décoration du temple, qu'il vous remettra ; et je vous supplie de permettre que ce bâtiment soit construit tout de suite, et que les ornemens y soient placés. Aussi-tôt que la saison du froid sera passé, je vous enverrai certainement quelques-uns de mes gens, sinon de la famille du lama (1), qui est patron de l'empereur de la Chine. J'espère que vous voudrez bien les recevoir avec bonté, et envoyer quelques-uns des vôtres avec eux, lorsqu'ils iront visiter tous les lieux de prières d'Alhahabad, de Bénarès et autres, pour y remplir leurs devoirs religieux.

Observations sur le Délaï-Lama et le Techou-Lama.

M. Maconichie, en communiquant cette lettre à la société royale d'Edinbourg, ob-

(1) Il y a apparence qu'il veut parler du délaï-lama.

serve : « qu'il est hors de tout doute que le techou-lama, quoique pontife d'un rang inférieur au délaï-lama, est regardé comme possédant l'ame des saints, ou divins personnages qui florissoient dans les premiers tems, et comme conservant le souvenir de tout ce qui leur étoit arrivé dans ces tems reculés de leur existence. »

Par un passage de la lettre de M. Turner, (voyez page 171 ci-après), on pourroit supposer que le techou-lama est, au contraire, le pontife supérieur. En parlant de l'inauguration du techou-lama, il dit : « Le seul » évènement intéressant qui eut mérité d'être » inséré dans leurs annales, étoit l'inau- » guration du jeune lama, qui avoit eu lieu » l'année précédente; et comme c'est un objet » de la plus grande importance, considéré » sous le point de vue politique ou religieux, » puisque c'est la reconnoissance de leur sou- » verain immortel régénéré, et, en même- » tems, souverain pontife, dans la personne » d'un enfant, j'ai fait tous mes efforts pour » me procurer la description des cérémo- » nies, etc. » Par la même lettre, on voit que le délaï-lama vint de Lahassa à Techou-

Loumbo

Loumbo, pour assister à la cérémonie, et qu'il fit des présens au techou-lama, ainsi qu'un officier ou ambassadeur de l'empereur de la Chine.

Je ne saurois rendre raison de cette assertion positive de M. Turner; car tous les autres témoignages sont en faveur de l'opinion que le délaï-lama est le pontife supérieur. Néanmoins on peut dire qu'il semble n'y avoir entr'eux d'autre différence que celle du rang; ils sont l'un et l'autre membres du même gouvernement; mais chacun est maître dans sa partie. Les ames des deux lamas sont supposées entrer dans le corps de leurs successeurs et les animer, et cette espèce de transmigration est dite avoir lieu constamment; de sorte que, d'après leurs idées, la *même* ame a toujours animé et animera toujours leurs délaï-lamas, et leurs techou-lamas. Lorsque le dernier délaï-lama fut mort, le techou-lama (1), comme on l'a

(1) Le techou-lama dont il est ici question, est le même auquel M. Bogle fut envoyé en ambassade. Je suis fâché d'apprendre que son ame, selon l'opinion des Thibetains, a, depuis peu, choisi une autre habitation.

vu, découvrit l'enfant dans le corps duquel l'ame du délaï-lama étoit entrée, et devint, soit par droit, soit par élection, régent du royaume pendant sa minorité.

Lorsque le techou-lama fut à Pekin, en 1769, il y avoit, à la cour de l'empereur, un gourou, ou chapelain, auquel on donnoit le nom de lama. Cet homme avoit une si grande vénération pour le techou-lama, qu'il consacroit plusieurs heures, tous les matins, à recevoir de lui des instructions.

Dans l'*Histoire générale de la Chine*, tome XI, page 80, on lit : « Le talai » (ou délaï) lama, tiré d'une horde de » Tangout, est le chef de la religion de » Foé, pour lequel tous les Mongous sont » pénétrés d'une profonde vénération. »

Cérémonies des Funérailles du principal Lama des Tartares Calmoucks.

J'ai eu l'avantage de me procurer les détails suivans de la cérémonie qui a eu lieu au décès et aux funérailles du principal lama des Tartares Calmoucks, dont les hordes étoient campées près l'établissement des frères Moraves, à

Sarepta sur le Wolga. Ils montrent clairement l'étonnante étendue de la religion du Thibet, et par conséquent, l'influence du système religieux Hindoux. En comparant les cérémonies décrites par M. Bogle (1), et pratiquées aux funérailles d'un gylong dans le Boutan, vers les frontières du Bengale, et celles des obsèques d'un lama Calmouck, dans le royaume d'Astracan, on verra qu'elles sont à-peu-près les mêmes.

« Le principal lama des Tartares Calmoucks, campés derrière notre ferme, lequel avoit séjourné quelque tems dans notre voisinage avec ses prêtres, et qui se nomme, dans leur langue, Abagay-lama, ayant, après une courte maladie, quitté cette vie à l'âge de près de quatre-vingt-quatorze ans, les principaux prêtres, ou gylongs, délibérèrent sur ce qu'ils avoient à faire de son corps, d'après leurs loix. Ils commencèrent par notifier sa mort au prince de la horde de Derbert, afin qu'il pût envoyer ici, sur-le-champ, un autre lama, et ordonner ce que les livres de la loi prescrivent pour de semblables occasions. En conséquence, le matin du jour

(1) Voyez ci-dessus page 119.

suivant, un lama, nommé Dajamatha-lama, arriva ici avec une multitude de prêtres. Un grand nombre de ceux-ci, ainsi que de leurs disciples, continuèrent de venir pendant toute la nuit. Le 11 au matin, dès la pointe du jour, on tint un conseil pour déterminer si l'on pouvoit, sans scrupule, conformément à l'usage établi par la religion, brûler le corps de ce lama, ainsi qu'on avoit fait des corps des personnages du même rang et de ceux de leurs princes, afin de se procurer des reliques de leurs cendres et de leurs os, ou, selon leur expression, des étincelles du défunt. »

« Quand la mort eut été constatée par des signes indubitables, on commença, sur-le-champ, à faire les préparatifs de la cérémonie dont il devoit être l'objet. Toute la matinée et l'après-midi furent consacrés à des prières qu'on fit en langue Tongut, dont on ne se sert que dans les matières de religion, et que les laïcs n'entendent point. Les gylongs revêtirent le défunt de l'habit de son ordre, consistant en une large robe de soie jaune, avec une couronne à cinq pointes, qui ressemblent assez à des oreilles d'âne, et le placèrent sur un coussin magnifique, assis les jambes croisees. Le bas peuple Calmouck qui arrivoit

par milliers, de toutes parts, alloit et venoit autour de la tente, pour payer son tribut d'adorations au corps, et recevoir la bénédiction du nouveau lama qui se présentoit, de tems en tems, à la porte de la tente, et les touchoit avec son chapelet. Quelques personnes étoient admises dans l'intérieur de la tente pour y adorer le lama mort; mais c'étoit une faveur insigne. Pendant les prières, plusieurs groupes de prêtres dispersés çà et là se tenoient dans un silence pensif et dans un profond abattement. »

« Les principaux gylongs se partagèrent ses effets entr'eux, selon leur rang. Chaque objet étoit inscrit et enregistré sur-le-champ. A l'opposite de la montagne sabloneuse, derrière notre ferme, que les Calmoucks appèlent le *nez stérile et malheureux*, étoit le camp du prince, qui envoya des ordres pour que le corps du lama fut brûlé le jour suivant. En conséquence, le 12 on apporta tout ce qui étoit nécessaire pour la cérémonie : du beurre, de l'encens, de la térébenthine, différentes sortes de bois enduits de térébenthine et d'encens, et des écorces de plusieurs espèces d'arbres odoriférans. A midi, on creusa dans la terre une fosse quarrée, que l'on garnit de

pierres, les côtés faisant directement face aux quatre vents. Elle ressembloit à un four; on y pratiqua des creux et des tranchées pour recevoir le bois de chauffage et l'y brûler, sans que les cendres de ce bois se mêlassent avec celles du lama. On fit une voûte, au sommet de laquelle on laisssa un trou, et l'on posa dessus une vieille chaudière sans fond, pour servir comme de cheminée. Dans le milieu de ce four, on plaça un tabouret de fer à trois pieds. On construisit tout au tour une grande cabane avec des bâtons, et on la tapissa avec une espèce de drap fait de poil de chameau. L'ouvrage entier fut exécuté par les principaux gylongs. »

« Alors un homme se plaça sur le siège, pour s'assurer si tout étoit fait en règle; et quand il eut reconnu que rien ne manquoit, tout le corps des prêtres marcha processionnellement vers la tente du défunt; en tête, le lama seul; ensuite, sur un rang, les quatorze principaux gylongs qui présidoient à la cérémonie. Dès qu'ils furent arrivés à la porte de la tente, ils se revêtirent de l'habit de leur ordre, qui consiste en une tunique de toile de coton nommée, dans leur langue, *kitay*, et en plusieurs vêtemens de

soie par-dessus, qui couvroient tout leur corps, excepté les bras qui restèrent nuds. Par-dessus le tout, ils s'enveloppèrent d'une robe de soie jaune, qui sembloit être faite de divers morceaux de taffetas rayé, et qui étoit jetée sur eux de manière que le pied droit et le bras gauche étoient à nud. Leur tête étoit entièrement découverte. Suivoient les musiciens avec leurs instrumens, ainsi qu'un *burchan* ou idole portée dans une caisse rouge. »

« On fit une ouverture dans la partie du derrière de la tente du défunt, et les prêtres en sortirent le corps, avec une surprenante vivacité. Il étoit placé dans une bière, portée par huit gylongs, et revêtu d'un grand habit de soie jaune, ayant sur la tête la couronne dont il a été parlé plus haut. »

« La musique consistoit en deux longues *posauns* ou trompettes de cuivre, qui donnoient seulement trois ou quatre sons fort sourds : elles avoient environ huit pieds de long : chacune étoit portée par deux hommes. De plus, il y avoit quatre grands tambours, d'une forme particulière, que des hommes portoient par un manche semblable à celui d'une lanterne : Ils le tenoient de la main

gauche, tandis que dans la droite, ils avoient les baguettes, faites d'un fil de métal très-fort, comme la branche d'un chandelier, avec un bouton (1) ou une houpe, le bout garni en cuir. Cinq gylongs marchoient avec des sonnettes, et quelques uns avec des cymbales, comme celles dont se servent les janissaires. Cette musique précédoit le corps dans la marche vers la fosse, et formoit un concert affreux et lugubre, bien propre à porter la terreur dans l'âme des spectateurs, sur-tout lorsqu'ils l'accompagnoient de leurs gesticulations farouches. »

« Devant la procession marchoit le nouveau lama, arrosant la route d'eau bénite. Un gylong portoit le *burchan* dans la caisse rouge, et le corps venoit ensuite. La multitude qui

---

(1) M. Bogle, dans la description d'une cérémonie qui eut lieu à Tassesuddin, capitale du Boutan, dit : « qu'environ vingt gylongs, vêtus d'habits de satin de différentes couleurs, et portant des mîtres dorées, étoient assis sur un banc avec un grand tambouin ou tambour, appuyés sur un bâton qu'ils tenoient d'une main, tandis qu'ils avoient dans l'autre une baguette de fer courbe, avec une houpe au bout dont ils se servoient pour battre la mesure au prêtre qui étoit au milieu d'eux. »

se pressoit en avant de tous les côtés, étoit retenue par plusieurs gylongs, armés de fortes massues, dont ils frappoient rudement sur elle, de manière que deux objets éveilloient sans cesse notre attention : le premier étoit la procession et les cérémonies ; le second la précaution à prendre pour se garantir des coups donnés par les gylongs. Un de nous eût été griévement blessé aux jambes, si le coup n'eût été amorti par sa canne, qui en fut cassée. »

» Lorsque la procession fut arrivée à la fosse, on y porta le corps en grande hâte ; les prêtres et les musiciens formoient un cercle autour de la cabane. Les quatorze principaux gylongs déshabillèrent le corps, et le placèrent sur le siège a trois pieds, dont il a été question ci-dessus. Le corps fut attaché au mur, par un fort anneau de fer qu'on lui passa autour du cou, pour qu'il ne pût tomber quand la flamme viendroit à le consumer. Les hardes furent ensuite apportées dans le même ordre que l'avoit été le corps. Pendant ce tems les Calmoucks tomboient prosternés et adoroient la tente dans laquelle le lama étoit mort. »

« Lorsque la nuit fut venue, tout le bois

consacré fut apporté. On alluma du feu près de la fosse, on y plaça une grande chaudière de cuivre, dans laquelle on fit fondre du beurre. On y jeta de l'encens et de la térébenthine, et on remua le tout ensemble. Cela fait, et les principaux prêtres étant assemblés autour de la fosse, dans la cabane, le lama alluma le feu funéraire; et vers sept heures du soir, environ, la musique et les chants commencèrent. »

« On revêtit alors le nouveau lama de l'habit du défunt, et la couronne fut placée sur sa tête. Cette couronne étoit de carton, et couverte de taffetas, sur lequel étoient brodées des fleurs d'or. Il avoit pour siège un superbe coussin, placé du côté de l'ouest. Un peu derrière lui, de chaque côté, et vis-à-vis de lui, au-delà de la fosse, on avoit érigé divers petits autels, proprement couverts, sur lesquels étoient disposées des offrandes, consistant en plusieurs objets dont le défunt avoit fait usage de son vivant. On y avoit également placé de petites idoles. De tems en tems, le lama tirant de la chaudière une cuillerée de la mixtion qu'elle contenoit, et la versant sur le corps, augmentoit l'activité du feu, au point que la flamme s'élevoit à

cinq ou six pieds de hauteur. A sa gauche, étoit un principal gylong, tenant un écran devant lui pour empêcher que la flamme ne lui blessât les yeux : mais malgré cette précaution, il fut bientôt tout en nage. Pendant tout ce tems, on faisoit des prières en langue Tongut. Ils chantoient, frappoient des mains, faisoient craquer leurs doigts, rouloient leurs yeux, et faisoient les plus affreuses contorsions. »

« Le feu augmenta tellement, que la partie murée de la fosse en devint rouge, deux heures environ après qu'il eut été allumé, quoiqu'il n'y eût encore que peu de bois consumé. Les prêtres furent obligés de s'éloigner du feu, et enfin de se placer derrière la cabane qui environnoit la fosse. Cela donna occasion d'enlever les tapisseries, de manière que nous pûmes voir ce qui se passoit, quoique les gylongs, avec leurs massues, tinssent le peuple à quelque distance. A la fin, ils nous permirent, peut-être dans l'espérance que nous approuverions ce qui les occupoit, d'approcher plus près, et firent une large ouverture, pour nous procurer l'avantage de voir tout. Quand le feu eut duré environ quatre heures, ils le laissèrent s'éteindre ; et lorsque la fosse

fut un peu refroidie, on détruisit la partie murée, et l'on recueillit les cendres du lama, pour différens usages tout-à-fait superstitieux. Une partie fut partagée entre les prêtres; mais chacun d'eux n'en eut qu'une très - petite portion. Ils disent que ces cendres sont un remède pour toutes sortes de maladies; le reste fut déposé dans un lieu où on leur rendit des honneurs divins. Quand tout le monde fut éloigné, on démolit entièrement la fosse, on la combla, et le terrain fut mis de niveau; on emporta les pierres qui avoient servi à la murer, et on les garda comme un mémorial de la cérémonie. On plaça sur le lieu quatre pavillons du côté des quatre vents. Ils croyent que tant que ces pavillons flotteront, leurs prières monteront vers le ciel.

RELATION
DE L'ENTREVUE
DE M. TURNER,
AVEC
LE TECHOU-LAMA,
AU
MONASTÈRE DE TERPALING,
ADRESSÉE
AU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU BENGALE,
EN MARS 1784,
SUIVIE D'UN VOYAGE
AU THIBET, EN 1785,
Rédigé d'après le récit de POURUNGUIR,
PAR M. TURNER,
Insérés dans les ASIATIK RESEARCHES, etc. RECHERCHES ASIATIQUES, *ou* MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ *établie dans le Bengale, pour faire des recherches sur l'Histoire, les Antiquités, les Arts, les Sciences et la Littérature de l'Asie, t.* I.
TRADUIT DE L'ANGLAIS,
PAR J. P. PARRAUD.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE

DE

M. SAMUEL TURNER,

A M. HASTINGS,

GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DU BENGALE,

SERVANT D'INTRODUCTION,

De Patna, le 2 Mars 1784.

PENDANT mon séjour au Thibet, une chose que j'avois beaucoup à cœur, c'étoit d'obtenir la permission de voir l'enfant techou-lama; mais les ordres de l'empereur de la Chine, obligeant ses gardes à le tenir dans la retraite la plus stricte, et empêchant l'admission, en sa présence, de toute per-

sonne indistinctement, même de ses dévots, qui venoient de loin pour le voir, me paroissoient un obstacle presqu'insurmontable. Néanmoins le rajah, se ressouvenant de l'amitié qui subsiste entre vous et lui, et ne voulant rien faire, je pense, qui pût l'affoiblir, consentit enfin à m'accorder cette faveur. Comme cette visite fut accompagnée de circonstances singulières et frappantes, je ne pouvois pas m'empêcher de les observer avec la plus grande attention ; et quoique le récit de ces particularités, où la superstition joue son rôle, puisse m'exposer à l'imputation d'extravagance et d'exagération, je pense que je serois repréhensible de les supprimer par cette considération ; me dépouillant donc de tout préjugé, et remplissant le rôle d'un narrateur fidèle, j'espère que le récit que je vais vous faire, quand même il n'auroit rien d'intéressant, sera reçu, de votre part, avec candeur; je crois, d'ailleurs, qu'il mérite votre attention, quand il ne serviroit qu'à faire remarquer un trait frappant dans le caractère national des Thibetains, de l'hommage implicite rendu au grand-prêtre souverain.

Je serai peut-être encore plus facilement justifié dans cette relation, si l'on fait attention aux paroles fort extraordinaires que me dit le rajah de Techou-Loumbo, peu de jours avant mon départ de sa cour, et que, sans autre introduction, je vous demande la permission de rapporter ici littéralement.

Dans une entrevue qu'il m'accorda, après m'avoir donné mon audience de congé, il me dit : « J'ai eu hier une vision de notre » divinité tutélaire, ce jour a été, pour » moi, plein de douceur et d'intérêt. Cette » puissance gardienne, qui nous éclaire de » ses lumières dans toutes les grandes et » importantes occasions, m'a favorisé d'une » révélation, de laquelle je conclus que tout » ira bien ; tenez votre cœur en repos ; car, » quoique nous allions être séparés notre » amitié ne cessera pas d'exister entre nous; » et vous pouvez être assuré que, par la » faveur de la providence, elle s'accroîtra » et aboutira finalement au mieux. »

J'aurois fait moins de cas de cette étrange observation, si je n'avois pensé que, quelqu'opposés que soient aux nôtres les principes de ces peuples, ils sont néanmoins le

meilleur fondement sur lequel nous puissions établir nos relations avec eux, et que la superstition, se combinant avec l'inclination, pour leur inspirer des sentimens d'amitié, en sera le plus ferme soutien. Tout plan qui choque les préjugés d'un peuple, ne peut pas réussir; celui qui les respecte doit avoir un plein succès.

RELATION

DE L'ENTREVUE

DE M. TURNER

AVEC

LE TECHOU-LAMA,

AU

MONASTÈRE DE TERPALING.

Patna, le 2 Mars 1784.

LE 3 décembre 1783, j'arrivai à Terpaling, situé sur le sommet d'une haute montagne, et il étoit midi lorsque j'entrai dans le monastère, bâti, depuis fort peu de tems, pour recevoir et élever le techou-lama. Il habite dans un palais, au milieu du monastère, qui occupe environ un mille de circonférence, et est entouré d'un mur. Les divers bâtimens qui le composent servent à l'habitation de

trois cents gylongs, destinés à remplir les fonctions religieuses auprès du techou-lama, jusqu'à ce qu'il soit transféré au monastère et au *musnud* de Techou-Loumbo. Ce n'est pas l'usage ici, ni au Boutan, de faire visite le jour de l'arrivée : nous passâmes donc tout le reste de la journée à recevoir et à envoyer des messages de complimens.

Le 4, dès le matin, il me fut accordé de faire ma visite au techou-lama ; je le trouvai placé en grande pompe sur son *musnud* ; à sa gauche étoient son père et sa mère ; à sa droite, les officiers établis particulièrement pour veiller sur sa personne. Le *musnud* est une espèce de lit composé de coussins de soie, empilés l'un sur l'autre, jusqu'à la hauteur de quatre pieds au-dessus du plancher. Le dessus étoit couvert d'une étoffe de soie en broderies, et les côtés étoient ornés d'étoffes de soie de diverses couleurs, qui descendoient jusqu'au bas. A la demande du père du techou-lama, M. Saunders et moi, nous revêtîmes de nos habits Anglais.

Je m'avançai, et comme c'est la coutume, je présentai un mouchoir blanc, et je remis en même-tems entre les mains du lama un cordon de perles et de corail ; les autres présens

du gouverneur furent placés devant lui. Après la cérémonie de l'échange des mouchoirs avec le père et la mère, nous nous assîmes à la droite du techou-lama.

Une multitude de personnes, et tous ceux qui avoient ordre de m'escorter, furent admis en sa présence, et il leur fut accordé de faire leurs prosternations. L'enfant lama tourna les yeux vers eux, et les regarda d'un air de bonté et de complaisance très-expressif. Alors le père me dit, en langue Thibetaine, qui m'étoit expliquée par un interprète, que le techou-lama avoit coutume de dormir jusqu'à cette heure du jour, mais qu'il s'étoit réveillé ce matin de bonne heure, et qu'on n'avoit pu le faire rester plus long-tems au lit; « car, ajouta-t-il, les Anglais étoient arrivés, et il ne pouvoit plus dormir. » Pendant le tems que nous restâmes dans la salle, je remarquai que les yeux du lama étoient presque toujours fixés sur nous, et lorsque nos tasses étoient vuides de thé, il paroissoit inquiet, et tournant la tête et fronçant les sourcils, il faisoit du bruit, (car il ne pouvoit parler) jusqu'à ce qu'elles fussent de nouveau remplies. Il prit une tasse d'or, qui contenoit

de la confiture et du sucre brûlé, et étendant le bras, il fit signe à ses domestiques de me la donner. Il envoya aussi quelque chose à M. Saunders, qui étoit avec moi.

Je me trouvois, quoique visitant un enfant, dans la nécessité de dire quelque chose ; car il étoit censé que, quoiqu'il ne pût répondre, il pouvoit fort bien entendre. Cependant cette impossibilité de répondre, m'autorisant à ne pas faire un long discours, je dis, en peu de mots : que le gouverneur général, ayant reçu la nouvelle de son décès à la Chine, il en avoit été accablé de tristesse et de douleur, et qu'il avoit gémi de son départ de ce monde, jusqu'à ce que ce nuage qui troubloit le bonheur de sa nation eut été dissipé par son retour, et qu'alors, au vif chagrin que ces mauvaises nouvelles lui avoient causé, une joie plus vive encore avoit succédé : que le gouverneur desiroit qu'il pût long-tems éclairer le monde par sa présence, et qu'il espéroit que l'amitié qui avoit existé entr'eux, ne recevroit aucune altération; qu'elle deviendroit au contraire encore plus intime qu'auparavant, et qu'en continuant à montrer de la bienveillance à mes compatriotes, il pourroit

étendre les relations entre ses peuples et ceux qui étoient sous la domination Anglaise. La petite créature se tourna vers moi, me regarda fixement avec un air d'attention pendant que je parlois, et fit plusieurs signes de tête très-vifs, comme pour indiquer qu'il entendoit et approuvoit ce que je disois, mais qu'il ne pouvoit répondre. Les parens, qui étoient debout pendant tous ce tems, regardoient leur enfant avec un air de satisfaction, et un sourire expressif de la joie qu'ils éprouvoient en voyant le jeune lama se comporter si bien. En effet, ses regards étoient tournés vers nous; il ne disoit mot, restoit tranquille, et ne jeta pas une seule fois les yeux sur ses parens. Quelque soin qu'on ait pu prendre pour former ses manières, je dois avouer que sa conduite dans cette occasion m'a paru naturelle, et qu'elle ne fut nullement dirigée par des gestes ou des signes d'autorité.

Cette scène étoit trop nouvelle et trop extraordinaire, quoique triviale, sinon absurde, comme elle le paroîtra peut-être à quelques personnes, pour ne pas exiger de ma part une grande attention, et conséquemment quelques remarques minutieuses.

Le techou-lama est âgé d'environ dix-huit

mois. Son teint est brun ; ses traits sont beaux ; ses yeux, noirs, sa physionomie, animée et expressive ; c'est un des plus beaux enfans que j'aie vus.

J'ai eu quelque conversation avec le père. Il me dit qu'il avoit ordre de m'entretenir trois jours pour le techou-lama, et il me pressa si fort d'en passer un quatrième pour lui-même, que je ne pus le lui refuser. Il nous invita ensuite, pour le lendemain matin, à une entrevue qui devoit avoir lieu à quelque distance du monastère. Nous acceptâmes, et après avoir pris congé, nous nous retirâmes.

Dans l'après-dîné, je reçus la visite de plusieurs officiers de la maison du lama, attachés immédiatement à sa personne. Ils s'assirent et conversèrent avec moi, me demandèrent des nouvelles de M. Bogle, qu'ils avoient vu pendant son voyage ; ensuite ils me dirent que c'étoit une chose fort heureuse que le lama nous eût regardé avec une attention particulière ; que le précédent techou-lama avoit eu les plus grands égards pour les Anglais, et que le plus jeune que nous venions de voir avoit souvent essayé de prononcer le mot *Anglais*. Je leur répondis que

je

je l'avois aussi remarqué, et que j'espérois qu'ils l'entretiendroient dans ces bonnes intentions à mesure qu'il grandiroit. Ils m'assurèrent que quand même il auroit oublié le nom d'Hastings, lorsqu'il commenceroit à parler, ils lui apprendroient de bonne-heure à le répéter.

Le 6 au matin, j'allai de nouveau rendre visite au techou-lama pour lui offrir quelques curiosités que j'avois apportées du Bengale. Il fut frappé à la vue d'une petite montre; il l'examina long-tems, observant le mouvement des aiguilles; il la regardoit avec admiration, mais avec gravité, et sans émotion enfantine. Cette visite n'eut rien de particulier. Le père et la mère étoient présens. Je restai environ une demi-heure, et je me retirai pour revenir prendre congé dans l'après-dîné.

Les dévots du techou-lama commençoient à arriver en foule pour lui rendre leurs adorations. Quelques-uns seulement sont admis en sa présence. Tous ceux qui viennent s'estiment heureux s'il se montre à eux seulement d'une fenêtre, et s'ils peuvent faire leurs prosternations avant qu'il se soit retiré. Il

vint ce jour-là une bande de Tatares Calmoucks pour faire leurs offrandes au lama. En me retirant je les vis debout, à l'entrée de la place qui est devant le palais, tous ayant la tête découverte, les mains jointes et élevées sur le front. Ils restèrent plus d'une demi-heure dans cette attitude, les yeux fixés sur l'appartement du lama, et l'anxiété peinte sur le visage. A la fin il se montra à eux; alors ils commencèrent à élever, au-dessus de leur tête, leurs mains toujours jointes, puis les abaissèrent vers la face, ensuite vers la poitrine, enfin, ils les séparèrent; pour pouvoir se prosterner plus facilement, ils se mirent à genoux, frappèrent la tête contre la terre. Ces prosternations et ces mouvemens des mains furent répétées neuf fois. Ils s'avancèrent ensuite pour remettre leurs présens, qui consistoient en pièces d'or et d'argent, en productions de leur pays, à l'officier préposé, lequel les ayant reçus, ils se retirèrent très-satisfaits.

Ayant fait des perquisitions à ce sujet, j'appris que ces sortes d'offrandes ne sont point rares, et qu'elles font une des plus abondantes sources des richesses des lamas du Thibet.

Personne ne se croit deshonoré en rendant un pareil hommage au lama. Les Calmoucks dont je viens de parler, étoient à la suite d'un homme d'un rang supérieur, qui paroissoit plus affectionné que les autres dans l'exercice de cet hommage religieux. Il avoit un riche habillement de satin doublé de peau de renard, et un chapeau avec des glands de soie écarlate qui flottoient du centre de la couronne sur les côtés, et bordé d'une large bande de fourrures de Sibérie.

Selon qu'il étoit convenu, je fus, l'après-dîné, faire ma dernière visite au techou-lama. — Je reçus ses dépêches pour le gouverneur général; et de ses parens, deux pièces de satin pour le même gouverneur, et beaucoup de complimens.

Ils me présentèrent un habit doublé de peau d'agneau, en m'assurant plusieurs fois qu'ils se souviendroient long-tems de moi, et en m'observant qu'à présent le techou-lama est un enfant, et incapable de converser; mais qu'ils espéroient de me voir de nouveau lorsqu'il seroit devenu grand. Je répondis qu'avec la permission du lama je pourrois, de nouveau, visiter ce pays; que j'attendois

avec impatience le tems où il monteroit sur le *musnud*, et que je serois très-heureux si je pouvois alors lui présenter mes respects. Après des protestations réciproques d'amitié, ma visite finit. Je reçus les mouchoirs et je pris congé.

Je continuerai ma route pour le Bengale demain à la pointe du jour.

VOYAGE
AU THIBET,

RÉDIGÉ

D'APRÈS LE RÉCIT DE POURUNGUIR,

PAR M. TURNER,

Où l'on trouve la Description de l'inauguration du Lama, etc.

ADRESSÉ

A M. MACPHERSON,

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU BENGALE.

EN conformité des instructions que vous m'avez données, j'ai vu Pourunguir, le gosseing, qui est revenu depuis peu du Thibet, où il a plusieurs fois été envoyé en députation auprès du feu techou-lama qu'il avoit autrefois accompagné à la cour de Pekin, et ayant recueilli des conversations que j'ai eues avec lui, les particularités du

voyage qu'il vient de faire, et autres détails relatifs au Thibet, je vais vous en faire part dans la relation suivante.

Au commencement de l'année dernière, Pourunguir ayant reçu les dépêches de M. Hastings, peu de tems avant son départ du Bengale, pour le techou-lama et le régent de Techou-Loumbo, fit sur-le-champ ses préparatifs pour le long voyage qu'il alloit entreprendre, ce qui l'occupa jusqu'au commencement du mois de mars suivant, que j'eus l'honneur de vous le présenter pour obtenir l'ordre de son départ. Il partit alors de Calcutta, traversa, dès le commencement d'avril, les limites des provinces de la compagnie, et entra dans les montagnes qui constituent le royaume de Boutan, où, en poursuivant sa route, il reçut, des sujets du deb-rajah, l'accueil le plus favorable et les secours les plus abondans, sans éprouver aucun empêchement, jusques aux frontières du Thibet. Ici il fut forcé de faire halte pendant quinze jours, à cause d'une chûte abondante de neige qni commença à son arrivée et continua six jours de suite, sans interruption, de manière que la neige couvroit la terre à une telle hauteur, qu'il étoit impossible de voyager. Pendant ce tems

de retraite qu'il passa à Phari, telle fut la rigueur du froid et le terrible effet que produisit sur lui et sur ses compagnons le passage rapide d'un air tempéré à cet âpre climat, qu'ils s'attendoient tous à y succomber, si le tems ne se fût heureusement bientôt adouci.

Dès que le dégel lui permit de quitter Phari, et de continuer sa route, il avança à grandes journées; et sans rencontrer d'autres obstacles, il arriva le 8 mai suivant à Techou-Loumbo, capitale du Thibet. Immédiatement après son entrée au monastère, il alla au durbar (le palais) du régent Punjur-Intinni Nemohein, pour annoncer son arrivée et l'objet de sa mission. Il lui fut accordé un logement, et fixé une heure pour voir le techou-lama qui devoit quitter le palais le lendemain matin, pour occuper un de ses jardins situé dans une plaine, non loin du monastère, et où l'on appercevoit un camp considérable. En effet, le lama quitta son appartement dès la pointe du jour, et fut logé dans les tentes dressées pour lui et sa suite avant le soleil levé.

Dans la matinée, à l'heure fixée pour son admission, Pourunguir fut aux tentes du lama. Il apprit, en se présentant aux portes de

l'enceinte, que le jeune lama prenoit sa recréation dans le jardin, où son amusement favori étoit de courir de côté et d'autre. Comme c'étoit alors, au Thibet, le tems le plus chaud de l'année, afin qu'il put jouir de la fraîcheur de l'air, ses serviteurs avoient choisi un terrain dont les arbres fournissoient un ombrage parfait, sous lequel ils avoient placé un siège de coussins assez élevé, où le jeune lama pouvoit se reposer après ses courses. C'est là que Pourunguir le trouva, entouré du régent, de ses parens, du sopon-chombo, le porte-coupe, et des principaux officiers de sa cour. Après avoir fait trois inclinations à la plus grande distance qu'il lui fut possible, Pourunguir s'approcha et présenta au lama, selon la coutume du Thibet, une pièce de mouchoirs rouges, et remit les lettres et les présens dont il étoit chargé. Les paquets furent ouverts sur-le-champ devant le lama, qui examina chaque article l'un après l'autre. Il prit la lettre dans ses mains, rompit le cachet lui-même, et prenant un cordon de perles qui étoit renfermé sous l'enveloppe, les fit couler entre ses doigts, comme s'il eut dit le chapelet, mit le cordon à son côté d'un air satisfait, et ne voulut pas permettre que

personne le prit. Pourunguir dit que le jeune lama le regarda d'un air doux et gai, lui parla en Thibetain, et lui demanda si son voyage avoit été fatigant. La visite dura plus d'une heure, pendant laquelle le lama se tint dans la plus grande tranquillité, sans remuer de son siège, et sans témoigner la moindre inquiétude de cette contrainte. On apporta deux fois du thé; et le lama en but une tasse chaque fois. Lorsque Pourunguir fut averti de prendre congé, il s'approcha du lama, et se prosternant devant lui, il lui présenta sa tête découverte pour recevoir sa bénédiction, que le jeune lama lui donna, en étendant sa main et la posant sur sa tête. Il lui ordonna ensuite de venir le voir une fois tous les jours pendant tout le tems de son séjour à Techou-Loumbo.

Le lendemain matin Pourunguir fut voir le régent dans ses appartemens, qu'il occupoit dans le palais; et après avoir observé les cérémonies d'usage, lui remit ses dépêches. Il rendit ensuite visite au sopon-chombo, aux parens du lama, et aux autres personnes auxquelles il étoit déjà connu, et il fut reçu de tous de la manière la plus cordiale et la plus affable; car ils le regardoient depuis

long-tems comme un agent du gouvernement du Bengale. Il ne trouva point de changement dans l'administration, depuis le précédent voyage qu'il avoit fait avec moi au Thibet. Le pays jouissoit de la plus parfaite tranquillité, et le seul évènement intéressant qui eut mérité d'être inséré dans leurs annales, étoit l'inauguration du jeune lama, qui avoit eu lieu l'année précédente, et comme c'est un objet de la plus grande importance, considéré sous le point de vue politique ou religieux, puisque c'est la reconnoissance de leur souverain immortel régénéré; et en même-tems souverain-pontife, dans la personne d'un enfant, j'ai fait tous mes efforts pour me procurer la description des cérémonies qui accompagnèrent la célébration d'un si grand événement, persuadé que le sujet peut piquer la curiosité par sa nouveauté, quand même il ne seroit d'aucune utilité. Je vais donc, sans autre préambule, en exposer ici les détails, dont l'autorité est établie sur les récits de Pourunguir, confirmés, avec quelques particularités, par ceux d'un gosseing qui fut présent à la cérémonie.

Inauguration du Lama.

L'empereur de la Chine paroît avoir joué un rôle principal dans cette occasion, en donnant un temoignage de son respect et de zèle pour le grand père spirituel de sa religion. Dès le commencement de l'année 1784, il avoit envoyé un ambassadeur à Téchou-Loumbo, pour le représenter auprès du nouveau grand-pontife, et assister à son installation. Le délaï-lama et le vice-roi de Lassa, accompagnés de toute leur cour, un des généraux Chinois résidant à Lassa avec une partie de ses troupes, deux des quatre magistrats de la ville, les chefs de tous les monastères du Thibet, et l'ambassadeur de l'empereur, se trouvèrent à Techou-Loumbo, pour célébrer cette époque mémorable dans leurs institutions théologiques. Le 28 de la septième lune, correspondant à-peu-près au milieu d'octobre 1784, leur année commençant avec l'équinoxe du printems, fut choisi comme le plus favorable pour l'inauguration.

Peu de jours auparavant, le jeune lama avoit été conduit de Terpaling, monastère

où il avoit vécu jusqu'à ce moment, à Techou-Loumbo avec toute la pompe et les honneurs qu'on doit attendre d'un peuple enthousiaste. Jamais on n'avoit vu un aussi grand concours de spectateurs, poussés ou par la curiosité ou par la dévotion ; car il n'y avoit point de Thibetain, de quelque condition qu'il fût, qui, pouvant joindre le cortège, manqua de s'y trouver. Le cortège fut donc obligé d'aller si lentement que, quoique Terpaling ne soit qu'à vingt milles de distance de Techou-Loumbo, il fallut trois jours pour faire ce court chemin. La première halte se fit à Tsondue ; la seconde à Summoar. A environ six milles de cette dernière ville, la plus splendide pompe avoit été préparée pour l'entrée du lama à Techou-Loumbo, le troisième jour ; le détail m'en a été donné par un témoin oculaire.

La route, dit-il, avoit été bien lavée et nettoyée, et on avoit élevé des piles de pierres de chaque côté, à quelque distance l'une de l'autre. Le cortège passa au milieu d'un double rang de prêtres, qui s'étendoit depuis Summoar jusqu'aux portes du palais. Quelques-uns des prêtres portoient des torches allumées, composées de matières odorantes, qui

qui brûloient comme le bois le plus sec, et exhaloient une fumée aromatique. Les autres avoient différens instrumens de musique, dont ils se servent dans leurs cérémonies religieuses, tels que le gong, les cymbales, le hautbois, la trompette, le tambour et la conque-marine, avec lesquels ils s'accompagnoient en chantant un hymne. Les spectateurs étoient derrière les prêtres, et personne n'étoit admis dans l'intérieur que ceux qui appartenoient ou avoient place à la procession, laquelle étoit disposée dans l'ordre suivant:

La marche étoit ouverte par trois commandans militaires ou gouverneurs des districts, à la tête de six à sept mille cavaliers armés de carquois, d'arcs et de fusils. Derrière eux suivoit l'ambassadeur, avec sa suite, portant son diplôme, comme c'est la coutume en Chine, fait en forme d'un grand tube et attaché derrière lui. Après venoit le général Chinois avec ses troupes, armées à leur manière d'armes à feu et de sabres; puis un grouppe nombreux portant divers étendards et enseignes de l'état, et une bande de musiciens, avec des instrumens à vent et autres: après ceux-ci

marchoient deux chevaux richement caparaçonnés, portant chacun deux grandes cassolettes, remplies de bois aromatiques allumés, une de chaque côté. Ils étoient suivis d'un lama âgé, qui portoit une cassette contenant des livres de prières, et quelques idoles favorites. Venoient ensuite neuf superbes chevaux chargés de l'appareil du lama; les prêtres attachés à sa personne pour l'exercice journalier des devoirs religieux dans le temple, au nombre d'environ sept cents; puis deux hommes portant chacun sur leurs épaules une grande enseigne cilindrique d'or, avec des figures emblématiques en relief, présent de l'empereur de la Chine. Les *Duhunniers* et les *Sopons*, qui étoient occupés à présenter les placets et à distribuer les aumônes, précédoient immédiatement le siège du lama, qui étoit surmonté d'un dais magnifique, et porté par huit des seize Chinois nommés pour remplir cette fonction. A l'un des côtés du siège, étoit le régent, et le père du lama à l'autre. Enfin marchoient les chefs des divers monastères, et à mesure que le cortège avançoit, les prêtres qui formoient le double rang de chaque côté, se joignoient à la suite et composoient l'arrière-garde, qui alloit très-lentement, et entra dans

l'enceinte du monastère à midi, au milieu d'une étonnante quantité d'enseignes déployées, des acclamations de la multitude, du bruit des instrumens de musique, et des chants des prêtres.

Le lama ayant été déposé dans le palais, le régent et le sopon-chombo sortirent, et, selon l'usage du pays, à l'égard des personnes d'un haut rang, allèrent au devant du délaï-lama et du vice-roi de Lassa, qui étoient en route pour Techou-Loumbo. Ils se rencontrèrent le lendemain matin au pied du château Painom, et le jour suivant ils entrèrent ensemble dans le monastère de Techou-Loumbo, où le délaï-lama et le vice-roi furent fêtés pendant tout le tems de leur séjour.

Le lendemain matin, qui étoit le troisième jour après l'arrivée du techou-lama, il fut porté au grand temple, et à midi, placé sur le trône de ses pères : ce fut alors que l'ambassadeur de l'empereur délivra son diplôme, et mit les présens dont il étoit chargé aux pieds du lama.

Les trois jours suivans, le délaï-lama fut avec le techou-lama dans le temple où, assistés

de tous les prêtres, ils invoquèrent et adorèrent publiquement leurs Dieux. Les rites qu'on y pratiqua, achevèrent la cérémonie de l'inauguration. Pendant ces trois jours tous ceux qui étoient dans la ville furent entretenus aux dépens du public, des aumônes abondantes furent distribuées, et, d'après les avis donnés par-tout, on fit des réjouissances dans tout le Thibet. Des pavillons furent placés sur toutes les forteresses ; les gens de la campagne célébrèrent ces jours par les chants, les danses, la musique et la joie : et la nuit il y eut une illumination générale.

Un tems considérable fut ensuite employé à faire des présens et des fêtes publiques au nouveau lama, qui à cette époque de son inauguration, n'avoit pas plus de trois ans. Ce fut le délaï-lama qui, commença ; ses présens furent plus considérables, et ses fêtes plus splendides que ceux de tous les autres. Le second jour fut destiné au vice-roi de Lassa : le troisième au général Chinois ; puis vint le tour des culloungs ou magistrats de Lassa, et des autres personnes de marque qui avoient accompagné le délaï-lama. Après eux le régent de Techou-Loumbo, et tous les officiers attachés à ce gouvernement, furent admis chacun

séparément, selon la prééminence de leur rang. Lorsque tous ceux qui avoient droit à cet honneur eurent ainsi rendu leurs hommages, le techou-lama à son tour leur fit des présens et des fêtes à chacun dans le même ordre; et tout fut fini le quarantième jour.

Le délaï-lama, invité à prolonger son séjour à Techou-Loumbo, s'en excusa, disant qu'il ne vouloit pas encombrer plus long-tems la capitale d'une si grande multitude de personnes qui étoient venues à sa suite, et jugeant qu'il ne devoit s'absenter que le moins de tems possible du siège de son autorité, après l'expiration des quarante jours, il partit pour Lassa avec toute sa suite, et l'ambassadeur de l'empereur ayant reçu son congé, prit la route de la Chine. Ainsi fut terminée cette fameuse cérémonie.

Relations commerciales entre le Thibet et le Bengale.

A l'égard des relations commerciales depuis peu établies, Pourunguir trouva qu'il n'étoit pas le premier qui fut venu du Bengale à Techou-Loumbo. Plusieurs marchands y avoient déjà

apporté des articles de commerce avant son arrivée, et d'autres arrivèrent pendant son séjour. Il n'entendit parler d'aucun obstacle ni d'aucune perte éprouvée dans la route, et il en conclut que tous les voyageurs trouvoient les mêmes facilités et les mêmes secours qu'il avoit lui-même trouvés. Les marchés étoient bien fournis de marchandises Anglaises et Indiennes, quoiqu'elles ne fussent pas en assez grande quantité pour en faire baisser le prix au-dessous de celui des deux ou trois années précédentes. Le prix de l'argent en lingots, étoit un peu au-dessous de celui de 1783. La poudre d'or étoit à meilleur marché, enfin l'échange étoit en faveur du commerçant.

Pendant son séjour à Techou-Loumbo, Pourunguir eut de fréquentes entrevues avec le régent et les ministres, et il m'assura qu'il les trouva dans les plus favorables dispositions pour encourager les relations commerciales établies sous les auspices du dernier gouverneur général, M. Hastings, que le régent regrettoit beaucoup comme son ami et allié qui, le premier, avoit ouvert des communications et une correspondance entre le Bengale et le Thibet. Persuadé de nos intentions pacifiques, il lui avoit témoigné le desir le plus vif de

continuer, avec le nouveau gouverneur, les relations d'amitié et de commerce, qui ne pouvoient qu'être utiles aux deux pays, espérant que vous seriez vous-même dans les mêmes dispositions. En conséquence, le lama et le régent vous écrivirent les lettres que Pourunguir vous a remises, dont je joins ici la traduction faite d'après vos ordres (1).

Retour de Pourunguir.

Pourunguir ayant reçu ses dépêches au commencement d'octobre, après un séjour de cinq mois à Techou-Loumbo, prit congé du lama et du régent, et partit pour le Bengale, par la même route qu'il avoit suivie auparavant. La saison étant très-favorable aux voyageurs, il n'éprouva ni délai, ni interruption dans sa route à travers le Thibet et le Boutan, et arriva, au commencement de décembre, à Rungpore, d'où il se rendit, avec toute la diligence possible, à la présidence.

SAMUEL TURNER.

Calcutta, 8 *Février* 1788.

---

(2) La lettre du lama étant, à très-peu de chose près, la même que celle du régent, nous l'avons supprimée, comme une répétition superflue.

LETTRE

DU RAJAH DE TECHOU-LOUMBO.

AU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU BENGALE.

Dieu soit loué de ce que ces contrées jouissent de la paix et du bonheur. Je suis toujours en prières à l'autel du tout-puissant pour la conservation de votre santé ; cela n'est point inconnu. Je suis constamment occupé à augmenter le bien-être des sujets du lama nouvellement installé, et à travailler pour son service, parce que le lama nouvellement installé n'est point distinct du lama décédé, et que l'éclat de sa face est exalté. Accordez votre amitié à Pourunguir, gosseing.

Maintenez l'union, la concorde et l'amitié, comme le premier des nobles, et rendez-moi heureux tous les jours en me donnant des nouvelles de votre santé et de votre prospérité. Accordez vos faveurs, comme le premier des nobles, et rendez-moi heureux par vos lettres, qui me donnent de la consolation. Je vous envoie, comme témoignages d'amitié, d'union et de concorde, un mouchoir, trois tolah d'or et une pièce de Cochinchine. Veuillez bien les accepter.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Page v

PRÉFACE.

Premier voyage du Père d'Andrada au Thibet. 1

Départ de l'Auteur. 27

Productions du Thibet. — Caractère des habitans. 31

Second voyage du Père d'Andrada au Thibet, contenant ce qui s'est passé dans ce royaume, en 1626. 37

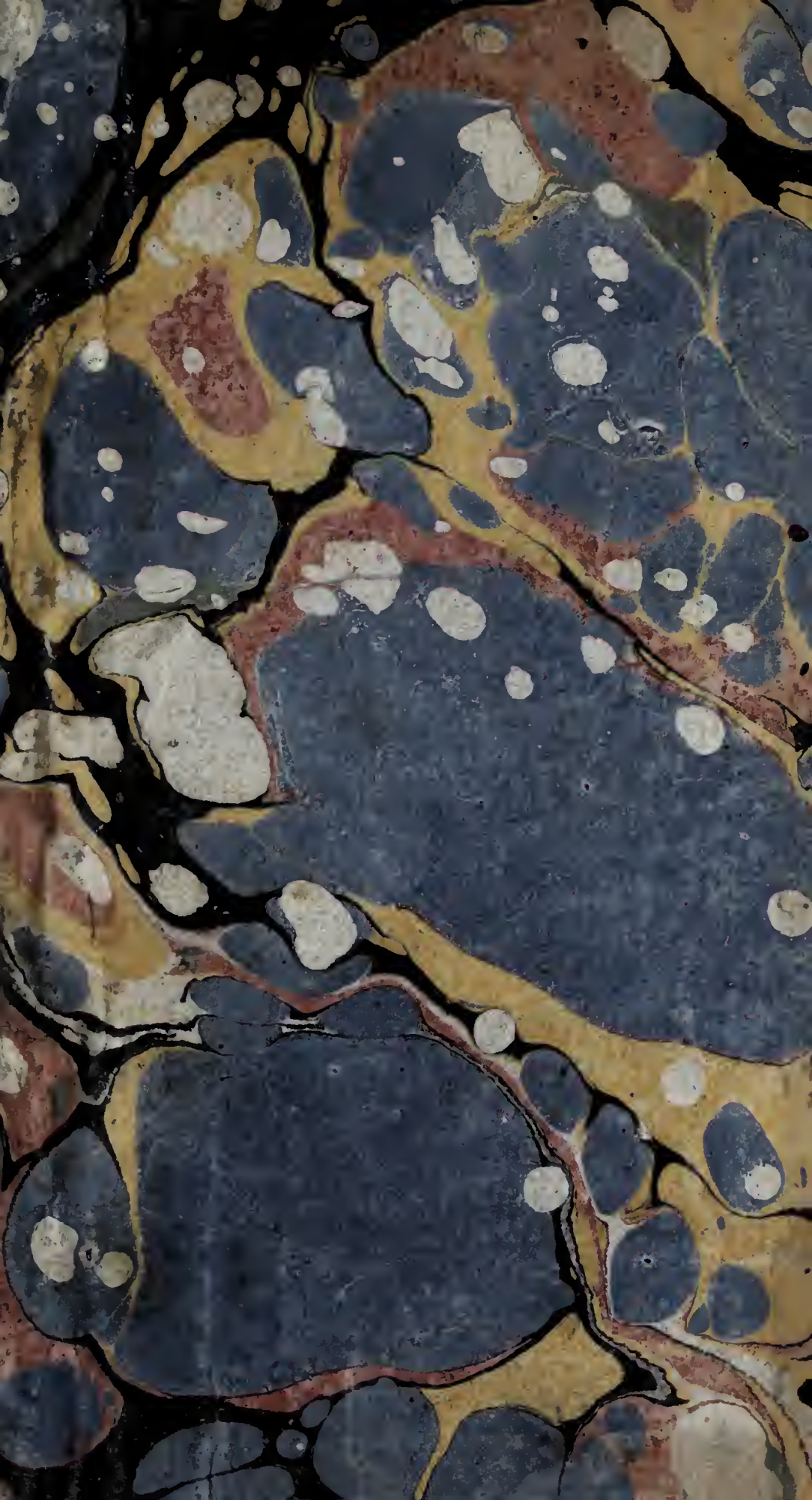
CHAPITRE Ier. *Départ d'Agra. — Arrivée au Thibet.* 87

CHAPITRE II. *Division du Thibet. — Caractère des Thibetains. — Différens ordres de Lamas. — Leur occupation et leur costume.* 40

CHAPITRE III. *Coutumes des Lamas. — Leurs jeûnes. — Ils font des trompettes avec des os de morts. — Leurs temples sont presque toujours fermés. — Leurs danses pieuses. — Leurs processions. — Leurs anges. — Ils jouissent de la plus haute considération. — Leurs pélerinages. — Leur eau bénite. — Leurs fourberies. — Leur serment.* 43

CHAPITRE IV. *Disputes avec les Lamas.* 51
Relation du Thibet, extraite des papiers de M. Bogle, par M. Stewart. 73
Introduction. — Motif de l'ambassade de M. Bogle. 75
Division du pays. — Le Boutan. 80
Le Thibet. 82
Habitans. 83
Gouvernement. — Religion. — Lamas. 85
Etrange polygamie. 89
Manière d'ensevelir les morts. 90
Affinité de la religion du Thibet avec celle des Brahmes de l'Inde. 91
Résidence du Lama. — Son palais, son caractère et ses mœurs. 92
Lahassa ou Lassa, capitale. 65
Commerce. 66
Queues de vaches. 99
Laine. 100
Musc. — Or. 101
Végétaux. — Conclusion. 103
Lettre du Techou-Lama à M. Hastings. 105
Extrait du voyage de M. Bogle au Boutan et au Thibet. — Avis Préliminaire. 111
Cérémonie de la réception de M. Bogle à la cour du Boutan. 113
Ameublement de la salle d'audience. 116

Le palais. Le Lama-Rambokay. 117
Divorces et séparations communes au Boutan et au Thibet. 119
Cérémonies des funérailles. 119
Croyance à la métempsycose. 121
Gylongs ou prêtres.—Temples. — Profession des armes. 122
Armes ordinaires. — Habillement de guerre. 123
Caractère des Boutaniens. 125
Entrée au Thibet. — Lieu d'exposition des morts. 125
Cérémonie religieuse. 126
Vénération des dévots du Lama pour les montagnes. — Lac Chantze-Pelling. 128
Religion des Lamas. 129
Arrivée à Déchéripgay. 131
Cérémonie de la réception faite par le Lama. 132
Lama actuel. 134
Attouchement du Lama. 135
Charité du Lama, sur-tout envers les Fakirs. 136
Voyage à Techou-Loumbo avec le Lama. — Visite qu'ils reçoivent. 138
Célébration du jour de l'an. 141
Jeu d'échecs. 143
Présens aux parens du Lama. 144
Entretiens avec le Lama. 146
Desir du Lama d'établir au Bengale une

maison religieuse. 148
Gouvernement actuel. 151
Rapports entre la religion du Thibet, de la Chine et de l'Inde. 153
Extrait d'une lettre du Techou-Lama, par laquelle il demande un terrain sur les bords du Gange, pour y bâtir un temple. 154
Observations sur le Délaï-Lama et le Techou-Lama. 155
Cérémonies des funérailles du principal Lama des Tartares Calmoucks 158
Extrait d'une lettre de M. Samuel Turner, servant d'introduction à la relation suivante. 171
Relation de l'entrevue de M. Turner avec le Techou-Lama au monastère de Terpaling. 175
Voyage au Thibet, par M. Turner, d'après le récit de Pourunguir, etc. 195
Inauguration du Lama. 191
Relations commerciales entre le Thibet et le Bengale. 197
Retour de Porrunguir. 199
Lettre du Rajah de Techou-Loumbo au Gouverneur du Bengale. 220

Fin de la Table.